

Bénédicte Grosjean
Maître de conférence ENSAP de Lille
ingénieur civil architecte, docteur en urbanisme et aménagement du territoire

Dossier en vue de l'Habilitation à Diriger les Recherches

**Entre recherche et projet, définir un territoire transfrontalier.
De l'intérêt des situations d'entre-deux.**

- Volume 1 -

De l'intérêt des situations d'entre-deux

Exposé du parcours scientifique

Jury :

M. Marc Dumont, professeur à l'Université de Lille, garant
M. Martin Vanier, professeur à l'Ecole d'Urbanisme de Paris, président
Mme Jodelle Zetlaoui-Léger, prof. à Ecole nat sup d'Architecture Paris La Villette, rapporteur
M. Jean-Pierre Chupin, professeur à l'Université de Montréal, rapporteur
M. Guy Baudelle, professeur à l'Université de Rennes 2, rapporteur
Mme Paola Vigano, professeur à l'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne
Mme Carola Hein, professeur à la Technische Universiteit de Delft

11 décembre 2019

Ecole Doctorale SESAM
Laboratoires de recherche LACTH
Garant : prof. dr. Marc Dumont, Université de Lille, Laboratoire TVES

Introduction - Les entre-deux, un récit Parcours et productions scientifiques

*Come si racconta una vita
se non esplorandone i luoghi simbolici e geografici ?*

Claudia Durastanti, *La Straniera*,
Milano : la nave di Teseo, 2019

L'objectif de ce premier volume est de rendre compte du parcours scientifique d'une architecte, depuis sa formation à la pratique du métier jusqu'à la production de recherches, justifiant de solliciter une habilitation à diriger les recherches (HDR) auprès de la section 24 du Conseil National des Universités (CNU) en Urbanisme et Aménagement, puis la qualification comme professeur auprès du CNECEA, pour exercer dans les Ecoles d'Architecture.

Mais s'il s'agit bien de l'une des "figures imposées" de l'exercice de l'HDR, ce volume s'est aussi donné comme objectif plus large de contextualiser, de plusieurs manières, les thèmes de recherche qui sont traités dans le mémoire original ci-joint (volume 2). Celui-ci questionne en effet les relations entre la recherche et le projet, puis se centre sur un objet de recherche particulier : le territoire transfrontalier, et plus précisément, celui entre France et Belgique, voire même, entre Lille-Courtrai-Tournai. En effet, ma demande de mutation à l'ENSAP de Lille (2011) était déjà liée à un intérêt pour sa situation transfrontalière, et j'exploite aujourd'hui régulièrement ses opportunités : enseignement à Lille et Tournai, groupes de recherche avec Gand et Louvain-la-Neuve, encadrements de thèse à Bruxelles, travail pédagogique sur et avec l'agence de l'Eurométropole...

Dans ce volume 1, je cherche à montrer comment ce qui a d'abord été une ou des "situations vécues" (la confrontation projet/recherche ou les entre-deux) s'est progressivement transformé en réflexion scientifique ; comment celles-ci ont été à l'origine de méthodes d'investigation spécifiques et plus globalement, comment elles qualifient aujourd'hui mon rapport au réel, aux savoirs et au projet.

Pour cela, il y a plusieurs fils thématiques que l'on peut suivre dans cette lecture, à travers les différentes séquences à peu près chronologiques qui organisent ce tome ; celles-ci correspondent à des situations scientifiques successivement rencontrées, et considérées comme représentatives de mon parcours et de ma production.

Le premier fil est le rapport au projet, important pour tout concepteur : sa découverte, son apprivoisement, sa maîtrise progressive. Puis il y a sa confrontation avec la recherche, qui fut assez brutale dans mon cas, les deux s'excluant d'abord catégoriquement. Aussi y a-t-il un long parcours à mener, et à narrer, jusqu'à pouvoir questionner leurs relations, dans cette HDR (vol.2).

Un autre fil de ce travail est, de manière complémentaire, le rapport au savoir et à la production des connaissances. En identifiant, dans le mémoire original, de nombreuses postures épistémologiques possibles, je me suis rendu compte que j'avais été immergée dans la plupart d'entre elles, à différents moments de mon parcours, ce que j'ai tenté de retracer.

Par exemple, le préambule esquisse un rapport de simple observation, de perception et de confrontation sensible à la "matière du monde". Le point suivant montre un rapport cartésien au savoir, celui purement déductif des ingénieurs, qui apprennent ce qui est, la "vérité" du monde. Je découvre ensuite, en France, les sciences humaines et l'approche hypothético-déductive du savoir *sur* le monde (proposé, validé, réfuté). Enfin, je monte mes propres méthodes, plus inductives et constructivistes, pour les besoins de mes questions en doctorat, et qui utilisent des compétences de *représentation* spatiale du monde.

Ce dernier point est également une thématique qui file tout au long du volume, notamment à travers la question des outils de l'architecte pour la recherche, le devenir de la typo-morphologie, la production de nouvelles sources, et enfin, l'imagibilité des territoires (vol.2) Dans ce même but, j'ai sélectionné, pour annexes, les parties de recherche où des travaux graphiques ont été outils d'investigation, de démonstration ou de problématisation.

Mais le fil principal choisi pour ce récit est la question des "entre-deux", dont le statut évolue aussi progressivement. Ceux-ci sont d'abord *factuels*, et le plan de ce volume est construit pour mettre en évidence les différentes occurrences de cette situation dans mon parcours. Ils deviennent ensuite une ressource *méthodologique*, car j'ai pu puiser dans les écarts, les mises à distances et la comparaison, des modes d'investigation productifs, notamment ceux entre "les mots et les choses", que j'ai beaucoup exploités.

Et ils sont enfin devenus *objet de recherche*, au sens de terrains spécifiques (comme le transfrontalier, vol.2), mais surtout comme étant le fondement de ce qui me porte aujourd'hui : interroger ce que peuvent produire (spatialement) les relations, les interactions et le (mé)tissage du multiple.

Table des matières

0. Entre Belgique et Amérique Latine.	
Préambule.....	7
La diversité des langues.....	7
La matière du monde.....	8
Rendre compte du réel.....	9
1. Ingénieur et architecte	
Le projet et la maîtrise d'œuvre.....	11
La formation d'ingénieur-civil architecte. Un savoir déductif.....	11
Notre différence : le projet. Un apprentissage spécifique.....	12
Des figures tutélaires – mais une formation a-référencée.....	13
Construire. L'agence Ch. Vandenhove et Associés.....	15
La "pédagogie par projet". Une variante du "problem solving".....	16
2. Architecte et chercheur	
Le DEA et le doctorat, une formation.....	17
Les connaissances : culture, auteurs.....	17
Les terrains - Définir : circonscrire ou caractériser ?.....	18
Le projet versus les disciplines scientifiques.....	19
La méthode hypothético-déductive ... et les autres.....	21
La typo-morphologie... et après ?.....	22
Principe de la thèse – l'écart entre "les mots et les choses".....	24
Problématique de la thèse - Urbanisme et urbanisation.....	26
Construction des sources – l'addition des mutations parcellaires.....	27
Résultats de la thèse - quatre échelles de la "ville diffuse".....	28
Lacunes de la thèse : Politique et... Projet.....	30
3. "les mots et les choses"	
Recherches et publications en urbanisme.....	33
Publications liées à la thèse.....	33
Premiers liens avec la recherche : IPRAUS, PUCA et POPSU.....	35

POPSU1 - Densité, Découpages, Déplacements.....	37
AGE - Architecture de la grande échelle.....	39
PREDIT - Transport sur rail et maîtrise de l'étalement urbain.....	42
PÉRI - : ville invisible ? Enjeux et outils d'un urbanisme descriptif.....	44
VTP1 - Vers un nouveau cycle de pensée du projet.....	47
VTP2 - Recherche & Projet : productions et apports croisés.....	48
... Transfrontalière – un ancrage local progressif.....	49
... Transfrontalier – un terrain pour le <i>metropolitan design</i> ?.....	50
La "Métropole Horizontale" – Plusieurs recherches sur ce thème.....	51
Les communs et l'imbrication des ressources (en cours).....	53
POPSU3 - Coopérer – coordination scientifique (en cours).....	53
4. Apprendre et enseigner	
Atelier et séminaire / Strasbourg et Lille.....	55
Les séries de cours magistraux, et TD pratiques	
Apprendre à pratiquer l'analyse et la morphologie urbaine.....	55
L'histoire de l'urbanisme au 20e siècle : théories et réalisations.....	56
Urbanisme émergents : dynamiques et processus.....	57
L'initiation à la recherche – Séminaires-mémoire Master 1	
Méthode – le triangle "de base Question-Corpus-Grille d'analyse"	59
Méthode – expliciter des "situations de problématiques"	61
Méthode – exploiter le collectif, l'évaluation par les pairs.....	62
Le projet en domaine Territoire – Atelier de Master 1&2	
L'apprentissage du p.u. à Strasbourg : René Tabouret.....	65
Les terrains explorés en projet : les "entre-deux"	69
Les questions spécifiques à ces terrains – et à l'atelier.....	70
Méthode d'enseignement – modalités pratiques.....	71
Critique / réflexion en cours : du projet par la recherche ?.....	72

0. Entre Belgique et Amérique Latine.

Préambule

S'il est plutôt d'usage de commencer une biographie scientifique aux années universitaires, je pense utile d'évoquer même brièvement une adolescence qui s'est déroulée en Amérique latine (Buenos Aires, de 9 à 12 ans, São Paulo, de 12 à 15 ans), car j'y discerne l'émergence intuitive de positionnements qui seront par la suite récurrents.

La diversité des langues

Bilingue à 10 ans, trilingue à 13 ans, c'est le monde qui se démultiplie : il y a plusieurs mots pour une seule chose ; il y a des mots qui ne se traduisent pas, donc des choses qui n'existent pas pour les autres ; il y a des choses qui ne se disent pas dans une langue et sont du langage courant ailleurs ; il y a surtout, des mots qui s'inventent, s'hybrident, se collent, se triturent, se dissolvent ou explosent à la figure.

Car c'était un monde d'enfants, de la cour de récré du collège franco-argentin à ma fratrie, un monde multicolore que les parents maîtrisaient moins bien que nous. Les adultes expatriés passaient consciencieusement d'une langue à l'autre, selon les interlocuteurs et le contexte ; leurs enfants mélangeaient tout, selon ce qui sonnaient juste, au plus proche de ce qu'ils voulaient dire, quelle qu'en soit la langue. C'était frappant au Brésil, où tous jouent (et tout se joue) avec les mots, la sensation des sons dans la bouche, et où les expressions populaires mutaient aussi vite que le pays.

Depuis, outre l'anglais que j'ai appris à l'école comme tout le monde, je lis aussi couramment l'italien (par nécessité pour la thèse, puis pour le plaisir d'un grand nombre de romans), et je me suis débrouillée, avec des cours du soir de néerlandais, pour suivre les réunions de chantiers aux Pays-Bas.

De ce fait, les langues ont été pour moi une immersion dans le relatif et le multiple ; l'apprentissage du cumulatif, de l'hybridation et du jeu, comme exploration sérieuse de toutes les possibilités d'un mécanisme ; une forme d'émancipation, de construction intellectuelle propre et de solidarité cosmopolite – car on partage les langues, les sonorités, comme une familiarité qui se rappelle à nous, même des décennies après.

Mais un tel monde n'est pas toujours un cadeau. D'un côté, pour naviguer dans le multi-référentiel, on consacre beaucoup d'énergie à (se) choisir

constamment des amers et des repères, et à (se) les justifier. De l'autre, il y a forcément un inconfort dans l'entre-deux, que décrit bien la figure de "l'intellectuel inquiet" de E.W. Said¹, dans l'impossibilité de croire à la stabilité d'un unique centre de gravité.

Plus directement, dans mon parcours scientifique ultérieur, je pense que ce "plus d'une langue"² a influencé :

- un certain rapport au projet, en tant que capacité à l'exploratoire, à l'ouverture de l'angle des possibilités diverses, dans le but précis d'exprimer un sens. Cela implique la conviction que celui-ci existe en soi, c'est-à-dire préexiste aux moyens pour le dire et le penser - qui sont donc à inventer, comme recherche, travail à part entière. Je trouve cette idée chez B. Cassin à propos des langues, quand elle évoque un troisième régime discursif (après "parler de" et "parler à") : parler pour "faire être ce qui est dit, faire ce que j'appelle un "effet-monde" (...) fabriquer qq chose en parlant"³. Et c'est bien entendu aussi un usage de l'écriture : travailler la matière "mot" jusqu'à rendre explicite, et partageable, des "choses", convictions, intuitions.

- un certain rapport au savoir, non-cartésien dans un premier temps, qui en découle : la conviction que de multiples choses ne s'énoncent pas clairement et pourtant existent bel et bien. Il y a donc là une tension, une distance entre les choses en soi et les mots, ou les notions théoriques, puis les modèles scientifiques. L'exploration de cet écart sera dans mon parcours un outil récurrent de réflexion scientifique.

La matière du monde

Ces années sont aussi marquées par la diversité spatiale du va-et-vient régulier entre Amérique Latine et Europe. De la première, nous visitons, à chaque vacances, les "sites" marquants : Iguazú et Ushuaia, Bariloche et Córdoba, Salta et la Península de Valdez ; Manaus et l'Amazone, Brasília, Recife et Olinda, Bahia et Ouro Preto, Belo Horizonte, Florianópolis et souvent, Rio. En Belgique, nous rentrons tous les mois de juillet et j'en passais la moitié dans la campagne et les forêts ardennaises.

Du fait de la confrontation à la multiplicité des territoires, des peuplements, des densités, des constructions, des modes de vies, la comparaison est devenue une pratique permanente et en situation, sans passer par des modèles schématiques. La comparaison se faisait terme à terme, tant dans l'espace que dans le temps.

1 SAID Edward W., 1996, *Des intellectuels et du Pouvoir*, Paris : éd. Seuil Essais, p.69

2 CASSIN Barbara, 2014. *Plus d'une langue. Le paradigme de la traduction*, Paris ; éd. Fondation C. Gulbenkian, coll. "Tout se transforme", 40p.

3 *Ibidem*, p.17.

Car ces territoires étaient aussi en perpétuelle transformation. Nous disions souvent que le Brésil changeait plus en un mois (juillet) que la Belgique sur tout le reste de l'année : à São Paulo, le *shopping center* Eldorado avait doublé de volume en notre absence, et une nouvelle tour avait poussé dans le cadre de ma fenêtre ; en Belgique, nous retrouvions les mêmes panneaux publicitaires défraîchis sur les mêmes pignons familiers, l'année suivante.

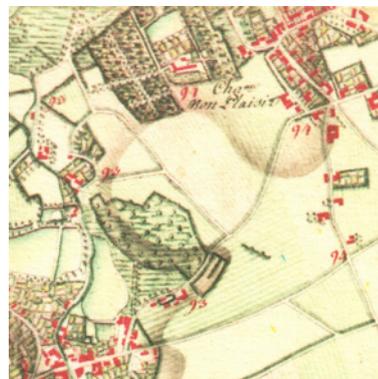
Ainsi l'idée de l'urbanisation comme un processus en mouvement perpétuel, un ensemble infini de dynamiques qui se conjuguent pour donner la forme qu'on a sous les yeux, était déjà une évidence.

Rendre compte du réel

Enfin, dans ce mode de vie, il y avait aussi la caractéristique de prendre l'avion plusieurs fois par an. Décoller et atterrir faisaient pour moi partie des meilleurs moments de l'année, collée au hublot avec mon appareil photo, où j'avais une priorité familiale tacite.

Aujourd'hui je l'interprète comme une opération de zoom et de dé-zoom (à l'époque pré-Google Earth où les vues aériennes n'étaient pas encore banalisées). On s'explique ainsi de petites caractéristiques particulières au "dézoomage", et on comprend la matière de grandes structures floues, en se rapprochant.

Je pense avoir tiré de cette pratique la conviction intime qu'il y avait toujours une explication sous-jacente à la complexité apparente ; et une fascination ancienne pour les cartes topographiques, avec une nette préférence pour les moins généralisées possible, celles qui fourmillent de détails. La Belgique était pour cela une terre fertile, son IGN étant l'un des plus précis au monde – comme l'était déjà Ferraris.



1. Ingénieur et architecte

Le projet et la maîtrise d'œuvre

La formation au diplôme d'ingénieur-architecte, à la Faculté des Sciences Appliquées (FSA, aujourd'hui Ecole polytechnique de Louvain) fut une nouvelle situation d'"entre-deux". Hésitante entre la géographie ou l'agronomie, j'ai été poussée vers ce diplôme plus difficile (le seul avec examen d'entrée en Belgique), par une scolarité très scientifique, l'histoire familiale paternelle et le bon sens maternel ("avec ça, tu t'ouvres toutes les portes"). Je me suis juste permis un pied de nez à la pression générale : OK, mais dans le département d'architecture (sans avoir la moindre connaissance de ce domaine).

En pratique, nous y suivions les mêmes cours théoriques que les ingénieurs civils (qui eux, ne choisissait qu'en 3e année une spécialisation en électricité, informatique, physique, chimie, génie civil, etc.) mais pour quelques TD de moins, nous avons deux après-midis de projet en plus. Nous nous différencions donc des autres ingénieurs, dès la première année, par le mot mythique de "projet" - qui occupait toutes nos pensées, tout notre temps libre, toute notre énergie. J'assistais à tous les cours, mais je ne les travaillais qu'en période dite de "blocus", deux semaines avant les examens, après avoir terminé le projet.

La formation d'ingénieur-civil architecte – un savoir déductif

J'ai ainsi acquis des savoirs en thermo-dynamique, en physique quantique, en mécanique des fluides, langage C, analyse mathématique, etc., avant même la résistance des matériaux, le calcul des structures, la mécanique des sols, l'hydrologie, la topographie, la physique du bâtiment etc., qui commençaient en 3e année. C'est évidemment une formation très scientifique et exigeante, où nous ingurgitions des kilos de savoir, précis et pointu.

Cependant, j'ai tout appris dans des "syllabi", soit des tomes entiers rédigés uniquement par l'enseignant en charge du cours : je n'ai jamais ouvert un livre de chimie, de géologie, ou de construction. En Erasmus à Lausanne, seulement, nous avons dû acquérir un ouvrage sur les structures du bâtiment : je l'ai toujours et le consulte encore.

Il est vrai que l'enjeu de l'ingénieur civil n'était pas, disait-on, de tout savoir mais de tout comprendre, pour être capable d'assimiler ensuite n'importe quel domaine : "apprendre à apprendre" était le leitmotiv de la FSA. Néanmoins, la "compréhension" dont il s'agissait était celle de quelques phénomènes physiques, de beaucoup de notions théoriques, et surtout, de la logique des démonstrations.

Ainsi, le savoir qui s'élaborait sous nos yeux au tableau était en réalité purement déductif. Tout partait de prémisses, postulats et théorèmes jugés

comme acquis, Les seules "inférences" logiques utilisées dans ces cours étaient des déductions. L'abduction, comprise comme sérendipité, était de l'ordre du folklore (Archimède dans son bain, Pasteur et ses moisissures...); l'induction n'était jamais citée. Chaque raisonnement se tenait sur un nombre limité de variables, la complexité du réel s'évacuant par des formules ("toutes choses étant égales par ailleurs").

Je ne me rappelle pas qu'on nous ait parlé de la recherche qui élaborait ces savoirs, de l'émergence d'hypothèses. Nous n'avions en fait, aucun cours d'histoire des sciences qui nous permettent de comprendre par quelles pratiques, opérations quotidiennes, ces savoirs s'étaient construits, et encore moins, se remettraient éventuellement en cause. Nous apprenions la vérité : des faits, des lois, leur explication technique et leur justification scientifique.

J'insiste sur ce point pour rendre compte du voile, proche de l'obscurantisme, que j'ai eu l'impression de déchirer en lisant plus tard Bruno Latour, et de la révolution copernicienne qu'a constitué pour moi le plongeon dans les sciences humaines, au DEA à Paris, cinq ans après.

Notre différence : le projet. Un apprentissage spécifique

Le "projet" est un apprentissage spécifique, très déconcertant au départ pour les "bons élèves" scientifiques habitués aux évaluations binaires (juste/pas juste). Excellant dans les cours d'ingénieur, j'ai pour ma part mis près de deux ans à comprendre ce qu'on cherchait à faire en atelier de projet.

Mais je me souviens bien de ce moment de "bascule". Nous avions quatre projets par an (de sept semaines chacun) et je barbotais jusque-là dans des intentions floues et des dessins enfantins. En deuxième année, l'avant-dernier projet portait sur un terrain rectangulaire entouré d'un mur (prof. J.-F. Mabardi), et j'avais produit un mélange de neutralité scientifique (des blocs régulièrement espacés) et de kitch naïf : un faux ruisseau y louvoyait (grâce à une pompe), de manière tout aussi arbitraire. L'évaluation globale étant piteuse, les assistants ont donné la possibilité à ceux qui le souhaitaient, de reprendre le projet avec une séance supplémentaire d'encadrement. A cette occasion, l'un deux (Pascal Debeck) m'a dessiné une coupe : le terrain était en pente, on pouvait travailler le sol en équilibrant les remblais et les déblais. J'ai refait une proposition, qui intégrait tous les éléments ensemble : le mur était épaissi par les bâtiments, composés en terrasses, qui reprenaient en faisceaux les courbes de niveau des talus (nous étions fascinés par les dessins de relief noirs, chez Tadao Ando) et des rigoles, où s'écoulait le seule eau des toitures.

Un déclic. J'ai fini ces études "major de promo". Mais je rajoute cependant un détail à cette belle histoire, qui est au cœur des questionnements actuels en ENSA : nous étions 35 étudiants en première année, 18 en cinquième ; le taux d'encadrement pour ce groupe était d'un professeur et de deux assistants, soit une moyenne de 9 étudiants par enseignant (au lieu de 15 à 20 aujourd'hui), des

conditions où l'on peut effectivement prendre le temps de produire le "déclic" chez chacun.

Des figures tutélaires – mais une formation a-référencée

Une autre donnée de cette histoire est le fait que nous étions formés là quasiment par un seul enseignant de projet, Yves Lepère, la plupart des autres encadrants s'étant également formés avec lui (il y avait aussi un spécialiste de l'architecture bioclimatique, A. Deherde, qui avait également son "école" autour de lui, mais le tout était très homogène).

On peut donc penser que j'avais juste compris les leçons "lepériennes" et savais les appliquer ; on peut aussi se dire que ses principes de projet me convenaient : il fallait de la patience et de l'intuition pour le site, de la logique et de la ténacité pour le programme. D'une lecture/interprétation des structures du premier, croisée avec un mode d'habiter émanant du second, il émanait des intentions de projet, qu'il s'agissait de rendre visibles par les formes bâties. Cela se faisait petit à petit : à force de superposer des calques, des implantations "justes" me semblaient émerger du fond de mon fond de plan. Contrairement à d'autres écoles d'architecture, nous avions toujours des sites très grands (sans doute pour trouver des accroches solides), même si, comme en première année, c'était pour y implanter un tout petit kiosque.

Pour les formes bâties, tout était pensé à partir d'une "matière" et de quelques principes. Elle était travaillée souvent en maquette (dont plusieurs en pâte à modeler) ; en plan, pour les proportions (espaces servants et servis) et pour placer le programme dans une logique simple ; puis en coupe pour tout le reste : percer dans un mur plein ; rythmer des ossatures ; traiter le contact avec le ciel et avec le sol ; équilibrer les portées ; alléger en hauteur ; etc. Les matériaux de construction étaient la brique et le mur creux, le béton banché, les structures bois.

Yves Lepère, on le devine, a travaillé plusieurs années chez Louis Kahn, et tout son enseignement en découlait directement. Pourtant, les références explicites à des architectes faisaient très peu partie de notre formation. Les premières années, connaître les projets de Louis Kahn, Alvar Aalto, le Corbusier et F.L. Wright suffisait largement (leurs plans, pas leurs théories). En Master, on évoquait en outre Tadao Ando, Renzo Piano, Luigi Snozzi, Alvaro Siza, Santiago Calatrava, Rafael Moneo. côté belges : René Greish (ingénieur à Liège) et Jacques Wirtz (un paysagiste) ; Emile Horta mais pas Henry Van de Velde (question d'école, le second étant un phare de la formation à La Cambre, mais je l'ignorais). Comme lecture, je me rappelle surtout de B. Zévi et S. Giedion, puis de suggestions ciblées : l'ouvrage de P. Valéry sur Léonard de Vinci, ou la poésie de R. M. Rilke et sa morale ("il faut se tenir au difficile, tout ce qui vit, s'y tient").

Un peu à l'image des cours d'ingénieurs, de grands principes de conception nous étaient donnés en soi, comme des règles qui, une fois respectées, assuraient d'un bon projet. Celui-ci était totalement a-historique, a-politique, a-référencé.

Christian Gilot, cependant, l'enseignant porteur des questions urbaines à la FSA et également professeur à Lausanne, m'a souvent incitée à plus de mobilité intellectuelle. C'est lui qui m'a suggéré un Erasmus dans l'atelier de Snozzi, une opportunité tout à fait nouvelle, que j'ai saisie avec Ph. Vander Maren, en 1994 : nous étions la première génération de cette mobilité à la FSA. C'est Ch. Gilot aussi qui me parlera, plus tard, du DEA de Belleville, où il m'a recommandé l'enseignement de Ph. Panerai. Il a ensuite co-encadré ma thèse avec ce dernier ; il m'a aussi poussée à solliciter des enseignements magistraux à Tournai, en même temps.

Luigi Snozzi fut donc la "figure tutélaire" suivante de ma formation, celui-là assumant fièrement et explicitement ce rôle, pour des générations d'étudiants. Ses aphorismes provocateurs ("quand il regarde un arbre, l'architecte voit une poutre" ; "le plus beau dans la forêt, c'est la clairière"), ses remarques en atelier, les bâtiments que nous visitions, tout était cohérent avec ma formation de base, mais enseigné et présenté radicalement autrement, ce qui nous a fortement déconcertés, les premiers mois.

En effet, l'existence d'une doctrine était là assumée, explicitée et historicisée (par rapport au mouvement Moderne en particulier). Et le monde s'est rempli de nouvelles références (j'ai découvert Klaus & Kaan, D. Chipperfield, W. Arets)... même si elles étaient classées en deux catégories tranchées, les "bonnes" et les "mauvaises".

Cette doctrine était aussi profondément discutée et travaillée dans ses applications, à travers les projets des étudiants, par une batterie d'assistants qui cherchaient tous à faire le projet le plus snozzi-ien. Cette condition de forte émulation réciproque, intellectuellement très productive (et humainement parfois cruelle), gardait cette théorie vivante, il me semble, et en perpétuel approfondissement : les séances avec "le maître" exigeant de lui qu'il tranche dans des débats parfois très vifs.

Enfin, si LA doctrine de l'atelier était autant revendiquée, c'était bien parce que l'existence de *plusieurs* théories était assumée à l'EPFL. Néanmoins, je ne me suis pas appropriée ce premier contact avec le relativisme. Je trouvais même critiquable que les étudiants de l'EPFL "butinent" dans des ateliers aussi différents à chaque semestre : ils faisaient toujours, selon moi, "leur projet en fonction du prof" - alors que cela leur donnait évidemment une dextérité et une grande maturité personnelle. J'ai préféré m'immerger dans le "monde de

Snozzi", déjà très large, et j'ai trop rarement poussé la porte des autres enseignants de l'EPFL (comme J. Lucan ou G. Byrne à l'époque).

Construire – L'agence Ch. Vandenhove et Associés

Dans la suite de ce mode de fonctionnement par "figures tutélaires", on peut encore inscrire ma volonté, après être diplômée, de travailler chez Ch. Vandenhove, en fait suggérée par Y. Iepère (lui ne prenant jamais ses anciens étudiants à son agence), comme à plusieurs autres étudiants de la FSA avant moi. Quand une place s'y est libérée, Ph Vander Maren et moi-même y avons postulé : nous avons été engagé tous les deux, et effectivement, nous fûmes souvent complémentaires quand nous travaillions sur un même projet.

Ces années (1995-1999) furent une période d'investissement total dans la construction des projets de l'agence. Celle-ci était caractérisée par un travail du détail très poussé, tout étant dessiné sur mesure (nous concevions les sections de châssis au 1/1), ainsi qu'une collaboration avec les artisans les plus expérimentés (ardoisiers, menuisiers, ferronniers, marbriers, etc.), et une exigence sans limites dans la qualité de la mise en œuvre.

Outre le plaisir des plans, des coupes et des détails, du va-et-vient entre dessins à la main et à l'ordinateur, les chantiers hebdomadaires (mardis et jeudis) étaient des moments intenses : la fascination d'une matière incarnant les traits dessinés, la découverte des espaces imaginés et quelques déceptions, les longs débats avec les corps de métiers (et les crises d'hystérie du maître, pas toujours feintes).

J'étais très appréciée pour ma capacité à transformer les croquis du chef en structures et proportions, moules de béton, panneaux articulés et calepinage de briques. Mais je n'ai acquis le droit à concevoir moi-même un projet qu'au bout de deux ans - et après plusieurs semaines de travail caché, la nuit, pour finaliser une contre-proposition au croquis imposé, qui soit reconnue meilleure, bien à contre-cœur, par un Ch. Vandenhove rouge de colère devant une telle prise d'initiative.

Pour plusieurs raisons, j'ai donc fini par quitter l'agence quand on me proposait d'y être associée. Je ne me suis pas saisie de la question qui portait alors l'agence, la collaboration avec des artistes conceptuels renommés ; je supportais de plus en plus difficilement les caprices et abus de la star ; et surtout, j'ai commencé à prendre conscience de mes lacunes en théorie : j'avais besoin de contextualiser plus largement ce que je faisais, en fait, de penser par moi-même.

La suggestion d'une "année de coupure" à Paris pour le DEA "Projet Urbain : Théories et Dispositifs" fut bienvenue, l'orientation vers l'urbanisme participant, je crois, à l'idée de sortir la tête de l'eau au-delà de l'architecture pour l'inscrire

dans des structures plus larges, et à une envie de renouer avec une diversité géographique.

La "pédagogie par projet" – une variante du "problem solving"

Deux ans après, j'ai eu l'occasion de revenir travailler à la FSA (2001-02). Celle-ci mettait en œuvre un nouveau programme (Candis2000) sous l'impulsion de l'IPM (aujourd'hui Louvain Learning Lab), déjà très dynamique. On m'a confié deux mi-temps (et j'avais en outre ma thèse). Pour le premier, je devais instruire une question : "quelles sciences humaines seraient utiles à la formation des ingénieurs?". En comparant différents programmes en Europe, j'ai découvert l'histoire des sciences et j'ai proposé un canevas de cours. Pour le second, j'encadrais des groupes de premières années FSA, dans le cadre d'une pédagogie dite "par projet" : ils devaient concevoir un robot qui dessine les lignes d'un terrain de tennis.

Cette pédagogie s'appuyait sur un retournement : au lieu d'enseigner des savoirs en soi, sans toujours expliquer à quoi ils servent (le général sans le particulier), il s'agissait de partir d'une étude de cas. Les étudiants devaient alors identifier les savoirs qui leur manquaient (le général pour le particulier), trouver les moyens de les constituer, puis les mettre en application, faire des essais et des erreurs, etc. - le tout orientés par le but prédéfini du robot.

C'était une révolution par rapport à l'enseignement que j'avais eu là, dix ans plus tôt : l'idée qu'un savoir n'acquière de l'importance que parce qu'on en a l'usage, est quasiment pragmatiste ! Cependant, cela me gênait que cela s'appelle projet (cette pédagogie a d'ailleurs été renommée "apprentissage par problèmes"). Dans un petit texte que j'avais rédigé, déjà, pour essayer de qualifier le projet, j'appuyais sur la différence à la fin du processus : "l'ingénieur cherche une solution ; son problème est résolu dès qu'il y a adéquation entre la demande et sa réponse. Le projet d'architecte n'est jamais fini (je n'avais pas encore lu "l'œuvre ouverte" de U Eco). C'est juste la proposition la plus élaborée possible avant une échéance (le rendu, le chantier, la publication, etc.) ; mais toute présentation, même la meilleure, sera toujours objet de remarques, dès lors qu'il y a un regard extérieur".

Bien plus tard, encadrant un *workshop* de projet chez les ingénieurs de HEI (Lille), c'est encore ce que j'y ai constaté : dès que leur proposition répond à la demande, ils s'arrêtent (et ils s'offusquent un peu quand on suggère de la retravailler encore, pour qu'elle produise plus de "valeurs").

2. Architecte et chercheur

Le DEA et le doctorat, une formation

Ainsi, arriver en France en 1999 (plus précisément, à Paris) correspondait déjà à plusieurs tournants, bien avant d'aborder le transfrontalier : reprendre des études après quatre ans d'agence ; basculer de l'architecture à l'urbanisme et surtout, les découvrir l'une et l'autre comme des sciences humaines (histoire, sociologie, politique) plutôt qu'exactes ; et enfin, se confronter à la recherche, aux dépens, tout d'abord, du projet.

L'année du DEA⁴ (1999-2000), puis les années de thèse (2001-2007) sont évidemment une période-clé où, pour ma part, se sont élaborées à la fois des méthodes toutes neuves et des objets de recherche spécifiques. Je développe d'abord ci-dessous ce que fut l'expérience du DEA - à travers quelques thèmes - pour rendre compte de moments où les relations entre recherche et projet se sont particulièrement cristallisées et où ma compréhension des méthodes scientifiques s'est fortement étoffée.

En outre, je pense aussi que des intuitions personnelles importantes (tant pour le DEA que pour la thèse) y sont en partie nées par contraste, et sensation de décalage, avec le contexte très structuré intellectuellement qu'était le "DEA de Belleville" à cette époque. L'une d'entre elles était que les outils d'architecte peuvent produire de la connaissance. Mais si je l'ai explicitement posé comme hypothèse en thèse, au DEA c'était juste une façon d'exploiter ce que je savais déjà faire, étant données les lacunes importantes que j'avais par ailleurs, en culture générale.

Les connaissances : culture, auteurs

En effet, vu la formation que j'avais reçue, on se doute des difficultés rencontrées ne fut-ce que pour suivre de loin ce dont il était discuté dans les séminaires. C'est une année que j'ai passée en bibliothèque, à parcourir – trop rapidement – tout ce dont je n'avais jamais entendu parler, et qui était déjà basique pour mes camarades. Relisant mon manuscrit de l'époque, je réalise que j'y ai finalement construit un "état des savoirs" avec quelques ouvrages assez hétéroclites (Cohen, Ascher, Roncayolo, Bairoch, Pumain, Webber, Fishman, Sassen), peu nombreux mais décortiqués en profondeur – ce qui va devenir une habitude. Cette première partie du texte – obligatoire évidemment au DEA et très difficile pour moi – était juste suffisante pour établir de manière

⁴ Diplôme d'Études Approfondies, porté conjointement par les ENSA de Paris-Belleville, Paris-La Villette, Paris-Villemin, Versailles, l'Institut Français d'Urbanisme, et l'Université de Paris 8 – Saint Denis.

assez factuelle ce dont je souhaitais discuter ; mais ensuite, j'allais le discuter par d'autres moyens que l'analyse de textes, des moyens que je maîtrisais mieux (c'est-à-dire l'analyse morphologique, *cf. infra*).

A ce moment, je ne travaillais donc pas sur les auteurs eux-mêmes ; je prenais leurs écrits pour vérité absolue (encore à la manière "FSA") ou bien... erreur de leur part ! Ce sera une évolution forte dans la thèse, où je suis rentrée de manière comparative dans des textes d'auteurs ayant proposé de nouvelles "notions" dans les années 1990 pour qualifier les territoires "ni ruraux, ni urbains", en interprétant le contexte des auteurs (formation, terrains de travail) mais en scrutant toujours plutôt les mots, les tournures, l'écriture. J'ai pu lire "la città diffusa" en italien, et Generic City en anglais, mais pas la Zwischenstad en allemand (peut-être la raison pour laquelle je l'ai trouvée fort tiède, embrassant tout et ne définissant rien).

C'est néanmoins en parcourant toute la littérature que je trouvais en DEA (sur ce que je nommais "la ville contemporaine") qu'est née une seconde intuition porteuse de la future thèse : l'impression qu'il y avait quelque chose qui ne "collait" pas dans ces discours avec mon expérience ou, en tout cas, que la Belgique ne rentrait pas dans ces mêmes cases. Par exemple, dans la ville diffuse belge où vivait ma famille, je ne percevais pas d'effet de "club" (E. Charmes) : peut-être par comparaison avec l'Amérique latine... tout est relatif ; ou peut-être parce qu'une mixité sociale y restait effectivement présente. Par ailleurs, je n'avais pas l'impression que les villes s'étaient juste parce que les gens déménageaient : l'urbanisation où ils se rendaient existait déjà. Enfin, si dans la formation belge, les architectes étaient aussi "dressés" contre le pavillonnaire, c'était surtout parce que c'étaient des maisons "clés sur porte" (ou "clés-en-main" en France), donc étanches à l'architecture qu'on nous enseignait (travailler le programme par rapport au site).

Les terrains - Définir : circonscrire ou caractériser ?

Face à la "ville contemporaine", je me posais dès l'introduction du DEA la question de sa définition, et des critères pour faire ville :

- *Peut-on encore considérer des caractéristiques telles que la densité, la contiguïté, les articulations, comme représentatives de "l'urbain" ?*
- *On peut considérer que ce territoire qui déroute, par son étendue, son urbanisation diffuse et son architecture d'objets n'est PAS la ville et proposer alors d'autres termes, comme ceux de rurbanisation, de désurbanisation. On peut aussi le prendre en compte comme étant la ville (contemporaine), et dans ce cas, nous nous interrogeons sur la manière de la redéfinir, à travers d'autres images, échelles et formes et en adaptant d'autres méthodes d'analyse."*

Cette mise en question des critères de définition, de même que le refus de la facilité de simplement changer l'étiquette, me permettait d'établir un besoin de description, donc de réflexion sur les outils de lecture, d'analyse, et de représentation du territoire, les savoirs-faire de l'architecte.

C'était aussi contester, déjà, l'emboîtement des échelles du modèle radio-concentrique (de l'urbain pouvant avoir la taille d'un territoire) ; et un mode de définition du territoire par les limites et les seuils (externe), au dépens de définitions par des critères qualitatifs (interne).

Ainsi, la première partie du DEA était présentée comme une double définition du territoire belge : par l'histoire de la construction progressive de son périmètre, et par le relevé dans le temps de caractères récurrents. Je reprendrai cette double définition, avec plus de précisions, dans la thèse (chap. 2)- et elle m'occupe encore dans le cas du transfrontalier (cf. volume 2, mémoire original, partie 2).

Le projet versus les disciplines scientifiques

Au DEA, le credo de l'équipe d'enseignants - où une sociologue, Monique Eleb, assurait les cours de méthodologie - était que passer du projet à la recherche impliquait une révolution mentale radicale (nous étions près de 30 architectes à suivre cette formation). Nous devions très explicitement "changer de tête" pour devenir des chercheurs, cinq ans ou plus de pratique du projet nous ayant (dé)formés dans une direction opposée, difficilement compatible. Aucun n'a oublié, je pense, les longs tours de table où nous tentions de formuler une problématique que M. Eleb, la tête penchée et l'air navré, balayait d'un revers de main : "ce n'est pas de la recherche". Soit c'était "une question de projet", soit nous étions trop ignorants pour le savoir, mais ce sujet était déjà traité.

Les architectes pouvaient donc apprendre à faire de la recherche en assimilant des méthodes issues d'autres disciplines, ici principalement l'histoire ou la sociologie. Et il est clair évidemment que nous avons besoin de comprendre comment se construisent ces savoirs, pour pouvoir se les approprier et ensuite éventuellement les faire avancer. Mais nous fûmes aussi, très vite, intéressés par d'autres milieux qui renouvelaient ces mêmes disciplines.

Plusieurs d'entre nous allaient ainsi affiner leurs approches dans d'autres séminaires complémentaires, notamment celui à l'EHESS de socio-histoire (de Ch. Topalov). Pour ma part, je suivrai, l'année après le DEA, celui d'histoire des sciences au centre A. Koyré (de D. Pestre). Je situe dans ce contexte la découverte de tous les travaux de B. Latour, mais aussi de la Nouvelle Histoire, ou l'Ecole des Annales, dont les fondements m'ont guidée en thèse.

La "sciences en action" en particulier, m'a fortement éclairée, je dirais même stabilisée. J'ai eu l'impression d'ouvrir les fenêtres (de la forteresse FSA) et de comprendre, en regardant "dehors", pourquoi l'édifice (de la sciences) était orienté ainsi. Avec cette lecture, des fragments très distants de ma formation devenaient compatibles ; ils se transformaient en un système de relations que je maîtrisais assez pour pouvoir m'y mouvoir fructueusement, notamment entre les sciences humaines et exactes.

La nouvelle Histoire, mais aussi l'histoire quantitative, la géographie descriptive, ou encore le cadastre et ses archives, furent aussi des pans entiers de disciplines et de pratiques dont je découvrais la capacité d'articuler l'exact, l'exhaustif, et le quantitatif – donc, le démontrable – avec le qualitatif, le comparatif et le descriptif nécessaire à l'objet territoire. Et les annexes de ma thèse débordent de listes de recensements, de tableaux de données que je triais suivant plusieurs critères, et de graphiques en barres, ordonnées suivant la distance à la ville et les périodes analysées. J'utilisais des données historiques, disponibles en archives mais jamais travaillées de cette façon, systématique et assez rébarbative (sauf pour un ingénieur) : le nombre d'emplois, comparé au nombre d'industries dans une telle commune, rapporté au nombre de personnes actives, confronté au nombre d'abonnements journaliers à la gare, défalqué du nombre de migrants quotidiens de la commune... etc. Le tout, pour être indiscutablement démonstrative des caractéristiques de l'urbanisation belge que je décrivais.

Enfin, plusieurs écrits de l'Ecole des Annales furent par ailleurs déterminants dans ma compréhension de ce que j'étais en train de faire, et de son intérêt par rapport aux approches déjà existantes sur ce terrain (principalement l'histoire de l'urbanisme, de M. Smets, et les facteurs idéologiques, par B. De Meulder). Les mutations du métier de l'historien telles que décrites par F. Furet, en particulier, m'ont légitimée dans ma propre démarche :

"En rompant avec le récit, l'historien rompt aussi avec son matériau traditionnel : l'événement unique [*approche que j'assimilais dans mon cas à l'histoire de l'urbanisme*]. (...). Il lui faut conceptualiser les objets de son enquête, les intégrer dans un réseau de significations et par conséquent, les rendre sinon identiques, de moins comparables sur une période donnée de temps. C'est le privilège de l'histoire quantitative d'offrir la voie la plus facile – mais non la seule – à ce travail intellectuel. (...) En définissant son objet d'étude, l'historien a également à "inventer" ses sources, qui ne sont généralement pas appropriées, telles quelles, à son type de curiosité."⁵

5 Extraits du chapitre intitulé "De l'histoire-récit à l'histoire-problème" In : François FURET, *L'atelier de l'histoire*, Paris : Flammarion, 1982, pp.76-77.

La méthode hypothético-déductive ... et les autres.

Au DEA n'était présentée qu'une seule méthode de recherche, comme étant la plus simple et la plus sûre : la méthode hypothético-déductive. Celle-ci fonctionne bien à condition d'avoir une problématique assez courte, dans un champ des savoirs très circonscrits, avec une hypothèse assez évidente : alors il ne reste plus que des déductions à faire... et un important travail d'écriture, qui était très valorisé. C'est donc fort efficace pour les enseignants-encadrants et je comprends qu'ils poussaient leurs étudiants dans ce sens, quitte à fournir eux-mêmes les hypothèses. Rien de plus stressant, en effet que de ne pas savoir où on va : je me souviens des angoisses de ceux qui, au mois de mars, n'avaient pas encore formulé une problématique "approuvée", aux côtés de ceux qui avaient validé leur plan en janvier, et dont les chapitres tombaient à un rythme régulier.

Je pense *a posteriori* que cette méthode est particulièrement contre-intuitive pour des architectes, qui sont en revanche tout à fait habitués à avancer en situation de doute. Pour moi en tout cas, il était déconcertant voire illogique de poser en amont une hypothèse : d'un côté, je ne savais pas encore ce que j'allais trouver ; de l'autre, ce que je cherchais n'était pas précis ou, selon mes interlocuteurs, toujours trop vaste pour pouvoir être valablement démontré.

En guise d'hypothèse, j'étais juste convaincue que regarder et comparer des cartes apporterait "quelque chose" ; j'ai fini par considérer que c'était cela, ma question de départ : "que nous apporte la typo-morphologie à l'échelle du territoire ?". J'ai alors produit beaucoup de cartes, variant les échelles, les cadrages, les lieux - cherchant à raconter "quelque chose" sur la ville contemporaine. Cette exploration était évidemment moins efficace que la méthode H-D, où quand on démarre "le terrain", l'expérimentation, on sait ce qu'on fait et pourquoi. De ce fait, tout résultat (même négatif) y est exploitable, ce qui était loin d'être le cas de ma production cartographique... tous azimuts.

C'est dans ce contexte que je me suis rapprochée de Ph. Panerai comme directeur de mémoire, car il était l'enseignant de l'équipe le moins à cheval sur une méthode à suivre, et assez amusé, je pense, de suivre mes pérégrinations. Au début, il avait formulé - sur base du magma gribouillé que je lui avais sans doute livré - un point de départ comparatif qui me convenait assez bien : "10 millions d'habitants en Belgique, 10 millions d'habitants à São Paulo : sous quelles formes ?"

Il était surtout l'enseignant le moins hostile aux cartes, comme sources, et au calque et au crayon, comme outils de recherche. Sans jamais m'assurer que cela me mènerait quelque part, il n'était simplement pas opposé à ce que j'explore un territoire par le dessin - tout en insistant fortement sur la lecture en parallèle des nombreux auteurs qu'il me suggérait (de Aymonino à Roncayolo). Je lui en suis reconnaissante car, pour les autres, dessiner le territoire ne pouvait apporter aucune connaissance que l'on puisse valider : juste des interprétations

(personnelles) ou alors des hypothèses qui resteraient ensuite à démontrer par d'autres biais scientifiquement reconnus.

Avec la thèse, cependant, je me suis rendu compte que la production de documents cartographiques (neufs) – si elle est scientifiquement argumentée dans sa construction – pouvait au minimum être une méthode *d'in-validation*, ce qui est aussi une forme de renouvellement des savoirs : les cartes produites pouvaient mettre en porte-à-faux des théories, mettre le doigt sur des déductions erronées.

Néanmoins, l'insistance de tous les enseignants pour que j'inscrive mes "recherches cartographiques" dans ou par rapport à un "état des savoir" a évidemment été essentielle. C'était bien cette mise en tension qui pouvait renouveler les savoirs mais aussi guider la production des dessins. C'était déjà un travail sur les écarts entre les mots et les choses.

La typo-morphologie... et après ?

Pour pouvoir donc m'appuyer en DEA sur "ce que je savais faire", je suis partie de l'analyse urbaine typo-morphologique, que j'avais toujours pratiquée comme une évidence, mais aussi comme M. Jourdain : sans savoir que ça portait un nom, avait une histoire, une période de gloire et des dérives. A un moment où il était de bon ton à Paris d'en parler avec une condescendante distance, je n'y voyais pas la moindre faille, ne faisant aucun lien par exemple avec la pratique du pastiche postmoderne critiqué par ailleurs à Bruxelles (cf. rue de Laeken).

J'étais au contraire fascinée par les cours de Ph. Panerai (qui reconstruisait en deux heures le Caire ou Venise au tableau noir, avec trois craies), et la lecture de ses autres ouvrages et articles m'ont permis de m'approprier la typo-morphologie de façon théorique, dans ses définitions, ses courants, l'énonciation de ses principes. J'y constatais alors qu'elle s'en tenait aux tissus urbains bien constitués : ce fut mon moyen, non pour la critiquer (car j'expliquais cela par ses raisons d'émergence), mais pour justifier le besoin de l'étendre.

En effet, le second point que j'établissais dès l'introduction était que la "ville contemporaine" ne pouvait plus s'analyser avec les mêmes outils que la "ville consolidée". Pour preuve, je montrais et commentais d'abord un plan de Paris (dessiné par B. Fortier), échelle 1/2000, où les relations entre typologies architecturales, morphologie urbaine, structures historiques et même la grande géographie, étaient fort évidentes. Puis, j'avais découpé un petit rectangle (dans les exemplaires papier) de la page suivante, qui donnait à voir la même superficie dans le "territoire de Bruxelles", sur une carte IGN au 1/20.000.

J'en concluais : *"sur le terrain ainsi cadré, les liens urbains sont vite analysés [car ultra-simplistes] et une démarche typologique de classification des formes*

architecturales, au contraire, s'épuiserait à l'infini". Et je voulais montrer, en revanche, que l'urbanisation dispersée n'était cependant pas sans logiques d'implantation, parce que d'autres types d'interactions l'organisaient, même s'il fallait associer plusieurs échelles de représentation pour le voir.

J'ai annexé pour cela au manuscrit deux jeux de cartes (parmi les nombreux essais réalisés) logés dans une double épaisseur des couvertures. Le premier représentant le "territoire" autour de Bruxelles (approximativement 50 x 80 km), au 1/200.000 ; le second, au 1/20.000 représentant les mutations aux mêmes périodes de deux secteurs "urbains", l'un à 5km l'autre au 10km du centre de Bruxelles. Le premier était dessiné sur un logiciel vectoriel assez primitif (Coral draw, ancêtre de Illustrator) – et j'ai pu le réutiliser dans la thèse - les secondes étaient restées à la main, par manque de temps.

La seconde partie du DEA était alors un texte qui commentait cette production graphique, avec l'objectif de guider le regard du lecteur, ou plutôt de l'observateur, pour lui indiquer où et comment voir ce que je souhaitais mettre en évidence : l'existence de relations non plus entre la typologie bâtie et la forme urbaine mais entre les formes urbaines et les structures territoriales.

Par exemple, dans le premier jeu, la mise en relation des éléments superposés en calques montrait les liens entre l'implantation des germes d'urbanisation (les villages, marquées par un symbole) et l'hydrographie ; ou entre le tracé des grandes chaussées et le relief ; ou l'étalement urbain et un faisceau de réseaux divergents, etc. Dans le second jeu de cartes, où étaient dessinées précisément les "formes" urbaines, je montrais que les mêmes structures territoriales aux mêmes périodes avaient impacté différemment les formes urbaines selon le contexte sous-jacent, proposant pour finir de garder l'appellation d'urbaine pour celles qui articulaient plusieurs échelles, revenant ainsi en conclusion aux qualités de seuils multiples relevées dans le morceau de tissu parisien en introduction.

Il s'agissait donc, en DEA, d'accumuler des "résultats" (des exemples d'interactions) pour soutenir le principe de la typo-morphologie : l'existence de relations entre éléments de diverses échelles, qui expliquent leurs formes. Mais finalement, c'était encore toujours l'idée qu'il y a des raisons aux formes spatiales (comme avec la vue d'avion), et c'était déjà une manière de s'opposer à l'idée d'une "ville contemporaine" effet du hasard, devenue chaotique et générique - même si en thèse, j'utiliserai d'autres moyens (que les rapports aux structures territoriales) pour le montrer.

Principe de la thèse – l'écart entre "les mots et les choses"

Si la question de départ de la thèse s'exprime simplement, c'est donc qu'elle est le résultat d'un long travail (ici le DEA) : *la Belgique est-elle une "ville diffuse"* ? Les deux termes de cette question ont permis de suite d'en ouvrir deux autres, qui ont structuré le plan du doctorat : - comment définir la notion de "ville diffuse" ? - et comment définir une forme d'urbanisation (ici, celle de la Belgique). La première question faisait l'objet du premier chapitre, qui approfondit et problématise la définition d'un territoire par des notions, des modèles, et une histoire. Les quatre chapitres suivants répondaient à la deuxième, en décrivant et interrogeant les formes belges de la dispersion, à quatre échelles différentes.

C'est donc d'emblée l'écart entre une notion et un terrain réel qui était exposé, à travers cette formule que j'ai reprise (un peu trop) souvent, du titre de Foucault évidemment, mais pour parler très littéralement de cet écart déjà décrit avec le pluri-linguisme (et non pas des *épistémès* foucaaldiens).

On retrouve également la question du DEA sur les définitions et les outils de représentation au sens large : *comment appréhender les territoires "ni urbains, ni ruraux" contemporains ? sur base de quels critères, avec quels moyens, dans quels cadrages ?* Mais elle est maintenant poussée dans ses conséquences sur les savoirs : *Et quelle est l'influence de la manière dont on regarde et analyse ces territoires sur la manière dont ensuite on les appréhende et on les traite ?*

Trois modes de définition des territoires ni "urbains, ni ruraux" étaient alors analysés dans la première partie, afin de se construire des "mots" (structures de pensée) qui puissent décrire correctement une "chose" (l'urbanisation belge) pour laquelle aucun néologisme n'avait été produit (selon moi à cette époque⁶, car j'écartais la "banlieue radieuse", dont les deux termes me semblaient trop catégorisés déjà) : lexical, géographique, et historique. Ce troisième mode de définition aboutissait à la problématique principale : comment regarder la ville diffuse dans le passé ?

Lexical - La notion de "ville diffuse" : ni urbain, ni rural

Il était important à ce moment de clarifier le champ lexical des termes décrivant les territoires ni urbains ni ruraux : il s'agissait *a priori* d'un processus d'urbanisation massif, en cours un peu partout et auquel se confronte la moindre commune ; cependant, nombre d'appellations s'étaient répandues, recouvrant des situations parfois presque opposées.

⁶ Depuis j'ai découvert la *tapijt metropool*, de R. Neutelinks (qui est hollandais, mais qui parlait d'Anvers) en préparant l'exposition de la Métropole Horizontale avec Paola Viganò, Gery Leloutre et Michiel Dehaene (cf. *infra*.)

Pour classifier les notions traitant de ces territoires, j'ai d'abord distingué trois *autres* approches (suburbanisation, péri-urbanisation, métropolisation) caractérisées notamment par le rôle d'une centralité. J'ai ensuite approfondi par comparaison une dernière famille de termes tels que : hyperville (Corboz, historien, suisse), *Zwischenstad* (Sieverts, urbaniste, allemand), *Generic City* (Koolhaas, architecte, Pays-Bas), rurbanisation (Bauer et Roux, urbaniste et agronome, français) et enfin, *città diffusa* (Indovina, économiste, veneto).

A partir d'un large tableau de caractéristiques associées à ces termes, une définition de la "ville diffuse" a pu être dégagée sur la base de critères qui lui sont spécifiques, dont deux principaux : elle présente des caractères de dispersion à toutes les échelles considérées (du territoire à la parcelle) ; et d'autre part, la *città diffusa* est une urbanisation dispersée qui n'est pas issue d'un processus de dispersion urbaine, elle procède au contraire d'une densification progressive de polarités qui elles, sont dispersées (à la manière d'îlots qui finissent par former archipel).

Les modèles géographique : soit urbain, soit rural

L'étude comparative ensuite de la manière dont la géographie officielle en France (INSEE) et en Belgique (INS) aborde la question de ces territoires, a mis en évidence leurs difficultés méthodologiques et une différence historique dans la culture de leur prise en compte : si en France on peut dire que l'on tente de gérer toutes les dispositions urbaines avec un nombre restreint de notions, en Belgique on tendait plutôt à multiplier les concepts pour approcher au mieux la complexité du terrain. Cela, jusqu'au recours de plus en plus courant aux grilles de critères internationaux, dans un but de comparabilité synchronique et non plus diachronique locale.

Or, j'ai pu montrer que le territoire belge ne rentrait dans ces modèles (notamment la vision radio-concentrique de la ville s'étalant en anneaux) qu'au prix de grandes approximations ou distorsions, et de nombreuses exceptions, pour y faire entrer "au chausse pied" les particularités belges (comme l'urbanisation en ruban). Les définitions géographiques étant basées sur des critères quantitatifs et des seuils, j'avais aussi déconstruit les *a-priori* qui étaient implicitement contenus dans leurs règles (les communes doivent par définition être contiguës ; les habitants d'une banlieue travaillent forcément dans la ville-centre, etc.).

C'est avec ces constats que je justifiais le choix du terrain belge pour interroger les modèles censés définir ces formes d'urbanisation : les notions géographiques utilisées en Belgique pour mesurer son urbanisation étaient importées et la décrivaient mal, il fallait donc construire des catégories plus précises.

L'histoire urbaine : la ville diffuse comme "happy end" ?

Enfin, une troisième approche se penchait sur les histoires urbaines écrites pour la Belgique, y relevant – notamment graphiquement – que celles-ci ne présentaient jamais les territoires peu denses, sauf en "bordure" d'un cadrage centré sur les villes, en fait centré à chaque époque sur les problématiques urbaines qui s'y sont succédées, et croissant d'ailleurs chronologiquement avec elles (donc, perdant en précision).

Dans ces histoires, l'urbanisation dispersée était toujours présentée comme la dernière étape (dans le temps) et le dernier anneau (dans l'espace) de la croissance des villes. Mais si la "ville diffuse" est récente dans l'histoire de l'urbanisme, de la pensée sur la ville, comment savoir si elle l'est aussi dans l'histoire de l'urbanisation, de ses formes ?

Problématique de la thèse - Urbanisme et urbanisation

La manière dont l'histoire de l'urbanisme est élaborée ne permet donc ni de connaître le passé des actuelles "villes diffuses" ni de supposer l'existence de "villes diffuses" dans le passé. Il y a à cela deux conséquences pratiques :

1 - Les territoires actuels de "ville diffuse" n'ayant pas été regardés précédemment dans l'histoire, parce qu'ils étaient "sans problème", ils sont aujourd'hui "sans histoire" et donc, mal connus.

2 – la formation de la "ville diffuse" ne se visualise pas dans les archives historiques, puisqu'il n'y avait pas de plans - qu'on aurait pu conserver. Les sources nécessaires pour analyser ces processus d'urbanisation dans l'histoire n'existent pas telles quelles : personne ne les a produites à l'époque, parce qu'ils n'entraient pas dans les problématiques de l'époque.

C'est pourquoi il faut non seulement s'intéresser à ces processus dans l'histoire ; mais il faut aussi créer les documents qui permettent de les visualiser. Cela constitue la problématique principale de cette recherche.

- Le premier objectif du travail était donc de montrer l'existence dans le passé de formes d'urbanisation ayant des caractéristiques semblables à celle de la récente "ville diffuse". Cela, dans le but de dépasser la prépondérance du modèle radio-concentrique, qui n'associe ce type de territoire qu'à l'étalement urbain récent, lié à la voiture individuelle.

- Le deuxième objectif était de produire des documents qui permettent de regarder directement ces formes d'urbanisation. Cela, pour contribuer à une meilleure connaissance de celles-ci ; pour les qualifier physiquement plus précisément que comme "étalement urbain" ou périurbain ; et enfin, pour critiquer les facteurs de causalité généralement invoqués.

- le troisième objectif était de montrer l'utilité d'outils méthodologiques propres à l'architecte : outils théoriques (notions : cadrage, échelle, formes, structure, articulation...) outils pratiques (les cartes et plans, croquis) et savoir-faire types (analyse spatiale des formes et structures : du territoire, du village, de la rue, de l'habitat).

Les quatre chapitres d'analyse du territoire reviennent alors sur plusieurs périodes de l'histoire du territoire belge, aux quatre échelles différentes caractérisant les formes de la "ville diffuse" : armature urbaine du pays ; structures de l'urbanisation dans le territoire ; agencement urbain à l'échelle communale ; implantation du bâti sur la parcelle.

Chaque chapitre est divisé en trois parties, pour montrer les écarts entre :

- a. ce qui ressort de l'histoire de l'urbanisme (celle qui est déjà faite, que je présente sous forme d'un état des savoirs) ;
- b. ce qui ressort de l'analyse directe de documents d'archives existants ;
- c. ce qui ressort des documents que j'ai moi-même produits, afin de contribuer à une histoire plus générale de l'urbanisation.

La thèse montre ainsi que l'histoire de l'urbanisme ne recouvre pas toute l'histoire de l'urbanisation. Et certainement pas : - celle qui s'est faite sans urbaniste, sans planification ; - celle qui n'est que la somme d'un grand nombre d'interventions, souvent locales, ponctuelles, et sans coordination ; - celle dont les causes sont trop minimes pour être dans quelque archive que ce soit mais dont les effets, une fois additionnés, sont tels qu'on doit créer aujourd'hui de nouvelles notions pour les appréhender.

Construction des sources – l'addition des mutations parcellaires

Cette recherche a mené à l'étude détaillée d'une période spécifique - l'historiographie urbaine belge, entre 1885 et 1914, particulièrement intéressante car plusieurs facteurs semblables à ceux de la "ville diffuse" y co-existent.

La plupart des historiens de l'urbanisme belge voient dans cette période - et les principaux facteurs qui la marquent – les causes de la forme dispersée actuelle de l'urbanisation belge, et ils attribuent même cette forme à une volonté extrêmement planifiée des pouvoirs publics de l'époque. Cependant, des analyses détaillées (par exemple, la formation du réseau vicinal) relativisent ces affirmations : si rien n'a été fait pour centraliser l'urbanisation à l'échelle du territoire, les formes dispersées de celles-ci ne sont pas pour autant planifiées, elles sont très majoritairement d'initiative locale. Et à l'échelle d'un village, ces formes ne sont même pas dispersées du tout.

En outre, aucune représentation de cette vague d'urbanisation, pourtant conséquente quantitativement, n'existe dans les archives de l'urbanisme (justement parce que ses formes n'ont pas été planifiées). Grâce à la compilation de centaines de croquis cadastraux, la thèse permet de la visualiser à l'échelle d'une commune (chap. 4) et de la comparer aux formes de la "ville diffuse" actuelle, à l'échelle parcellaire de deux villages (chap. 5).

Les mutations d'échelle parcellaire, relevées aux archives du cadastre, ont été compilées sur plusieurs dizaines d'années, pour suivre l'évolution d'un territoire d'échelle communale. Cette méthode, par addition, permet de "reconstituer" la forme du territoire par l'assemblage de ses propres pièces, en une méthode inductive ; ceci évite de déduire, comme le fait traditionnellement l'histoire de l'urbanisme, ce qui se passait dans les campagnes comme le contre-point de ce que l'on voit dans le cadrage sur les villes.

Ainsi, les représentations du territoire inédites, construites expressément pour les parties C (et regroupées dans un volume séparé) s'appuyaient sur le croisement de données sources différentes (études foncières, économie agricole, recensements, etc.). En particulier, elles exploitent un corpus de données rarement mis en œuvre à cette échelle : celui des croquis dans les archives cadastrales.

Il est donc important de souligner que le travail "manuel" du dessin, la "représentation physique" du territoire n'est pas ici simple moyen de communication mais aussi méthode de recherche.

Résultats de la thèse - quatre échelles de la "ville diffuse"

- A l'échelle du pays : les caractéristiques de l'entre-deux

L'histoire longue du territoire (chap. 2) met en évidence les liens entre différents caractères de celui-ci (la position d'entre-deux géographique et culturel, la densité précoce des réseaux de déplacement, et l'importance historique des petites villes : leur nombre, leur autonomie et l'échelle locale des décisions) mais aussi la préexistence très ancienne de caractéristiques qui sont aujourd'hui attribuées à la "ville diffuse", tels que le fonctionnement des villes en réseaux, avec une distribution complémentaire des compétences de chacune.

Dans la partie cartographique de ce chapitre (extraits en annexe), ensuite, ce sont des caractéristiques physiques qu'on attribue aujourd'hui à la "ville diffuse" en général, et à la Belgique en particulier, qui sont remises en question. Par exemple, l'uniformisation ou le manque de repère sont en fait contredits, dès lors qu'on visualise le rapport très structurant entre l'implantation des villages (apparemment diffuse) et une infrastructure primitive : le réseau hydrographique.

- A l'échelle du Brabant : les rapports mobilité/urbanisation

Le chapitre 3, dont le cadrage se restreint au sud du Brabant et à la période de l'après-industrialisation, montre par contre l'absence de lien entre urbanisation et réseaux, là où au contraire, l'histoire de l'urbanisme les associe généralement.

D'abord, la spatialisation de données chiffrées des recensements communaux permet de voir qu'il n'y a pas de lien entre l'industrialisation d'une commune et le taux de migration quotidienne de sa population (domicile-travail) : il y a des communes dites "rurales" qui attirent autant de travailleurs voire plus que les communes urbaines, il y a des communes très industrialisées qui "exportent" autant de travailleurs voire plus que les communes agricoles.

Ainsi, contrairement au modèle classique des métropoles (qui en grandissant, vident les campagnes) ici les villages se développent en fait en parallèle avec les grandes villes : il n'y a pas de "vases communicants" dans l'urbanisation du territoire.

Il en découle que l'on voit apparaître dès le 19^e siècle, une répartition homogène des activités agricoles et des activités industrielles à l'échelle de tout ce territoire, et une mixité de ces activités au sein d'un seul village (et encore même, dans le dernier chapitre, à l'échelle d'une seule parcelle), ce qui constitue bien des caractéristiques de la "ville diffuse" telle que définie dans le Veneto.

Surtout, ces caractéristiques se mettent en place bien avant le développement de la voiture individuelle et en étant soutenues, au contraire, par un réseau de transport public et collectif, les chemins de fer vicinaux. Celui-ci a provoqué une mobilité domicile-travail très précoce et c'est lui qui est, en Belgique, à l'origine de ce bouleversement des modes de vie.

Ensuite, l'étude de la forme de ce réseau vicinal montre à quel point il est finement maillé, ancré localement, et à quel point il diffère du modèle radio-concentrique. Enfin l'analyse, ligne par ligne, montre surtout le rôle primordial de l'initiative locale, communale voire privée parfois, dans les processus de décision qui mènent à l'ouverture d'une ligne et à l'établissement du tracé.

Le réseau vicinal n'a donc jamais été planifié comme tel - il s'est constitué par l'addition, ligne après ligne, de lignes largement autonomes – mais ce processus a fini par former le réseau de chemin de fer le plus dense au monde. Or, ce mode de constitution d'un territoire, par la superposition de décisions indépendantes, est exactement celui des "villes diffuses".

- à l'échelle communale : les formes urbaines de "l'ouvrier propriétaire"

Les reconstitutions de l'urbanisation des villages qui ont pu être menées sur base des archives du cadastre montre que, si la loi de l'ouvrier propriétaire permettait bien à chacun de construire "là ou il le souhaite, comme il le souhaite", on en déduit aujourd'hui - un peu trop vite – qu'on construisait alors n'importe où n'importe comment.

Car l'étude à l'échelle d'une commune montre surtout que, malgré les facteurs invoqués de dispersion urbaine, le village n'a pas pour autant pris une forme dispersée. Le fait que ces maisons soient espacées ne signifie pas pour autant qu'elles ne sont pas articulées à des structures existantes ; elles créent et intègrent des règles et des repères communs, donc une forme d'espace public. C'est en cela qu'elles diffèrent complètement des pratiques actuelles, qui réduisent les modes d'implantation à une seule configuration : centrée sur la parcelle.

- à l'échelle parcellaire : une typologie et urbaine, et rurale

Enfin, en ce qui concerne spécifiquement les maisons construites dans ce contexte (dernier chapitre), l'analyse montre qu'il est erroné de considérer celles-ci comme des maisons de villes implantées en milieu rural, une importation qui serait la genèse du territoire "suburbain" actuel. Ce sont d'autres types de construction, formes d'implantation et usages des lieux qui caractérisent cette urbanisation.

Surtout, ces maisons ne ressemblent pas non plus aux modèles conçus pour elles dans les colloques de l'époque, ceux qui constituent aujourd'hui les sources officielles de l'histoire de l'urbanisme. C'est ainsi une hypothèse importante de ce travail qui est attestée : puisqu'on observe que les modèles conçus à l'époque n'étaient pas, loin de là, ce qui se construisait réellement dans les villages de campagne, on relativise ainsi le pouvoir de "l'influence" des modèles théoriques sur la forme concrète que prend le bâti.

Lacunes de la thèse : Politique et... Projet

Lors de la soutenance de la thèse, même si le jury était positif et enthousiaste, j'avais été marquée par deux critiques, en fait le relevé de deux lacunes.

Yannis Tsiomis, d'abord, avait "*regretté l'absence de l'histoire politique de la Belgique. La politique du réseau ferré, vicinal, l'abonnement, la loi de l'ouvrier propriétaire, la densité diffuse sont aussi le résultat d'une stratégie politique qui se sert des moyens techniques modernes très tôt. C'est peut-être aussi le résultat d'un "socialisme municipaliste" et qui ne s'oppose pas au capitalisme forcément. (...) On aimerait par exemple connaître la correspondance de la*

*disposition d'un maillage ferré serré, non seulement dans son rapport avec l'économique (qui est présent dans la thèse), mais aussi avec le politique"*⁷.

Quant à Bernardo Secchi, sa remarque n'a pas été reprise dans le rapport de soutenance officiel, mais je me rappelle bien qu'il s'était étonné qu'il n'y avait aucune visée projectuelle dans ce travail, alors qu'il porte sur des territoires dont l'urbanisation pose partout question. Pour lui, il fallait plus se positionner sur leurs transformations possibles, les manières de s'y engager, et poser au moins des hypothèses sur les évolutions souhaitées ; en fait, "se mouiller" personnellement.

A l'époque, j'avais juste pensé que c'était "beaucoup demander" ! Le Politique n'était pas selon moi l'objet de la thèse, puisqu'elle voulait précisément être complémentaire des approches déjà existantes ; et on m'avait suffisamment "inculqué" que le projet, ce n'était pas le but de la recherche. Je considérais que j'avais pris position, en conclusion, sur les qualités possibles et les défauts croissants des processus d'urbanisation en cours en Belgique, et que c'était le maximum que je pouvais me permettre en thèse.

Aujourd'hui, je suis frappée de constater que ces problématiques sont parmi celles qui m'occupent le plus, dix ans après. La première s'incarne il me semble dans le questionnement que nous développons, en binôme, (à l'atelier de projet en master) sur "les modes de production" en général et dans l'approche du projet que j'y ai développée (*cf. infra*) : non seulement elle prend en compte le contexte socio-politique et économique du projet mais elle pose que créer ces conditions font aussi partie inhérente du projet. Quand à la seconde, le mémoire original ci-joint montre comment je travaille aujourd'hui sur les apports réciproques et les interactions possibles entre recherche et projet.

⁷ Rapport de soutenance de la thèse, janvier 2007, intervention de Y. Tsiomis, p.2.

3. "les mots et les choses"

Recherches et publications en urbanisme

Publications liées à la thèse

Avant 2008, toutes les publications⁸ ont été des articles relatifs aux questions que je traitais pour la thèse, et ont été des occasions de l'affiner progressivement en réécrivant et reformulant les raisonnements, mais aussi d'en approfondir certains aspects. Ainsi :

2003 - l'article dans le Visiteur n°10 (*Généalogie urbaine d'un village du Brabant*) développait particulièrement la critique sur la construction linéaire de l'histoire de l'urbanisme, avec l'urbanisation dispersée perçue comme une étape, la dernière en date, d'un récit générique ("Ville diffuse, le *happy end* de l'urbanisme?")

2005 – l'article dans l'ouvrage *Déplacements*, dirigé par A. Grillet Aubert avec plusieurs recherches du laboratoire de l'IPRAUS, ou j'étais restée après le DEA, développe plus en détail les rapports entre les chemins de fer vicinaux et les formes d'urbanisation ("Dispersion urbaine et réseaux de transport")

2006 - l'article pour les Cahiers Thématiques n°6 (MSH et ENSAP de Lille) qui publiait les actes des 2^e Journées européennes de la recherche en architecture et urbanisme (EURAU), exploitait la réflexion sur "Échelles et cadrages dans la définition de la ville diffuse".

Après 2008 et l'obtention du Grand Prix de la Thèse sur la Ville, la publication de l'ouvrage *Urbanisation sans urbanisme* (paru chez Mardaga, 2010), m'a demandé une longue réécriture : pour alléger les considérations méthodologiques, qui avaient été mes garants scientifiques mais dont le lecteur pouvait se passer, une fois la thèse approuvée par le jury ; et pour constituer trois index (noms de personnes, noms de lieux, notions-clés). 10 ans après, cet ouvrage n'est toujours pas au pilon (!) et a eu plusieurs recensions (même sur un site internet militant anti-voitures), que j'ai jointes dans le volume 3.

Par ailleurs, j'ai encore eu après la soutenance des sollicitations d'articles sur les principes et résultats de cette thèse ; j'ai essayé d'y insister sur des thématiques différentes, en particulier :

2010 – l'article qui fait partie de l'ouvrage *Une réinvention de la ville ?* (aux Presses Universitaires de Rennes, dir. E. Renaud-Hellier, M. Dumont) amorce un

8 Mis à part quelques articles aux sujets plus ou moins imposés, pour Architecture d'Aujourd'hui et Techniques et Architecture.

tournant dans mon approche sur la ville diffuse où c'est moins la structure formelle dispersée que le processus de formation, incrémental et bottom-up, qui est le sujet principal ("la "Ville diffuse" et le principe de subsidiarité : des modèles alternatifs ?").

2013 – J'ai contribué aux travaux d'un groupe de recherche de l'EHESS (H. Bras, S. Francescelli et M., Gribaoudi) portant sur les processus de "morphogenèse" en général. Les documents reconstruits en thèse visualisant l'urbanisation progressive des villages ont été montés dans un logiciel pour la rendre visuellement dynamique. L'intervention sera publiée ensuite en 2016, aux éditions du PUCA.

Deux articles de vulgarisation de ce travail ont aussi été sollicités, outre les nombreuses interventions en séminaires de recherche ou cycle de conférence des ENSA : l'une dans une revue pour la profession urbaniste, *Techi-cité*, l'autre pour un groupe de réflexion sociale sur la Wallonie (le MOC).

2016 – Bien plus tard, j'ai encore été invitée par le Labex "Futurs urbains" (Université de Paris-Est) à présenter ce travail à Shanghai, dans un colloque coordonné par la Division of Landscape Architecture (University of Hong Kong) : *Territories of Metropolis: Compactness, Dispersion and Ecology. Comparative Perspectives Between Asia and Europe*. Je n'ai cependant pas poursuivi dans ce contexte de comparaison, les termes de celles-ci me semblant trop éloignés pour qu'elle soit suffisamment productive.

2018 - Enfin, je présente plus bas une dernière occasion d'approfondissement qui me fut donnée, lors de l'exposition "Horizontal Metropolis", commissionnée par Bozar (Bruxelles) à Paola Viganò. J'y ai conçu à sa demande la salle présentant la "ville diffuse" en Belgique, à travers divers matériaux, et j'ai rédigé pour le catalogue un article scientifique sur sa généalogie dans l'Histoire de l'urbanisme belge.

Séminaires doctoraux et de recherche

Il faut mentionner l'importance qu'ont eue différents séminaires doctoraux dans la construction de ma thèse. Le plus informel d'entre eux n'en était pas moins très formateur : nous avons repris (en 2001) ce qui était nommé "*le petit séminaire*" au DEA de Belleville avec quelques doctorants motivés, et lui avons donné une certaine dynamique. Les réunions régulières où chacun présentait à tour de rôle mais s'efforçait aussi de faire avancer le travail des autres par des remarques constructives, des apports de contenus, des idées de corpus, m'ont certainement entraînée pour l'enseignement du mémoire en master ; ils ont aussi contribué à pousser mes hypothèses dans leurs derniers retranchements.

Les *séminaires doctoraux* U&U⁹ ont été essentiels dans mon avancement (j'ai présenté mon travail à Leuven en 2002 et 2004, à Gand en 2007, et aujourd'hui je suis membre de son réseau de *respondents*) organisés au départ en Belgique mais plutôt anglophones¹⁰. J'y ai reçu à la fois les critiques rudes mais fondamentales de Bruno De Meulder, et le soutien de B. Secchi, que je rencontrais pour la première fois à Leuven puis croisais de loin en loin (notamment au séminaire de l'Architecture de la Grande Echelle, en 2006 à Lille). Ce dernier m'a encouragé à poursuivre des travaux qu'il qualifia d'utiles - pour contribuer à une histoire de la ville dispersée en Europe - juste après que B. De Meulder m'ait fait comprendre que l'influence du vicinal sur le développement urbain belge était déjà bien connue... C'est un de ces tournants douloureux que vivent nombre de recherches, mais qui a fini par me permettre (après des mois d'abattement, ne le nions pas) d'en dégager le spécifique : le fait d'étudier les *formes* de cette "influence" (même si celle-ci est déjà établie) a montré que ce n'était pas uniquement de la dispersion ; et affiner les modalités de construction du vicinal a montré qu'elles étaient complètement *bottom-up*, avec un rôle primordial aux initiatives locales, plutôt qu'une planification globale.

Premiers liens avec la recherche : IPRAUS, PUCA et POPSU

A la suite du DEA, je suis restée en France un an, sur les fonds de la bourse obtenue pour celui-ci (mais arrivés en juin), puis suis retournée en Belgique pour le contrat avec l'UCLouvain déjà mentionné (candis2000) qui n'a duré qu'un an. Je suis alors revenue à Paris "pour raisons personnelles", sans le moindre contrat de travail, mais j'ai pu compter sur le réseau du DEA.

Dans le cadre du stage réalisé l'année précédente, j'avais travaillé à l'IPRAUS avec Pierre Clément, sur une approche comparative des formes urbaines à travers l'analyse de leurs densités. J'ai pu continuer cette collaboration pendant quelques mois, qui m'a notamment entraînée sur des logiciels de dessin qu'on n'utilisait pas à l'agence Vandenhove.

Y. Tsiomis m'a engagée sur un contrat qu'il avait avec le PUCA, pour une recherche bibliographique la plus exhaustive possible sur le thème du projet urbain (publiée en brochure PUCA et base de donnée internet, cf. CV 2001). Cela m'a pris des mois mais me fut fort utile, m'obligeant à parcourir une énorme littérature et à la classer suivant des catégories de problématiques, affinant la mienne par opposition. J'ai acquis un enrichissement similaire en travaillant durant deux ans pour la revue de presse du réseau RAMAU (avec Thérèse Evette), produisant un mailing hebdomadaire.

9 Urbanism & Urbanization.

10 Au départ, il y avait le réseaux THAV entre quelques universités belges (dont l'UCLouvain), puis s'en sont détachés plusieurs membres qui ont fondé U&U (Urbanism & Urbanization) incluant aussi des universités étrangères, notamment Delft, Barcelone, IUAV.

Enfin, j'ai commencé à travailler (mi-temps) au PUCA comme "secrétaire scientifique", avec Danièle Valabrègue qui montait le GIP EPAU pour développer un programme qui démarrait : POPSU (plateforme d'Observation des Projets et Stratégies urbaines). J'ai assuré son organisation pendant deux ans, découvrant littéralement l'appellation, l'existence et le monde des "acteurs" dans un processus de projet urbain, écarquillant les yeux et les oreilles pour saisir ce que pouvaient bien être les "stratégies". J'ai assez vite passé la main à Clément Orillard, très au fait au contraire de ces questions, car j'avais de plus en plus de demandes d'enseignement (cours magistraux, à Tournai et à l'ESA, projet à Rouen).

Tout ces travaux étaient des approfondissements de ce qui précède, puis m'ont été utiles pour les premiers contrats de recherche que j'ai ensuite obtenu : l'approche comparative, les formes et densités urbaines, les logiciels de dessin ; mais aussi le projet urbain, les acteurs et les métiers de l'urbain.

POPSU1 - Densité, Découpages, Déplacements.

Analyse thématique transversale : "Formes de la ville et organisation de la croissance urbaine". Plate-forme d'Observation des Projets et Stratégies Urbaines (POPSU, GIP EPAU, Min. de l'Équipement). 2006-2008.

Contexte – le comité de pilotage du programme POPSU (D. Valabrègue, R. Prost, J.-M. Chapuis) a refait appel à moi en 2006 pour jouer un autre rôle. Ils souhaitaient rajouter des dimensions transversales aux productions de la Plate-forme, jusque-là monographiques par villes, et l'une des dimensions demandées par le conseil scientifique (dont Catherine Martos, que j'ai ensuite retrouvée à Lille) était "les formes urbaines". Question apparemment embarrassante, car ils n'avaient reçu aucune réponse à leur appel à contribution. Le comité m'a alors proposé d'assurer cet axe comparatif, faute de combattants, que j'ai mené sous la tutelle officielle de deux membres de l'IPRAUS (F. Laisney et Anne Grillet Aubert), car je n'étais pas encore docteur.

Problématique – Élaborer ce que j'allais questionner, analyser, et produire comme résultats de recherche s'est avéré prendre plusieurs mois. Au début assez confuse, j'ai ensuite discerné que les demandes elles-mêmes étaient floues, puis que personne ne souhaitait en fait trancher ce qu'il fallait entendre par "formes urbaines", notion qui mettaient mal à l'aise les chercheurs, mais sur laquelle les acteurs étaient très en demande. POPSU est un programme qui se qualifie aujourd'hui de "recherche-action", au sens où il soutient que la recherche doit répondre à des besoins des acteurs, et que les seconds manquent de lien avec la première. Aussi je ne pouvais démarrer aucun travail qui n'ait été co-construit dans des réunions complexes, où on débattait de tout mais qui n'avançaient jamais sur cette question. Remarquons aussi que dans ces situations, le conseil scientifique est le vrai garant des résultats, surtout avec un chercheur débutant.

Méthode – Aussi, après plusieurs mois, j'ai considéré qu'il fallait prendre en charge la définition même de la "forme urbaine" envisagée, plutôt qu'attendre que leurs attentes se clarifient. Je reproduis quelques paragraphes du rapport final, qui montrent comment mes questions de thèse (encore non soutenue) m'ont aidée à formuler à la fois la question et un moyen d'en sortir, avec le même ressort explicite (les mots et les choses) : ici, l'écart entre le discours et les formes.

"Si les mots "forme urbaine" touchent aujourd'hui à des enjeux de société cruciaux, ils posent néanmoins toujours question : avant tout, à cause de leur polysémie¹¹ et sans doute, parce qu'ils traitent du qualitatif dans un monde

11 Cfr. D. RAYNAUD, " Forme urbaine: une notion exemplaire du point de vue de l'épistémologie des sciences sociales", in : Ph. BOUDON (dir.), *Langages singuliers et*

scientifique ; mais aussi, parce qu'on oscille trop souvent entre deux postures insatisfaisantes : on les étudie soit comme un simple phénomène physique, soit comme le seul résultat de la volonté d'acteurs. (...) Si la forme visible de l'urbanisation n'est ni le pur produit de l'urbanisme planifié ni l'addition d'opérations autonomes spontanées mais que ces deux processus coexistent, il est alors intéressant de réfléchir à la manière dont ils s'articulent.

La "forme urbaine" sera ici considérée comme le résultat matériel des deux processus ci-dessus, et se différencie par là de la notion de "figure", qui désignera, quant à elle, un aspect de la forme assez schématisé pour être visuellement exprimé (...).

Cette recherche se base sur l'idée que la forme urbaine, quelque soit son échelle, peut se décliner – et être étudiée – en trois facettes, étroitement liées¹²: - une structure, qui l'organise ("l'armature urbaine" et ses hiérarchies, de réseaux comme de polarités) ; - une matière, qui la constitue ("la densité urbaine" et sa répartition) ; - et des limites, qui la définissent (les périmètres et découpages des compétences de chacun).

La conséquence – et l'intérêt – de cette définition est qu'elle n'oblige pas à fixer a priori une échelle à la notion de forme urbaine : les trois caractéristiques proposées pourront s'appliquer autant à la forme advenue d'une large agglomération qu'aux opérations de ZAC entièrement dessinées. C'est en conclusion que des rapports entre type d'échelle et enjeux formels pourront être relevés.

Nous analyserons donc ici les dispositifs (limites, structures, organisation) que chaque ville envisage pour construire la notion de "métropole", à différentes échelles (du SCoT au lot d'une ZAC), en cherchant à rapporter systématiquement les *objectifs formulés aux figures exprimées* et aux *formes observables*.

Ainsi apparaîtront des écarts entre "les mots", souvent semblables, et "les choses", souvent variées. C'est dans cet écart que nous pourrions éclairer les enjeux spatiaux stratégiques des villes ; et c'est pour combler cet écart – ou en tout cas y tisser des ponts – que la notion de "forme" est utile."

Résultats – la recherche s'est ensuite divisée en 2 approches principales, correspondant à deux échelles urbaines et à deux outils par lesquels des stratégies spatiales pouvaient s'exprimer (et donc être mise en comparaison) : les ZACs et les ScoTs. Pour les premières, j'ai produit de nombreuses planches comparatives et mis en évidence une tendance à l'uniformisation, ainsi qu'à des

partagés de l'urbain, Paris, L'Harmattan, 1999, pp. 93-120.

12 J'adaptais là trois sens étymologiques possibles pour la notion de forme, relevés par D. Raynaud (ibidem, p. 103) : "matériau"(et action de fabrication), "contour externe" (regard, description), "structure interne" (analyse, classification).

valeurs en permanence intermédiaires par moyennes (par des effets de compensation, sans choix réels), ou encore, l'autonomie des opérations, l'absence de lien avec une structure urbaine plus large etc. C'est l'analyse des seconds (les ScoTs) qui a plutôt été choisie pour figurer dans l'ouvrage rassemblant les approches transversales. Elle montre, entre autres, que derrière des mots génériques et présents partout (notamment équilibre, mixité, multipolaire) la forme urbaine des ces agglomérations variaient fortement et dépendait plutôt de rapport différents à l'idée de métropolisation.

En annexe : planches graphiques extraites du rapport (la version complète de 168p. est en ligne) : <http://www.popsu.archi.fr/popsu1/analyse-comparative/formes-urbaines>

Publication disponible : GROSJEAN B., "Construction et maîtrise des formes urbaines : lecture comparée des SCOT de Lille, Nantes, Bordeaux et Montpellier", in : Bourdin A. et Prost R. (dir.), *Projets et stratégies urbaines, regards comparatifs*, Marseille : éd. Parenthèses, 2008, pp. 238-255.

AGE - Architecture de la grande échelle

Programme interdisciplinaire de recherche (Ministère de l'équipement et de la Culture).

Réponse (dir sc. Ph. Louguet, LACTH, ENSAP de Lille) : "Inventer les futurs de la métropole lilloise : échelles, modèles et scénarios. Une métropole transfrontalière en projet(s)"

Contribution personnelle : "Observations en milieu transfrontalier. La grande échelle dans les ateliers d'architecture". 2007-2009.

Contexte – mon intégration dans cette équipe de recherche s'est faite en deux temps. J'ai d'abord été contactée (2007-08) parce que j'encadrais (avec O. Bourez et S. Delhay) un atelier de Master (orienté territoire) à L'École d'architecture de Tournai (à 20 km de Lille, aujourd'hui LOCI, faculté de UCLouvain). L'idée de Ph. Louguet était de faire travailler des étudiants des deux écoles sur le même sujet d'un projet "architectural" à grande échelle pour la métropole lilloise ; et d'avoir en parallèle, une équipe de chercheurs qui contextualise la question dans l'histoire locale, problématise la grande échelle comme objet des architectes, et aborde, ce faisant, la dimension transfrontalière. Après les ateliers, diverses interventions conjointes et la présentation de ma recherche à l'EURAU 2006 (qui avait lieu à Lille), j'ai pu intégrer cette équipe de recherche (2008-09) en proposant d'analyser comparativement les travaux produits par les étudiants, ce que personne n'avait encore abordé.

C'était là une nouvelle étape de réflexion sur les méthodes de projet, en particulier de territoire, et un premier contact avec le transfrontalier. C'était aussi la première fois que je rencontrais Paola Viganò, alors expert au conseil scientifique du programme. Je me rappelle de son scepticisme lors de notre première présentation (la phrase "attention à ne pas demander aux étudiants ce

qu'on ne saurait faire soi-même" m'a marquée) puis de son approbation chaleureuse, à la dernière.

Problématique – ce travail s'inscrivait dans la deuxième "hypothèse générale" que l'équipe envisageait de questionner : "l'architecture comme un regard spécifique sur le grand territoire". Mettre en parallèle des pratiques diverses d'atelier permettait en effet d'observer ce que peut être le regard de l'architecte sur le territoire, en identifiant des spécificités dans les points communs, mais aussi en définissant, avec les différences, le champ de ses possibilités.

Méthode – Elle se composait de trois approches : après une analyse des différentes démarches d'atelier proposées par les trois équipes d'enseignants architectes (deux à l'ENSA et l'une à Tournai), je me suis centrée sur le corpus des dessins produits par les étudiants architectes pour qualifier le territoire (croquis, relevés, schémas, etc.), puis j'ai comparé quelques processus de projets, que j'ai recomposés à partir des dessins analysés.

En pratique, j'ai produit une série de tableaux (d'influence certainement typologique), permettant de qualifier tous les dessins produits, suivant plusieurs critères : - Echelle et cadrage, en fonction de la surface de territoire qu'ils ont considérée : du plus grand territoire (parfois l'Europe) jusqu'à un site d'analyse restreint (souvent la frontière urbaine) ; - du relevé au schéma, selon leur mode de représentation : depuis le topographique, reprenant des éléments de base IGN dans leur position absolue ; jusqu'à l'autre extrême, des dessins schématisés graphiquement, avec un fort degré d'abstraction, où les relations entre éléments ne sont plus que topologiques ; - de l'analyse au projet, selon leur position dans l'avancement du processus de projet ou, plus précisément, selon leur « degré d'anticipation » des transformations du territoire.

Résultats - Les comparaisons des méthodes d'atelier m'occupent encore aujourd'hui chaque semestre dans l'encadrement du projet. L'analyse des dessins suivant les trois critères cités montrait les différents rôles qu'ils pouvaient jouer, dans un objectif de communication, sélectionnant les données pour un message à transmettre ; ou en travaillant par accumulation d'un grand nombre d'éléments, pour rester au plus proche de la complexité réelle du territoire et parce qu'on cherche à repérer des rapports entre eux.

Plus en détail, les conclusions relatives aux démarches de projet me semblent être un jalon explicite dans la progression que je décris ici. Trois caractéristiques ont été mises en évidence dans la démarche appliquant une réflexion de projet "architectural" à un territoire de grande échelle :

- La difficulté à identifier une charnière franche entre analyse et projet. Pour décrire au mieux le processus parcouru, je proposais plutôt une progression en cinq phases.

Accumuler	Décanter	Identifier	Approfondir	Articuler
des "couches" Rentrer dans la complexité	Sélectionner, Superposer, des rapports	Une structure Un fil conducteur	Nuancer, Préciser, Comprendre	Construire, enrichir, "architecturer"

- le moment d'identification d'un "scénario" occupe une place variable dans le processus : identifier un "scénario" spatialisé, intéressant et utile, cohérent tant localement qu'avec le grand territoire pouvait être la "clé de voûte" du parcours. Dans ce cas, exploration, interprétation et émergence d'une proposition spatiale pour un territoire de grande échelle font partie intégrante de la démarche dite "architecturale". Sinon, le "scénario" peut être plus précoce, sa formulation n'y était pas considérée comme un processus "architectural", celui-ci se déduisant plutôt de l'analyse de données majoritairement extérieures à la discipline.

- les objectifs mêmes du projet se situent entre deux extrêmes : dans un cas, le travail de l'architecte serait de découvrir le propre des territoires, leurs potentiels spécifiques et la manière de les exploiter ; dans l'autre, l'architecte aurait pour rôle la mise en œuvre locale de caractéristiques jugées globalement de valeur dans les débats contemporains.

En annexe ; Quelques exemples des tableaux produits. Le rapport complet (26p.) est disponible sur demande.

Publication d'un article de synthèse (2011) : "Observations en milieu transfrontalier. La grande échelle dans les ateliers d'architecture", in : Ph. Louguet (dir.), Inventer les futurs de la métropole lilloise : échelles, modèles et scénarios. Une métropole transfrontalière en projet(s) , Lausanne : In Folio, 2011, pp.107-122.

PREDIT - Transport en commun sur rail et maîtrise de l'étalement urbain. Possibilités de densification des secteurs à proximité des lignes ferroviaires dans les franges de quatre régions urbaines : Ile de France, Bruxelles, Milan et Washington.

Appel d'offre G03 du PREDIT (Programme de recherche et d'innovation dans les transports terrestres) : "Mobilités dans les régions urbaines", dir. sc. A. Grillet-Aubert, Contribution : coordination de l'étude de cas comparative sur Bruxelles :

Contexte – Ceci est le premier contrat de recherche auquel j'ai contribué dès les prémises du montage de la réponse, sous la dir. sc. A. Grillet-Aubert. Le contexte scientifique du PREDIT était orienté pour les ingénieurs du domaine des transports, mais avec un intérêt pour les interactions avec la croissance péri-urbaine, et les politiques locales de développement, que nous avons exploité. J'ai valorisé l'expertise de la thèse pour étudier les réseaux ferrés en rapport avec les formes d'urbanisation, et mes compétences développées sur le comparatif.

Le programme était cependant plus ambitieux, déjà par son échelle : 4 études de cas comparées, sur 4 territoires analysés à 3 échelles, ayant des problématiques différentes ; la production de plusieurs rapports intermédiaires, posters, organisation de journées d'études ; et le fait de devoir gérer une équipe de recherche à Bruxelles (G. Leloutre et D. Brockaert) tant la production nécessaire était précise, et importante.

Par ailleurs, le travail direct avec Paola Pucci du Polytechnico de Milan, chercheuse d'un grande rigueur, m'a fait découvrir une autre manière d'articuler des questionnements qualitatifs avec approche scientifique quantitative, avec des techniques de croisement d'un très grand nombre d'indicateurs que l'on peut spatialiser, et l'usage de modèles théoriques explicatifs comme celui dit "node-place" mis au point par des italiens (bertolini 1999), que nous avons testé sur nos quatre études de cas et qui a notamment permis de les croiser.

Enfin, déléguer le travail graphique, qui dépassait de loin mes capacités domestiques artisanales, à une équipe spécialisées dans les logiciels de GIS a fortement ouvert mon champ de possibilités cartographiques, avec cependant la difficulté de déléguer, et d'avoir un rapport moins direct avec le document ce qui demande beaucoup d'ajustements pour y faire apparaître qq chose.

Problématique - Il s'agissait "d'examiner la pertinence ou l'efficacité de projets de TCSP en cours (dans mon cas, celui du RER autour de Bruxelles) pour répondre à la demande de mobilité et d'orientation de l'urbanisation, et d'évaluer la possibilité de s'en saisir pour orienter les formes urbaines ou le report modal, dans la perspective de construire une ville moins consommatrice de sol, d'énergie et de distances parcourues que la ville associée au «système automobile». Comment envisager une meilleure cohérence entre le

renforcement de l'offre de transport urbain ferroviaire et les choix en matière d'urbanisme? Entre la gare et son quartier? Une éventuelle densification des secteurs situés près des lignes de TCSP est-elle envisageable et à quelle(s) échelle(s)?" (introduction générale du rapport final, p. 11)

Méthode – Décrire le projet de RER autour de Bruxelles - pour la compréhension de ses caractéristiques et la mise en évidence de ses spécificités (enjeu comparatif), puis pour l'évaluation de ses potentiels dans un objectif d'équilibre entre l'offre de service d'une gare (node) et la demande en mobilité d'un quartier (place) - a mené à produire des documents multi-scalaires croisant un grand nombre de données : des politiques régionales aux données communales (usage des sols, densité, population active, foncier disponible, etc.) et quatre monographies de projets sur des quartiers de gare (2 en Wallonie, 2 en Flandres). Un système très précis de caractérisation des gares a aussi été mis au point, en fonction des services offerts mais aussi de l'analyse des flux-domicile travail, dont le recensement est très précis (domicile, gare de départ, gare d'arrivée, lieu de travail), mettant en évidence des spécificités belges dans les pratiques de "navette", à cause d'une forme d'urbanisation diffuse ancienne.

Résultats – les grandes politiques régionales en terme de mobilité et de structuration territoriale par les réseaux ont fait émerger des enjeux a priori assez différents, dans la petite enclave de la Région Bruxelles-Capitale, mais aussi entre les deux plus grandes Régions : celle flamande, qui prône un recentrage du développement sur des polarités urbaines à renforcer ; et celle wallonne, qui fonctionne plutôt en corridors et se caractérise encore par une offre foncière importante. Deux stratégies sont identifiées : soit offrir plus *d'accessibilité*, une option qui favorise les pratiques d'inter modalité, avec des dispositifs de parking relais, de dépose minute, etc., mais qui risque de continuer à soutenir l'urbanisation extensive ; soit offrir plus de *proximité*, en développant des projets de densification urbaine avec des programmes mixtes, autour de la gare.

A l'échelle locale, on a pu par exemple montrer d'une part, que les projets de type "développement urbain" observés en Flandres sont issus de politiques et de dynamiques bien plus anciennes à échelle communale que le projet RER, et qu'elles sont portées par un plan stratégique régional (le RSV) qui s'impose indépendamment de la desserte par le RER. D'autre part, si la situation communale étudiée en Wallonie présente des programmes moins variés autour de la gare, c'est aussi qu'on investit ces activités immobilières (logements, bureaux et commerces) ainsi que ces typologies plus denses (logements collectifs) sur d'autres fonciers encore à potentialiser : les friches industrielles, plus présentes sur la ligne wallonne que celle flamande.

Annexe : extraits de la cartographie et conclusions pour le RER belge, issus de TCSP et étalement urbain. Bruxelles, Milan, Paris et Washington. Vol. 1 du Rapport final de contrat, Predit, novembre 2012, 258 p.

TCSP et étalement urbain. Bruxelles, Milan, Paris et Washington Vol. 2 Rapport final de contrat, Predit, janvier 2014, 476 p.

La recherche a été publiée dans une version retravaillée : "Un RER pour redéfinir Bruxelles-Capitale", in A. Grillet-Aubert (dir.) : La desserte ferroviaire des territoires périurbains. Construire la ville autour des gares : Bruxelles, Milan, Paris, Washington, Paris : éditions Recherches, 2015, pp.11-65 + tableaux et atlas comparatifs.

PÉRI - : ville invisible ? Enjeux et outils d'un urbanisme descriptif.

Appel d'offre "du péri-urbain à l'urbain" (PUCA, MEDAT)
Mandataire LAUA, L. Devisme (dir. sc.), en partenariat avec le laboratoire du LACTH (Lille), et Emmanuel Pinard (photographe).
Coordination de la partie "Le péri-scope des architectes" (avec F. Andrieux).

Contexte – J'ai été contactée assez classiquement par le laboratoire du LAUA pour construire une réponse à cet appel d'offre, leur idée étant d'associer, sur les territoires d'urbanisation dispersée, des approches différentes de la pratique de la description – celle du photographe, pure image, celle des anthropologues, nourrie par une immersion et un vécu personnel du chercheur, et celle des architectes, a priori orientée vers le projet. Moins classique cependant – et complexe à gérer – fut la disparité des productions des membres de l'équipe, en terme d'objets formels (albums photos, récits de voyage, protocoles de narration, textes analytiques). Nous avons fini par construire un "coffret" contenant toutes nos productions (ainsi qu'un texte de synthèse inscrivant la démarche dans des références méthodologiques et la problématique du péri-urbain).

Pour ma part, ce fut une étape importante dans l'approfondissement des questions de représentation mais aussi sur les démarches de projet de territoire, m'étant donné comme corpus d'analyse, des productions graphiques de l'agence Studio Secchi-Viganò ; plusieurs participations à des séminaires en ont découlé (dont le PUCA), et les pratiques de descriptions en rapport avec le projet ont fortement nourri mon enseignement (*cf. infra*).

Problématique - L'enjeu de cet appel d'offre était une réflexion heuristique sur "le péri-urbain" pour en questionner la définition, en produire une nouvelle lecture, et proposer des outils méthodologiques ou conceptuels qui permettent de mieux appréhender le phénomène en cours. L'équipe s'est intéressée à la pratique de la description des territoires urbanisés, dont le nécessaire renouvellement était souvent invoqué (Levy, 1994, Secchi 2006, etc.). Trois modalités descriptives principale ont été mises en pratique, suivant les

"postures" proposées par le critique en cinéma Serge Daney (la carte postale, l'atlas, la dérive). Un axe a exploité l'outil photographique ("artifices et artefacts à déclenchement narratif : les rues du Bois" ; les lacunes et "les blancs" dans Google Street) ; un axe a construit des récits ambulatoires ("Envoyée spatiale", trajets et écriture documentaire) ; le dernier axe, porté par les chercheurs du LACTH, analysait la cartographie des territoires diffus produite par des architectes et urbanistes.

Méthode – Notre partie se divisait en deux approches, l'une contextualisant, historicisant et outillant théoriquement la question, l'autre étant centrée sur la pratique descriptive d'une seule agence d'architecture et d'urbanisme, Studio, et de ses deux fondateurs, B. Secchi et P. Viganò. J'y ai croisé une double production : d'un côté, des écrits, qui théorisent la description et son rôle dans la remise en question des modèles urbains ; de l'autre, des images, qui constituent les présentations de projets (les concours pour Bruxelles 2040 et Lille 2030) et qui mettent en œuvre la description. En effet, B. Secchi dès le début des années 1990, a fait un lien explicite entre l'émergence de nouveaux territoires – ni ruraux, ni urbains - dans le champ de vision de l'architecte et la diffusion de la pratique de la description chez les concepteurs. La seconde, dans l'ouvrage *Les territoires de l'urbanisme* (2012), met en évidence les relations intriquées entre description, pratique du projet et production de connaissance.

Résultats - La première partie retrace l'apparition d'un souci de description comme "retour au réel" à partir des années 1970 (Banham, Scott Brown et Venturi) et interroge ainsi les raisons récentes d'une nécessité descriptive chez les architectes, mettant en série une importante production d'atlas (Koolhaas et le Pearl Delta, Boeri sur les villes européennes, Herzog et Demeuron sur la Suisse, etc.). Elle articule ensuite une série d'outils théoriques comme "l'abduction" (chez Besse) comme déclencheur, les "horizons d'attente" (de l'historien Kosseleck) comme orientation, mais aussi la distinction définie en littérature (Ph. Hamon) entre réalisme horizontal (le descriptif) et vertical (décriptif), et enfin, la question de l'objectivité (chez Daston et Galliston), étayant l'hypothèse que définir ce que peut être la ville diffuse passe par la construction simultanée de ses représentations.

Le travail d'analyse en deuxième partie fait émerger une diversité de formes de description et en propose une classification en fonction des enjeux hybrides qui les sous-tendent, entre pur souci de connaissance et simple moyen de transformation :

Elémentarisme	Eclectisme	Décryptif	Possibilisme
"Réalisme horizontal"		"Réalisme vertical"	
	souci descriptif, cumulatif	souci décryptif, "enlever"	
Visée analytique	visée de connaissance	visée de compréhension	Visée projectuelle
démonter le complexe en éléments simples	toucher au général, à l'universel, en additionnant des matériaux particuliers	toucher au structurant, au sens, en creusant jusqu'au sous-jacent.	Identifier les possibilités, les degrés de liberté
Cherche à identifier les morceaux, relever et nommer	Cherche une forme de connaissance complète par l'éclectisme, encyclopédisme	Cherche des "logiques", une "rationalité" par l'analyse des liens, des relations	Cherche les dynamiques en cours, les jeux dans le mécanisme
Les cases taxinomiques du botaniste. Typologie.	Des images disposées juxtaposées, accumulées. Un atlas.	Des calques superposés, sélectionnés, en liens, représentatifs de...	Un discours articulé, un argumentaire
"Eléments"	"matériaux"	"Echantillons"	"Indices"
Identifier	Accumuler	Comprendre	Interpréter
<i>Ex : une planche de Bas Smets (Bruxelles 2040)</i>	<i>Ex : une planche de "il territorio che cambia"</i>	<i>Ex : une planche de Tosi & Munarin 1999</i>	<i>Ex : les scénarios "what if" à Anvers</i>

En annexe :

extraits de planches d'analyse de la production graphique de Studio

Publication en ligne :

tous les volumes produits sur téléchargeables sur la page :

<http://www.urbanisme-puca.gouv.fr/du-periurbain-a-l-urbain-2011-2013-a479.html>

VTP1 - Vers un nouveau cycle de pensée du projet

Réseau "Ville, territoire, Paysage", 1^e séminaire (Lyon, coord. sc. X Guillot). Membre fondateur du comité scientifique ; organisation du premier séminaire international du réseau VTP aux Grands Ateliers de l'Isle-d'Abeau, 26-27 mars 2015. Coordination de la 3^e session : *"Le territoire comme laboratoire : processus bottom-up, projets co-construits"*.

Contexte – l'idée de ce réseau – permettre la rencontre des enseignants du domaine Ville et Territoire pour croiser les expériences et penser ensemble l'enseignement du projet urbain - s'est forgée à travers des rencontres dans diverses écoles d'architecture où j'étais invitée à présenter ma thèse (conférence appelée "le projet post-ville diffuse", St Etienne, Clermont, Bordeaux, Lyon, Marne, etc.), et était inspirée par le groupe "Polygonale", dans le domaine TPCA. Le réseau s'est concrétisé à l'initiative de X. Guillot, qui a coordonné scientifiquement le premier séminaire, qui a réuni plus de 60 enseignants-chercheurs (français, belges et italiens) représentant 25 établissements d'enseignement supérieur.

J'ai pour ma part pris un rôle actif dans la rédaction de l'appel d'offre, d'abord assez ouvert, puis dans l'analyse des réponses reçues, pour proposer enfin la structuration du séminaire lui-même (puis de la publication) en 5 thématiques : les outils de représentation et/ou du projet de territoire ; les approches transdisciplinaires de l'enseignement VT ; le projet comme producteur de connaissance ; les démarches de projet bottom-up et co-construites ; les analyses critiques de la discipline. Je suis aussi heureuse d'y avoir invité René Tabouret comme grand témoin, tant l'intérêt de sa synthèse en conclusion des journées a été reconnue.

Problématisation de la session 3 - "Dans un contexte d'incertitude, expérimenter par le projet permet de questionner l'urbanisme opérationnel, ses acteurs, ses mécanismes. Nombre de démarches contemporaines cherchent d'autres leviers, dans les dynamiques du territoire, les valeurs d'usages, les représentations et l'action collective. Que produisent ces projets et quelles en sont les limites ?". La session s'organisait ensuite en trois dialogues, avec 3 binômes d'interventions divisant le sujet encore vaste par les sous-thèmes suivants : Immersions - le processus émergent du terrain ; Interactions – le processus construit avec les acteurs ; et Mutations – le statut du concepteur, le rôle de l'enseignement.

Dans l'article rédigé, j'élabore entre autre le parallèle entre, d'un côté, l'immersion du concepteur dans son terrain – soit un changement radical de posture, assumant comme dans le milieu scientifique, la sélectivité du regard, renonçant à l'exhaustivité et à la neutralité, admettant qu'on modifie, par sa seule observation, le milieu analysé.- et de l'autre, et l'émergence d'une autre

forme de projet, où la conception du processus de transformation (construire la "situation de projet", identifier les leviers) prime sur la forme finale du dispositif.

Publication de synthèse : "L'urbanisme bottom-up : l'immersion du concepteur et l'émergence du projet", in X. Guillot (dir.), *Ville, territoire, Paysage. Vers un nouveau cycle de pensée du projet*, Presses Universitaires de St-Etienne, mai 2016, pp.148-155.

VTP2 - Recherche & Projet : productions spécifiques et apports croisés

Réseau "Ville, territoire, Paysage", 2e séminaire (Lille, (coord. sc. B. Grosjean). Organisation et direction scientifique du second séminaire international du réseau VTP, à l'ENSAP de Lille, Villeneuve d'Ascq, 17-18 novembre 2016.

Contexte – le séminaire VTP1 avait opéré un état des lieux assez large des pratiques d'enseignement du projet urbain, territorial et de paysage, qui montrait l'émergence d'une certaine communauté d'approches, et d'un champ spécifique par ses objets et méthodes. Comment se constitue-t-il ? La question des relations entre le champ VTP et la recherche a semblé prépondérante pour être le thème unique de la 2^e session. En outre, la possibilité de faire recherche "par projet" agitant le milieu de la formation des concepteurs depuis 2005 en France, avec la création du doctorat en architecture, on se confrontait à cette question presque au quotidien dans les ENSAP : en commissions pédagogiques, dans les partenariats avec l'université, dans le débat institutionnel sur le statut des enseignants, dans la diversification des travaux attribuant le titre de docteur, etc.

Objectif – le séminaire VTP2 cherchait donc à identifier les formes de recherche actives dans les domaines de l'urbanisme et du paysage, en s'appuyant sur les spécificités des deux disciplines déjà mises en évidence (leur rapport au terrain, la pluridisciplinarité, l'association des échelles, les formes de co-conception, etc.).

Résultats - L'appel d'offre proposait déjà de distinguer 'recherche par le projet' et "projet par la recherche" et attendait que les contributions se situent - comme réflexions théoriques, appuyées sur des exemples - par rapport à quelques jalons identifiés par le comité scientifique. L'enjeu était de "construire un cadre à plusieurs polarités où chaque démarche pourrait se situer, cadre que le colloque aura pour but de préciser, questionner ou reconstruire" ; enjeu que j'ai poursuivi dans le mémoire original (volume 2). Pour le séminaire et les actes, ont été repérées six formes de relations : - la description, entre recherche et

projet ; les projets comme corpus de recherche ; - la recherche-action - le projet comme conceptualisation des territoires émergents ; - le projet comme expérimentation - le projet producteur de connaissances.

Poursuite de la recherche - Dans le mémoire original ci-joint, je réélabore encore ces catégories, en neuf familles, ce qui montre l'importante matière à réflexion que ces interventions ont fournie. Il faut reconnaître à ce corpus une part d'aléatoire (en fonction des personnes qui ont répondu à l'appel d'offre) ; cependant, il se révèle pertinent par les résultats qu'il a permis. Il m'a menée, surtout, à l'idée des modes opératoires communs, organisés suivant des visées, plutôt que des méthodes "estampillées" de l'un, et dès lors "importées" par l'autre.

Publications des actes de colloque en ligne (sur issuu.com)

Recherche & Projet : productions spécifiques et apports croisés, Dossiers du LACTH #3 (coord. sc.), Actes du 2e séminaire inter-écoles VTP (ENSAP de Lille), fév. 2018, 152p.

... Transfrontalière – un ancrage local progressif

Contexte – Après un premier poste de titulaire à l'ENSA de Strasbourg (2008, cf.infra.), j'ai eu la possibilité d'une mutation à l'ENSA de Lille (2011), où nous nous sommes installés en famille. Je suis devenue progressivement une transfrontalière, continuant à enseigner à Tournai (depuis 2005), nouant des liens avec Ughent,, l'ULBruxelles, l'Umons, etc. (surtout suivi de doctorats). Et j'ai découvert que le transfrontalier est aussi une échelle très locale, et un milieu bien constitué, dont l'histoire est déjà longue et riche de l'implication de nombreux acteurs.

- programme INTERREG A (France, Wallonie, Vlanderen) vague 2016-20 : *Connecter et aménager les espaces de transitions de l'Eurométropole*. Montage au LACTH, avec le CREAT - UCLouvain (dir..sc. Malherbe) et le CAUE du Nord.

Bien que notre équipe n'ait pas été retenue, il faut, je pense, mentionner le travail d'élaboration d'un tel appel d'offre qui représente près de deux ans d'entretiens et de problématisation, et qui m'a permis de rencontrer nombre d'acteurs locaux du transfrontalier.

- *L'imagibilité de l'Eurométropole Lille-Kortrijk-Tournai : la place des régions*. Communication à la Conférence finale Jean Monnet, programme de recherche EUREGIO (coord. IAUL, université de Lille), Lylliad, 26-28 juin 2017.

Cette conférence, dont j'ai continué à développer les réflexions pour l'HDR (volume 2, 2e partie) comme étude de cas, a finalement été publiée avec d'autres interventions du colloque en un numéro thématique de la revue en ligne Belgeo.

... Transfrontalier – un terrain pour le metropolitan design ?

- L'Espace Bleu – Summerschools.

L'Eurométropole Lille-Kortrijk-Tournai a mandaté en 2016 P. Viganò pour élaborer un projet transfrontalier centré sur les rapports avec l'eau ; l'Espace Bleu. Parmi ses propositions de travail figuraient trois *workshops*, centrés sur trois échelles et diverses problématiques :

Les grands corridors, le transport et la structuration territoriale ; les capillaires, irrigation, inondations, rapports de voisinages) ; les nappes phréatiques, qualité de l'eau, rapports transfrontaliers), rassemblant des étudiants, des acteurs associatifs, services techniques, élus, pour construire un consensus sur les enjeux de l'eau et imaginer des projets pour les réaliser.

J'ai participé à l'encadrement (Tournai 2016, et Courtrai avril 2017), et organisé le troisième d'entre eux, à Lille. (sept 2017).

- 'Metropolitan Design"

Quand l'agence d'urbanisme m'a sollicitée pour la direction scientifique de cet atelier, lors des Journées de la FNAU à Lille (oct. 2018), j'ai suggéré de faire travailler les participants sur les modalités de travail possible sur un projet stratégique d'une telle échelle, convoquant les problématiques du co-design bottom-up, des outils traditionnels de l'urbanisme, et de l'action publique et situation d'inter-territorialité.

Enfin, l'ENSAP de Lille proposera en juillet 2020 pour la 3e année un programme "France Excellence" destiné à de futurs doctorants étrangers. En lien avec Lille Capitale du Design 2020, il est prévu de monter cette summerschool sur le thème du Metropolitan Design, où nous travaillerons l'Espace Bleu et sa mise en œuvre.

La "Métropole Horizontale" – Plusieurs recherches sur ce thème

2015 : Symposium Latsis, EPFLausanne -The Horizontal Metropolis, a radical projet. (dir. sc. P. Viganò). Oct 2015. Participation à la table ronde de clôture du congrès et répondent à deux sessions du séminaire U&U (Horizontal Metropolis : spatial and natural capital).

2018 : Publication des actes du colloque - "Horizontal Metropolis: A Tool for a New Kind of Territoriality?", in : VIGANO Paola et al. (dir. sc.), The Horizontal Metropolis Between Urbanism and Urbanization, Springer International Publishing, pp.135-138.

2017 : Article scientifique – B. Grosjean, "Les "figures territoriales" que recouvre la métropole horizontale. Analyse comparative des contributions au Symposium Latsis de l'EPFLausanne 2015", in : La plaine, le plat, le plan. Les Cahiers thématiques n°17, Ed. Ensapl & Maison des Sciences de l'Homme, 2017, pp.51-65.

2018 : Exposition, Bozar Bruxelles - Horizontal Metropolis, A radical project, Exposition au Palais des Beaux Arts (15 juin -26 août 2018), commissaire P. Viganò. Conception et coordination scientifique de la salle 4 "The Horizontal Metropolis in Belgium".

2018 : article du catalogue – B. Grosjean, "The Horizontal Metropolis in Belgium. Genealogy of the construction of a common question", pp. 7-13.

2018 : organisation de la première table ronde dans le cadre de l'exposition : Genealogy of the construction of a common question in Belgium, Bruxelles, 9 juillet 2018.

Contexte - Sans faire directement partie des chercheurs ou concepteurs des équipes de P. Viganò (Bruxelles, Milan, Lausanne), j'ai eu plusieurs occasions de travailler sur la notion de "Métropole Horizontale" (que son agence avait d'abord proposée dans le concours pour Bruxelles2040). Cette notion, ou même cet outil conceptuel, joue de mon point de vue plusieurs rôles :

- C'est un contre-point nécessaire à la "ville diffuse". Celle-ci (conceptuellement construite dans les années 1990 à l'IUAVenise) a servi à décrire des situations existantes. Même si des qualités lui sont identifiées (d'équité, de liberté de choix, de souplesse, de porosité), elle n'a pas le statut d'être un projet, une situation éventuellement souhaitable. Par ailleurs, l'adjectif "diffus" ne désigne que la forme dispersée ; aussi la *città diffusa* a souvent été associée au péri-urbain ou au *sprawl*, en oubliant d'autres traits tout aussi fondamentaux dans les études sur le Veneto : la présence de toutes les fonctions urbaines dans un territoire étendu ; le substrat infrastructurel fin et maillé qui permet que cela fonctionne comme un tout, dans une accessibilité égalitaire, ou la mixité d'activités jusqu'à l'échelle de la parcelle. La "métropole horizontale" – qui exprime ces caractères plus explicitement - est à l'inverse une notion théorique qui permet d'interroger des visions territoriales possibles, pour discuter de choix d'organisation spatiale, qui sont aujourd'hui des questions urgentes de société.

- C'est un jalon important dans la généalogie de la pensée sur l'urbanisme belge, ce dont je me suis rendue compte lors de l'exposition Bozar, cherchant à "raconter" ce que pouvait être cette notion en Belgique. Une idée importante était le fait qu'elle est inscrite culturellement dans les modes de vie de tous les belges depuis des générations, et que chaque visiteur la connaît intimement et avec évidence (à travers nombre de photos, de bandes dessinées depuis les années 1950, ou de films-cultes et séries plus récentes).

En revanche, j'ai voulu montrer le long chemin que cette urbanisation a dû parcourir pour "exister" dans le regard des urbanistes, autrement qu'à l'opposé des modèles de la "bonne ville". J'ai synthétisé cela en cinq phases, dans l'article pour le catalogue : depuis le pamphlet moderniste de R. Braem en 1968

(*Belgium, the ugliest country in the world*) et l'approche de M. Smets, qui commence en 1986 à légitimer "le choix des gens" avec l'article "la banlieue radieuse" pour une exposition sur le paysage belge ; puis tous les doctorats à partir des travaux de B. De Meulder, sur les rationalités qui sous-tendent la formation de cette urbanisation, et les miens qui cherchant en outre des modèles théoriques qui en rendent mieux compte ; la HM devient alors une vision spécifique pour le futur de ces territoires mixtes et leurs potentiels propres, en contrepoint de la métropolisation en cours ; et l'étape actuelle est de mettre en évidence, au-delà des formes, les choix de re-distribution sociale, et spatiale, des gains comme des coûts qu'impliquerait toute transition territoriale.

- Ainsi, la Métropole Horizontale est selon moi une expression efficace pour pointer la "finitude" de la planète, et donc l'urgence de penser des processus d'urbanisation "without an outside" (N. Brenner). La contrepartie de ce que les villes produisent est en effet colossal dans des "ailleurs", des espaces externes qui leur sont intrinsèquement nécessaires, comme fournisseurs d'intrants (énergie, matériaux, eau, nourriture) ou gestionnaires d'extrants (déchets, navetteurs, grands équipements, etc.). La vision de Métropole Horizontale permet de formuler, en Belgique mais aussi dans le transfrontalier, l'idée d'un système de relations entre ressources (naturelles, productives, humaines) qui serait équilibré globalement, sans externalités cachées.

Les travaux en ce sens se multiplient : sur le métabolisme urbain, l'économie circulaire... C'est également dans cette optique que je me suis intéressée à la théorie des communs et à l'organisation spatiale des communs, décrites chez Ostrom : j'y ai notamment analysé la caractéristique d'imbrication des ressources, des structures sociales et des formes spatiales, qui me semblent converger avec les enjeux de la Métropole Horizontale. J'ai été sollicitée à trois reprises sur ce sujet (cf. ci-dessous), que je travaille également en atelier de Master.

Les communs et l'imbrication des ressources (en cours)

Conférence - *Implementing new commons : quelles spécificités et implications en urbanisme ?* "Conférence dans le cycle "Building common geographies" (coord. J.Ph. De Visscher ; Th. Kandjee), Faculté LOCI Bruxelles, Uclouvain, Mars 2017.

Article - "La huitième condition : l'imbrication. Usages du territoire dans les communs d'E. Ostrom", *Les Carnets du Paysage* (coord. sc. J.-M. Besse) n°33, Actes Sud, pp.131-145.

Cours en ligne MOOC - "La huitième condition: l'imbrication" (15 min), et "le projet territorial" (11 min), In : *Récits d'urbanisme et question des communs*, B.

Declève, C. Salembier, A. Mezoued, V. Kauffman, M. Declève (resp. sc.), LouvainX., Nov. 2018.

POPSU3 - Coopérer – coordination scientifique (en cours)

Métropole-Réseau : Coopérer Pour Innover ? Métabolisme Territorial, Nouveaux Espaces Du Travail, Projets Transfrontaliers

Co-coordination scientifique (avec M. Dumont) de l'équipe de recherche (labo TVES et LACTH, ULille, Géographie-Cités (paris) et le CREAT (Louvain-la-Neuve), en partenariat avec la Métropole Européenne de Lille.

Programme de recherche "La métropole et les autres", porté par la Plate-forme d'Observation des Projets et des Stratégies Urbaines (POPSU3), Ministères de la Transition Écologique et Solidaire, et de la Cohésion des Territoires, 2018-20.

Contexte – Outre l'investissement comme chercheur sur l'axe que j'avais proposé, "projets transfrontaliers", j'ai été sollicitée pour la coordination scientifique globale du programme, aux côtés de Marc Dumont, me confrontant à la gestion non seulement d'une équipe large et expérimentée, mais aussi d'un montage administratif, conventionnel et financier plus complexe que ceux jusqu'ici rencontrés. En termes scientifiques, nous avons à ce stade organisé la valorisation de la réflexion sur l'axe métabolisme territorial (coord. par S. Barles) et j'ai pour ma part, monté un atelier de réflexion transversale sur les Schémas de Coopération Transfrontière, lors des Journées Nationales POPSU à Strasbourg (janvier 2019) et initié des parallèles avec l'Eurométropole de Strasbourg.

Spécifique également au contexte de POPSU est la collaboration très étroite qui se construit avec des acteurs de la MEL (notamment D Mackowiack et S. Jodogne, E. Fleury), dans une relation qui se conforte par le fait de se côtoyer plus régulièrement (depuis l'interreg avorté, en passant par les workshops, et la FNAU, y compris des jurys d'atelier de master, où je les ai invités).

Problématique – le programme questionne globalement les manières dont les métropoles françaises répondent à l'injonction de "cohésion des territoires" et entretiennent des relations avec d'autres entités d'échelles, de niveaux institutionnels et d'éloignements variés. L'équipe de Lille l'envisage sous l'angle d'interdépendances réciproques appelant une approche systémique. Elle a sélectionné trois situations d'émergence de "transactions territoriales" à observer, c'est-à-dire des constructions de l'action collective autour d'enjeux ciblés qui dépassent les seules compétences respectives des parties prenantes :
- le métabolisme territorial, dont les flux d'énergie, de déchets, d'eau et de nourriture ;
- l'économie collaborative autour des lieux de travail ; et les

modalités de mise en œuvre d'un projet stratégique transfrontalier, l'Espace Bleu.

Méthodes – la méthode de travail proposée s'inscrit dans les modes de recherche-action tels que soutenus par le programme POPSU, ou les connaissances produites par les chercheurs (entretiens, enquêtes ciblées, suivis longitudinaux de "scènes" spécifiques de discussion) sont mises sous forme de notes *in itinere* (niveau 1) et régulièrement partagés dans le cadre d'ateliers Popsu locaux où ils sont discutés par un nombre d'acteurs du territoire (niveau 2) enfin ils sont présentés dans le cadre de séminaires popsu nationaux qui alimentent des réflexions comparatives et permettent une montée en généralité (niveau 3).

4. Apprendre et enseigner

Atelier et séminaire / Strasbourg et Lille

Cette dernière séquence passe en revue différents modes d'enseignements, les cours magistraux (qui ont parfois été associés à des séries de Travaux Dirigés), le séminaire d'initiation à la recherche (niveau master1) et l'atelier de projet (niveaux master1&2, plus les Projet de fin de d'études). Les premiers montrent comment les thèmes ou problématiques travaillés en recherche se transcrivent dans les cours magistraux ; le second raconte les méthodes que j'ai mises en place pour commencer à former les architectes et paysagistes à la recherche. Au dernier point, je montre ce que l'approche pédagogique développée en atelier pour l'apprentissage spécifique du projet urbain doit à mes collègues d'atelier de Strasbourg, et amorce la réflexion sur les relations entre projet et recherche. Enfin, pour rappel, j'ai déjà évoqué plus haut un dernier mode pédagogique également intense en apprentissages mutuels, les *workshops* (p.51).

Les séries de cours magistraux, et TD pratiques

Contexte - Tous les cours que j'ai montés ont été écrits plutôt sous pression, la demande précédant rarement le début des cours d'un délai confortable ; mais étant encore sous statut de vacataire, je prenais tout ce qu'on me proposait. Les retravaillant, de ce fait, d'année et année et d'une école à l'autre, ils ont aussi beaucoup évolué. Je les regroupe donc ci-dessous suivant deux grandes familles, autour de l'analyse urbaine, et autour de l'histoire de l'urbanisme, même si ces deux enseignements-types ont eu chacun plusieurs avatars (cf. CV pour les détails).

Apprendre à pratiquer l'analyse et la morphologie urbaine

C'était à chaque fois, le premier cours sollicité, à Tournai (2005) à Strasbourg (2008), à Lille (2011). Et à l'époque c'était pour moi une mission importante de transmettre l'outil de la typo-morphologie, et de montrer sa portée pour lire et comprendre un territoire, une ville, un tissu urbain, un site. Au début j'ai pu associer ces cours magistraux avec des séances de TD, et même des sorties de terrain à Strasbourg (où l'équipe de vacataires étaient très impliquée, efficace et passionnante dans sa connaissance de la ville). A Lille, je demandais en cours magistral aux étudiants de (re)produire des dessins d'analyse, mais j'ai renoncé à les évaluer sur ce point (140 étudiants pour un 1 enseignant). J'ai progressivement laissé ce cours pour d'autres plus proches des problématiques

que je traitais ensuite ; il n'a pas été repris par d'autres collègues (à Lille et à Tournai) et je regrette aujourd'hui que cet outil ait disparu des grilles, tant les étudiants de Master sont morphologiquement démunis. Je songe à le proposer dans le contexte du nouveau Master en urbanisme (pour un public pluri-disciplinaire) que nous montons avec l'IAUL (pour septembre 2020). Son organisation globale était la suivante :

3 thèmes/échelles sur 3 villes, plus un thème transversal :

- 1) La géographie des villes (par ex. Tournai)
 - le site des villes - Relief et hydrographie.
 - les structures territoriales – des routes romaines aux canaux
 - La ville par les pieds (visite) - Orientation, repères.
- 2) Les structures urbaines (par ex. Bruxelles)
 - Limites et croissance - Enceintes et chaussées
 - Réseaux - Impact du chemin de fer
 - Points, axes, surfaces - Monument, extension, lotissement
- 3) Le tissu urbain (par ex. Paris)
 - les voies - Avant / après : la hiérarchies des voies
 - le parcellaire - "Éléments premiers" / tissu banal
 - le bâti - Pleins / vides, volumes
- 4) Le territoire urbanisé (version à Tournai)
 - Le "village" dans la grande échelle (échelle 1)
 - Les formes d'agglomération dans le village (échelle 2)
 - Le rapport du bâti à la rue : et pourtant réglé. (échelle 3)
- 4)bis trois outils transversaux (version à Lille)
 - Les sols : usages et découpages ; histoire du lotissement
 - les densités : du quantitatif à la forme
 - l'espace public : de l'agora au centre commercial ?

L'histoire de l'urbanisme au 20e siècle : théories et réalisations

Ce cours m'a été demandé tout d'abord à l'ESA de Paris et je l'ai écrit la première année hebdomadairement, avec ce que j'avais et deux ou trois livres de référence par séance. Sa problématique principale a évolué plusieurs fois (pour Tournai puis à Lille), tout en conservant une "matière de base" factuelle constante par cours, mais interprétée suivant les questions que je travaillais en parallèle :

1) il était d'abord centré sur les relations entre urbanisation et réseaux (formes de densité et types de mobilité), m'appuyant sur la thèse et le Predit ;

2) je l'ai orienté ensuite sur la tension entre urbanisme (les théories) et urbanisation (les formes réellement construites) : prendre conscience de cet

écart et savoir identifier quelques doctrines urbaines me semblaient être des enjeux pédagogiques importants en licence.

3) dans la dernière version à Lille, j'ai gardé ces deux enjeux mais j'y ai rajouté des séances sur les pratiques contemporaines de l'urbanisme au 21^e siècle.

4) enfin, la dernière évolution s'est faite pour Tournai, où le nouveau programme (une fois rattaché à la faculté LOCI de UCLouvain) impliquaient deux cours différents. L'un en Licence3, sur les modes de production de l'urbanisme et l'autre en Master1, sur les outils de l'urbanisme actuel.

Pour le premier, ne voulant pas renoncer à ce qu'ils aient connaissance des grandes lignes des théories de l'urbanisme (qui me semble être une culture générale utile dans leur métier), je présente des "familles" de modes de production à travers l'histoire, reprenant mes cours sur le 20^e siècle par un autre angle, idéologique, et je rajoute d'autres modes de production en les distinguant de la théorisation de l'urbanisme :

A. Avant l'urbanisme

1. Naissance des villes : quatre facteurs de développement (Max Weber).
2. Production de la ville, période industrielle : économie et société.

B. Le tournant du 20^e siècle : Naissance de l'urbanisme

3. La ville radio-concentrique, modèle capitaliste. 1^{ères} lois d'urbanisme.
4. La "social city" et les garden-cities (E. Howard). Du patronal au coopératif.
5. Propriété, mobilité et suburbain : le modèle de la subsidiarité.

C. Le "court" 20^e siècle : l'urbanisme Moderne

6. Définition de la "ville moderne" : les CIAM de 1929 - 1933
7. Production de l'urbanisme moderne : planification et grandes opérations
8. Application des principes modernes à des projets globaux

D. Fin 20^e siècle : du projet urbain à la ville durable

9. Transition post-moderne : la typo-morphologie et le "retour à la ville"
10. Le "projet urbain" (introduction) : visées, outils et méthodes.

Urbanisme émergents : dynamiques et processus

Le second cours en Master, alterne quatre types de sujets : la connaissance des outils et modalités de l'aménagement urbain aujourd'hui ; la découverte de théories et idéologies contemporaines ; la compréhension de dynamiques qui agissent sur les processus d'urbanisation ; des modalités émergentes dans l'urbanisme contemporain ; chaque module est appuyé sur des études de cas.

A. Planification et réglementation

- A1. 20e siècle (rappel) : de la pensée moderne au projet urbain.
- A2. Urbanisme opérationnel en France et/ou situation de maîtrise du foncier
- A3. Urbanisme opérationnel en Belgique et/ou non maîtrise du foncier

B. Théories et doctrines

- B1. De l'écologie (19e siècle) au DD. Contrats de quartiers durables
- B2. Les communs. La théorie de Ostrom ; Applications en urbanisme.
- B3. Localisme et territorialisme (...) - justice spatiale (E Soja, J. Lévy)

C. Facteurs et dynamiques

- C1. Urbanisme privé et public :- Disney urbaniste ; - val d'Europe.
- C2. Croissance et décroissance - Le Bois habité (lille) ; - L'Union (Roubaix)
- C3. l'offre et la demande - Gare du Midi (Bxls) - projet de Lactalis (Dison)

D. Processus contemporains

- D1. Faire avec le déjà-là géographique - Le paysage - Le Landscape urbanism
- D2. Faire avec les habitants - baugruppen (All), Coopératives (Zurich), le Pile...
- D3. Faire avec les énergies en cours. Urbanisme stratégique RSA (Anvers)

Cours isolés, compilations de cours

Sans détailler plus, il y a évidemment de nombreux cours isolés que j'ai montés pour des contextes précis, séminaires, ateliers, ou cours d'intro en première année : l'urbanisme indiciaire, l'urbanisme bottom-up, l'urbanisme de scénarios ; les communs ; le projet urbain anversois ; la typologie de la maison bruxelloise ; l'histoire des villes, etc.

J'ai aussi construit des séries de cours d'urbanisme pour des formations particulières, comme HEI-BAAT ou le Master ASPU à Strasbourg, en compilant des séances issues des séries de cours d'analyse, d'histoire, de réglementation et de pratiques émergentes.

L'initiation à la recherche – Séminaires-mémoire Master 1

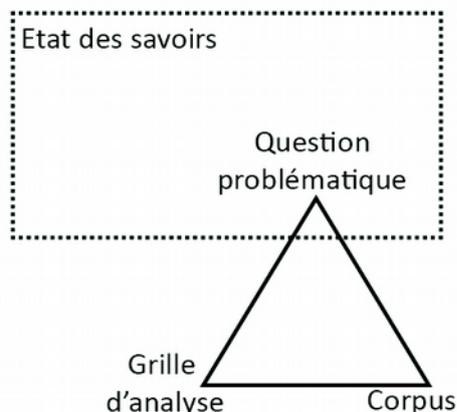
Ecole nat sup d'Architecture et de Paysage de Lille, 2011-2016

Contexte – j'ai été en charge d'un séminaire d'initiation à la recherche dès mon arrivée à l'ENSAP de Lille (2011). J'avais l'expérience à Strasbourg d'un séminaire encadrant les mémoires à plusieurs voix, et, à Tournai, d'un suivi individuel thématique (accompagné de cours collectifs généraux sur la méthode). A Lille, il s'agissait d'encadrer les mémoires de quinze étudiants en une matinée par semaine, sur deux semestres. J'étais chargée de reprendre le séminaire de D. Mons, "stratégies urbaines", qui portait sur les questions d'acteurs et d'outils de l'aménagement, qu'elle animait avec ses compétences de géographie urbaine et sa grande expérience de l'urbanisme lillois.

La première année (2011-12), je suis restée dans ces traces-là, avec des mémoires qui m'ont semblé assez monographiques, peu problématisés. Malgré une production de connaissance certaine, je trouvais que cette approche ne leur faisait pas assez toucher du doigt : - les métiers de la recherche, accessibles avec le même diplôme (un des enjeux des ENSA est de diversifier les alternatives à l'agence) ; - son utilité pour l'architecte (notamment développer sa capacité de critique de projets, qui peut servir sur les siens) ; - et enfin, l'importance que les architectes soient acteurs du renouvellement de leurs propres savoirs et théories.

Méthode – le triangle "de base Question-Corpus-Grille d'analyse"

J'ai donc pour ma part souhaité insister sur la construction de la problématique, c'est-à-dire : l'immersion dans un petit champ de savoir (circonscrit), la production d'une hypothèse critique ou alternative, et la capacité à imaginer des terrains permettant de la tester, c'est-à-dire des dispositifs (un grille d'analyse) et un corpus pertinents (matériaux à manipuler) pour cette question.



Cependant, suite à ma propre expérience en DEA (cf. supra.), je ne l'ai jamais présenté comme une méthode linéaire, avec une direction donnée (du général au particulier), des étapes à valider, etc. J'ai toujours défini le critère principal d'évaluation du travail comme étant la "cohérence du triangle" entre Question (qui se transforme en Hypothèse), Corpus (matière concrète et manipulable à analyser), et Grille d'analyse (comment on regarde le Corpus pour tester l'Hypothèse), ...mais peu importe par quel bout on commence. Cela permet à un étudiant donné de partir d'un terrain qui l'intéresse et d'en faire monter une problématique, à d'autres de faire l'inverse, à un troisième de tester un mode opératoire qui l'intrigue, et d'inventer la question au fur et à mesure. L'important est d'arriver finalement à articuler les trois de manière cohérente (j'utilise aussi un triangle et un critère de cohérence semblable dans l'atelier de projet en master, cf. supra).

C'est une mécanique qui, une fois assimilée, est assez efficace, mais qui demande d'y revenir de nombreuses fois par des biais différents (schémas, exemples, contre-exemples collectifs, pratique individuelle), à nouveau pour accrocher plusieurs types de "sensibilités méthodologiques" des étudiants.

Surtout, arriver à un triangle cohérent demande plusieurs "rotations" : un sommet qui s'affine impliquant de modifier un peu les autres, ce sont ces ajustements progressifs qui rapprochent de la cohérence du tout. Je leur met ainsi en évidence l'importance du temps et de l'écriture pour formuler sa pensée, imposant d'emblée des dates de rendus de plusieurs versions, pour forcer la réécriture régulière.

Ce faisant, j'ai caractérisé ce séminaire méthodologiquement (les étudiants faisant leur choix entre une demi-douzaine d'entre eux) par rapport à d'autres séminaires où la dissertation narrative, l'exploration sensible, ou bien l'analyse d'archives, sont les objectifs principaux.

Contexte - En pratique, je me suis ensuite rendu compte que c'était beaucoup pour deux semestres. D'autres écoles étalent sur trois la même production, et ils distinguent clairement trois phases : construction de la problématique, travail de terrain, écriture. Ici, c'était soit le travail de terrain qui était réduit à son minimum (et occupait des vacances) ; soit, dans le cas d'étudiants qui se lancent sur des terrains importants de manière exploratoire, des problématiques peu construites et des descriptions qui s'effiloquent. Par ailleurs, j'avais remarqué que les mêmes étudiants qui, en atelier, se posaient mille questions à la minute, une fois à la table du séminaire, se creusait la tête des semaines pour identifier

ce qui pourrait bien les intéresser en mémoire. J'ai donc développé quelques dispositifs qui permettent de "pré-mâcher" certaines phases du travail.

Méthode – expliciter des "situations de problématiques"

J'ai assez vite inscrit comme enjeu du séminaire : "explorer les articulations entre d'un côté, l'urbanisation, en tant que formes spatiales du et dans le territoire, en perpétuelle transformation, et de l'autre, l'urbanisme, en tant que pensée sur la ville, enjeux de société et profession concrète" (fiche pédagogique 2013).

Plus précisément, je proposais trois "modes d'articulation, entre urbanisme et urbanisation", en général, pour les aider à construire leur propre problématique de mémoire. Ce sont en réalité des "tensions" dans lesquelles je leur suggérais de se situer, pour faire émerger plus vite des éléments qui posent question.

- Les mots et les choses : on travaille sur la définition des notions utilisées en urbanisme, souvent génériques et/ou idéologiques ; sur les écarts entre ces notions et les formes qu'elles doivent désigner ; sur la diversité des formes spatiales par rapport aux mots.
- Quantitatif et qualitatif : on travaille sur les données, les outils de la description d'un territoire, qui devient un diagnostic ; on appréhende la multiplicité de l'information contemporaine, on analyse sa transformation et son exploitation dans le projet.
- Enjeux, formes et pratiques : on travaille sur les discours des acteurs pour identifier les enjeux de chacun, leurs convergences et conflits ; sur la manière dont ils sont mis en forme, en actions, en projet ; sur la réception par les usagers, la manière dont ils pratiquent les espaces mis en œuvre.

Dans le même ordre d'idée, j'ai aussi systématiquement présenté en séance les contextes de recherche dans lesquels j'étais moi-même inscrite, selon les années, ce qui non seulement pouvait donner des idées de problématiques "toutes faites" pour ceux qui préfèrent, mais aussi des opportunités de participer à des réunions, de profiter de contextes de terrain, d'assister à des colloques etc., pour ceux qui voulaient une vision plus concrète de la pratique du chercheur.

De ce fait, c'était encore une manière de caractériser le séminaire, cette fois plutôt par rapport aux séminaires qui travaillaient aussi dans le champ de l'urbanisme, ville et territoire, mais avec d'autres approches (notamment ceux encadrés par une anthropologue, une philosophe ou un paysagiste).

Méthode – exploiter le collectif, l'évaluation par les pairs

Enfin, pour des raisons pragmatiques similaires, mais aussi pour rendre compte du caractère cumulatif de la pratique de la recherche, j'ai utilisé des moyens – assez courants en séminaire – qui exploitent, plutôt que subissent, la situation du groupe de quinze. Par exemple, ce qui est long pour eux et mérite d'être mis en commun, est la découverte de pans entiers de littérature scientifique : nous mettons donc au point une fiche de lecture type, que chacun ensuite remplit pour un livre par semaine (ce qui leur semble énorme). Cela donne à chacun en 10 semaines, une matière de 150 fiches qu'ils peuvent exploiter, cumuler, opposer, comparer, citer, prendre en corpus, etc., pour nourrir leur problématique, argumenter leur grille d'analyse. Cela implique bien entendu d'avoir un champ de questionnement commun, afin que le fichier collectif ne soit pas (trop) disparate : c'est le rôle des thématiques annuelles, comme les exemples ci-dessous.

Cela implique aussi d'instaurer une dynamique collective de partage et d'entraide, une curiosité pour les problématiques des autres, et de la sérénité pour s'autoriser à intervenir – plus à l'image de ce qu'était le "petit sém" que celui de mon DEA... Bien au-delà d'une simple "bonne ambiance", c'est une façon de mettre l'enseignant dans une toute autre position que celle qu'ils attendent au début - fournisseuse de données, de contenus, de savoirs, de méthode, et de "bons points"...

En construisant simplement le cadre dans lequel eux construisent ensemble leur savoir et chacun élabore sa question, ses outils, son argumentaire, je veux leur faire saisir les raisons fondamentales des principes de la recherche, et ses responsabilités :

- A quoi servent les notes de bas de page ? à permettre à d'autres de reprendre notre travail (pour le développer ou le réfuter) ; - Qu'est ce qui valide des connaissances ? Pas le prof, mais la rigueur de la méthode ; - Qui a le droit de juger ? Tout le monde, si c'est correctement argumenté (évaluation par les pairs).

Objectifs en termes de compétences (extrait de la fiche pédagogique)

- La construction *de l'état des savoirs*. L'étudiant doit progressivement maîtriser le champ de connaissances dans lequel il s'inscrit. Il doit le baliser, en connaître les principaux enjeux et débats, avoir lu et assimilé les auteurs de référence.

- La construction des *sources*. Pour produire un savoir, l'étudiant apprend à identifier, rassembler les données sur lesquelles se baser (archives, entretiens auprès des acteurs, documents divers), puis à les contextualiser, les comparer, les analyser.

- Construction de *l'argumentaire*. L'étudiant produira un mémoire écrit et documenté, portant sur une problématique urbaine reconnue, traitée à travers une étude de cas personnelle, d'un projet urbain au sens large (processus de transformation de la ville).

Objectifs en termes de connaissances (extrait de la fiche pédagogique)

- Comprendre le rôle et les enjeux du pouvoir public, de la maîtrise d'ouvrage, des acteurs sociaux et économiques, des concepteurs (architectes et paysagistes), des documents d'urbanisme, etc., dans la matérialisation du projet urbain et territorial, envisagé dans la diversité de ses processus et l'étendue de ses temporalités.

- Analyser et critiquer les formes urbaines produites dans les projets en cours ou existants, ainsi que leur pertinence par rapport aux enjeux, au contexte spatial et matériel, aux pratiques et usages et de pratiques du territoire donné.

Thématiques annuelles collectives – Un exemple

2013-2014 : Faire la ville autrement : alternatives à l'urbanisme

Handmade urbanism, Micro-urbanisme, urbanisme bottom-up, urbanisme descriptif, urbanisme incitatif, urbanisme incrémental, urbanisme tactique, landscape urbanism, recycling urbanism, urbanisme participatif : les dénominations commencent à foisonner pour désigner des pratiques qui n'ont en commun, a priori, que ce qu'elles ne sont pas : de la planification spatiale, issue de prévisions codifiées, dans des procédures normées, un système de décision hiérarchique et mise en place de manière linéaire.

Agriculture urbaine, urban guerilla, bau-gruppen (habitants constructeurs collectifs), activisme solidaire, installations éphémères, contrats de quartiers, bimby, auto-gestion, co-production, sont autant de pratiques qui transforment la ville, qui ont une dimension projectuelle marquée, et qui ont pour enjeu le "vivre-ensemble" : ils font partie des "projets urbains" au sens large.

Pour éclaircir collectivement le champ encore peu structuré mais de plus en plus vaste de ces pratiques, il est proposé à chacun de s'emparer de l'un de ces processus (théorique ou étude de cas, mouvement ou exception, etc.) pour le décrire et le questionner suivant une grille qui sera progressivement construite : Quels sont leurs leviers, leurs atouts, leurs faiblesses ? Comment fonctionnent-ils : comment s'initient-ils, comment se mettent-ils en place, comment vieillissent-ils ?

Rentrer en détail dans leur complexité permet alors de creuser des problématiques plus précises, par exemple : - que devient la place du

concepteur, architecte, paysagiste, urbaniste, dans ces processus collectifs ? - Quelles (autres) pratiques de conception de projet en découlent ? Descriptions, échantillons/sampling, micro-histoires, scénarios : sur quoi construit-on le projet ? - Ces pratiques impliquent-elles des représentations architecturales innovantes : quels documents, montages, cartographies, prototypes, diagrammes, produit-on ?

Le projet en domaine Territoire – Atelier de Master 1&2

Ecole nat sup d'Architecture et de Paysage de Lille, 2011 -> en cours

Contexte – si l'atelier de projet n'est pas a priori le sujet principal pour l'Habilitation à Diriger les Recherches, il semble néanmoins important ici d'en expliciter aussi quelques éléments, étant donné que l'une des réflexions du mémoire original (vol. 2) porte sur les relations entre recherche et projet. En outre, en terme de terrains, mon atelier de projet du domaine Territoire s'est progressivement (dé-)centré sur les "situations d'entre-deux", parmi lesquels le transfrontalier (autre thème du vol.2), après quelques années sur des sujets un peu opportunistes (le tram-train : le concours pour St Sauveur, etc.).

Cette orientation me permet évidemment de le nourrir avec les questions que je travaille par ailleurs, mais c'est aussi une manière de le caractériser par rapport aux deux autres ateliers du domaine Territoire, qui s'intéressent, pour l'un, aux problématiques des grands centres métropolitains ; pour l'autre, à des questions urbaines touchant Lille (patrimoine, renouvellement urbain, l'eau dans la ville). Ils mettent en œuvre, pour le second, des outils de composition urbaine, centrés sur le plan masse ; et pour le premier, un urbanisme de programmation "à la Koolhaas", où la conception de gros objets architecturaux peut jouer un rôle urbain (repères, mixité, attractivité, diversité, proximité par la congestion).

L'apprentissage du p.u. à Strasbourg : René Tabouret

Pour ma part, je tente de développer une approche du projet urbain qui me semble pertinente dans le contexte contemporain - et assez pédagogique pour des étudiants en architecture - dont j'ai trouvé des principes clairement formulés à Strasbourg. Grâce à ma titularisation à l'ENSAS (2008), j'ai en effet eu la chance de faire partie quelques années de l'équipe AVTT, marquée selon moi par deux grands atouts :

- une vraie continuité générationnelle de pensée depuis la figure de René Tabouret (qui, même arrivé à la retraite, continuait à nourrir les séances de façon discrète mais féconde), où plusieurs générations d'enseignants (celle de B. Weber à La Villette, celle de V. Ziegler à Strasbourg, la mienne, puis celle de F. Nowakowski, à Lyon) ont transmis son enseignement tout en l'approfondissant. Une continuité assez rare dans les écoles pour en souligner la productivité.

- une vraie proximité de pensée, de pratique, d'intérêt mutuel, avec la direction du service urbanisme de la CUS (aujourd'hui Eurométropole de Strasbourg) et notamment Eric Chenderowski, qui s'était aussi investi dans l'enseignement, le nourrissait d'études de cas, en tirait des analyses et en dégagait les principes directeurs. Ses dialogues avec R. Tabouret étaient de vrais guides de réflexion.

Des ouvrages récents (par Ch. Mazzoni notamment) commencent à construire le récit de cette convergence strasbourgeoise, mais il y a peu d'écrits suffisamment diffusés de R. Tabouret.

A partir de mes notes, des textes qu'il écrivait pour les étudiants, et de la conclusion qu'il a rédigée sur mon invitation, pour la publication des actes du séminaire VTP1 (cf. *supra.*), je tente ci-dessous une formulation synthétique des principes qui me semblent fondateurs dans l'approche AVTT du projet.

Je me les suis appropriés – et les exploite encore - car ils m'ont permis de "tenir ensemble" de vieilles intuitions, le constructivisme de Latour, les méthodes de projets de Secchi et Viganò, la référence au bricolage de Levi-Strauss et son "faire avec" (contre les utopies parfaites), un besoin politique d'incorporer les conditions de production, la posture écologique du meilleur usage des ressources, et bien d'autres choses.

- le projet "VTP" : intervenir dans un système d'interactions

On ne dessine pas la ville ex-nihilo, comme si elle attendait figée un concepteur, mais on intervient (urbanisme) dans un processus de toute façon en cours de transformation (l'urbanisation), qu'il faut d'abord saisir, en tant que système d'interactions : "Ville, territoire, paysage, sont trois saisies d'un même monde, celui que nous habitons, fait de multiples interactions, entre humains, entre humains et non-humains. (...) Faire un projet VTP, c'est intervenir dans cet ensemble d'interactions."¹³

- les formes spatiales sont l'expression des interactions, l'espace des relations

Pour autant, notre métier est bien de penser les formes de ce monde - mais pas en soi, et pas entièrement dessinées par nous : nous pensons les formes spatiales, et les transformations du territoire, comme conséquence de processus, qui vont de la co-élaboration des enjeux du projet aux moyens que l'on arrive à réunir (financiers, humains, réglementaires, etc.), aux conditions locales de mise en œuvre (du type de sol aux savoirs faire locaux). C'est dans ce sens de processus que R. Tabouret insiste sur la "formation des formes".

- Les (inter)-actions découlent des intérêts des acteurs.

R. Tabouret utilise "à dessein" cette notion d'économie - comme aussi la notion de *valeurs* – des mots et une discipline souvent "tabous" dans l'enseignement du projet urbain critique des logiques du marché. Lui l'assume dans la construction du projet urbain, si on l'entend comme "principe

13 TABOURET René, "Villes, Territoires, Paysages en devenir. Une responsabilité particulière", in : GUILLOT Xavier (dir.), *Ville, territoire, paysage. Vers un nouveau cycle de pensée du projet*, Presses Universitaires de St Étienne, 2016, p. 303.

d'économie" dans une définition large de son objet : gérer des ressources et créer de la valeur.

Ainsi, il s'agit de "de s'interroger sur *les forces en jeu* dans ces processus, forces naturelles et forces humaines ; et, s'agissant des humains, de considérer ce qui les motive : les *intérêts*"¹⁴. C'est-à-dire, comprendre "dans chaque situation, ce qu'il en est concrètement – entre conditions minimales de survie d'une personne ou d'une collectivité, soif d'argent ou de pouvoir, souci du bien commun, sentiment de responsabilité d'un entrepreneur ou d'un enseignant, plaisir esthétique ; sans oublier les intérêts de ceux qui n'ont pas la parole, arbres, abeilles, fleuves ou littoraux – dont des spécialistes se font les représentants"¹⁵.

- *Le projet VTP comme création de valeurs*

Ainsi, le bien-fondé de transformer l'espace – qui ne va pas de soi, en contexte de pénurie de moyens – et ses objectifs (toujours pluriels, en projet urbain), peuvent se penser en terme de valeurs, ce qui a le mérite de "mettre dans la balance" un faisceau de facteurs élargis, dans le temps et dans les usages :

- les valeurs sont celles existantes et celles à investir, celles que l'on escompte avec la réalisation, celles des effets induits, celle même des "déchets" ou by-products, les valeurs foncières et immobilières, mais aussi toutes les valeurs (patrimoniales, naturelles, culturelles, inter-générationnelles, etc.) que l'on fait aujourd'hui entrer dans les indicateurs de développement durable.

Cette manière d'envisager le projet urbain a selon moi le grand mérite de ne pas opposer dos à dos intérêts privés et publics, investissement immobilier et défense des habitants, développement commercial et conservatisme patrimonial, mais de pouvoir tout poser en termes de valeurs qui se discutent. Ainsi, le but du projet urbain n'est pas de produire des formes en soi – mais de produire le plus de "valeurs" possible (dans la balance entre celles utilisées et celles produites), rencontrant le plus d'intérêts possibles (investisseurs et usagers, animaux et nature, etc.). cependant, comment poser ces choix ?

- *La "situation de projet" n'est pas une donnée ("site & programme")*

Cela fait partie du projet d'en construire les données, cette démarche est aussi du projet en soi. Comme l'écrit René : le projet "met à jour des enjeux et des points d'achoppement dans l'invention du possible, et [il] identifie les conditions du faisable. Avec ou sans commande, une fois décrite une « situation de projet » – état des lieux et des acteurs –, le projet [part] à la découverte (...) des

14 *Ibidem*.

15 *Ibid*.

potentialités de la situation : risques naturels et risques techniques, et production possible de valeur"¹⁶.

Pour ma part, j'ai encore développé cette idée en déclinant le mot projet selon trois sens (cf. intro VTP2), qui tous, sont des objets de conception : le projet comme visée (construire les enjeux) ; le projet comme processus (identifier et assembler les leviers, les stratégies, les acteurs...), le projet comme résultat spatial (la transformation physique du territoire qui en découle). Et l'évaluation de la démarche dépendra de la cohérence entre les trois.

- la "situation de projet" se construit à partir des potentiels

R. Tabouret poursuit : "Que peut apporter le projet : du profit, des modifications dans le fonctionnement du territoire, des modes de vie, de l'empreinte écologique, de la richesse culturelle ? Qui est concerné : investisseurs, habitants de ce bout de monde, humains et non-humains ? Dans quelles temporalités, avec quels effets collatéraux, à quelles fins ?"

On trouve une explicitation de cette approche dans la contribution de B Weber au VTP1. Il explique qu'il demande en effet aux étudiants en immersion d'être attentifs aux qualités d'un lieu, pour contrer la tendance à "l'observation des 'dysfonctionnements'. Quelle idée de ville serait induite par une somme de dysfonctionnements ? L'idée d'une ville propre, saine, sécuritaire... ? À minima, une telle approche mènerait à un projet de réparation d'une ville souvent idéalisée"¹⁷.

16 *Ibid.*, p.306.

17 J'y retrouve exactement l'exigence formulée dans la recherche AGE (2008) d'éviter des projets génériques, qui visent les mêmes caractéristiques partout issues de modèles implicites non questionnés (mixité, continuité, etc.)

La méthode pédagogique de l'atelier de projet urbain : du projet par la recherche ?

Contexte - Outre les racines de cet enseignement, je complète ci-dessous sa présentation par deux points de base, l'un sur la méthode pédagogique employée, l'autre sur les terrains proposés aux projets des étudiants. J'utilise pour ce faire les documents pédagogiques de l'atelier, mais en m'interrogeant, ici, sur la possibilité d'envisager cette pratique comme – une esquisse de – "projet par la recherche", celle que je souhaite distinguer de la "recherche par le projet", dans le mémoire original (vol. 2).

Je centre cet atelier sur des terrains "d'entre-deux", souvent transfrontaliers¹⁸. Ces situations bâtardes ne rentrent pas dans les catégories pré-établies des étudiants, ce qui les empêche de proposer des projets "tout faits", basés sur des valeurs implicites et non questionnées (celles de la doxa générique ambiante : mixité, connexions, etc.). Cette tactique pédagogique les oblige, à l'inverse, à observer le réel de près (souvent en immersion) pour comprendre les logiques qui lui donnent forme, et ainsi inventer un processus de projet qui émane de la situation donnée (et non "plaqué de l'extérieur") et concevoir des formes spatiales en tant que transformation de l'existant (et non des "objets copié-collés d'une revue"). Je pense ainsi leur donner une méthode pour aborder, en fait, toute situation de projet.

Les terrains explorés en projet : les "entre-deux"

L'atelier s'intéresse donc, pour les raisons exposées ci-dessus, "aux territoires qui posent question, ceux qui ne rentrent pas dans les modèles de la ville historique, de la croissance en anneaux, de la métropolisation. Il s'intéresse en particulier à ceux, de plus en plus répandus, qu'on ne peut qualifier ni d'urbain ni de rural ('ville diffuse', Indovina, 1991 ; 'Zwischenstad', Sieverts, 1999, etc.) : attractifs pour une grande part de la population mais critiqués par les experts, délaissés par les professionnels et déconcertant les instances publiques". En outre, un an sur deux, l'atelier travaille sur le territoire transfrontalier de l'Eurométropole (en parallèle avec un séminaire exploratoire en Master d'Architecture de LOCI Tournai).

"Ces territoires sont souvent 'sans qualité' : pas de nom, de centre, de direction forte, de structure lisible dans un ensemble territorial large. Équipés sans grands moyens, troués de vides juridiques, de blancs dans la carte, urbanisés en « peau de léopard

18 Par exemple : des situations ni urbaines, ni rurales (Lessines, sept.2014) ; des zones d'activités (Mouscron, 2015) ; des villages-miroirs (transfrontalier 1, 2016) ; une Zwischenstadt (Wasquehal 2017) ; une eurozone avortée (transfrontalier 2, 2018). ..

», ils sont pourtant fortement infra-structurés, habités et striés d'usages.

Des fonctions très attractives y côtoient de grands délaissés, des cœurs villageois et des zones de logistiques, des cimetières, des friches industrielles et des start-ups, des champs de maïs. On peut pêcher sous l'autoroute, manger chinois, croiser un tracteur, marcher 30min et prendre le métro.

De multiples formes d'appropriations s'y côtoient, qui créent du jeu dans les mécanismes institutionnels : initiatives locales, micro-réseaux, lieux communs, détournements, hybridations, etc.

Des questions sociétales majeures s'y jouent avec acuité : enjeux environnementaux (gestion de l'eau, pollutions, artificialisation, secteur agro-alimentaire), économiques (mode de production, modes de transports, mono-activité, logistique), sociales ou politiques (entre-soi, chômage, représentativité, citoyenneté, gouvernance, etc.)".

Cet accent sur des territoires "qui posent question" (et je montre en atelier l'inadéquation avec les modèles de compréhension traditionnel de la formation urbaine), pourrait être une mise en situation "de recherche" (une introduction de séminaire), mais il se précise, au paragraphe suivant, par la description d'une posture de concepteur que je décrirais "en recherche" (celui qui questionne la question) :

"Ces territoires nécessitent l'analyse critique et le savoir-faire des architectes-urbanistes, pour : - être lus sous l'angle du projet (quelles valeurs, quels horizons, quels caps sont visés ?) ; - y construire les jalons de leurs transformations (quoi ? où ? Comment ?) ; - renouveler les modes opératoires (quand, avec qui, quels leviers actionner ?)"

Les questions spécifiques à ces terrains – et à l'atelier

Dans le paragraphe suivant, les questions glissent, sans solution de continuité, de problématiques de recherche sur ces territoires (assez formelles) à des questions de société (projet-vision), puis à des questions de moyens (projet-processus) :

Remarque : dans ce qui suit, selon les années, le mot "diffus" se remplace par "transfrontalier" ou par "entre-villes" ou par d'autres encore à venir.

- Comment lire, comment décrire ce territoire diffus/transfrontalier/entre-villes, comment y appréhender des entités territoriales, les discontinuités, la fragmentation ?

- Comment projette-t-on d'habiter dans le transfrontalier ? Quels types de groupements, quels modes de déplacements, quelles activités, quelles énergies et ressources ? A quelles échelles ? Avec quelles mixités spatiales ? Quelles interactions fonctionnelles ?
- Comment agir dans le transfrontalier, comment peut-on le transformer ? Quels sont les lieux de mutabilité, les dynamiques en cours, les leviers économiques, les acteurs mobilisables, les pouvoirs de chacun ? Que faut-il inciter, permettre, réglementer, interdire, coordonner ? Dans quoi faut-il investir des fonds publics ?

Méthode d'enseignement – modalités pratiques

L'atelier (1 journée hebdomadaire sur 12 semaines, plus 3 semaines supplémentaires pour ceux qui présentent leur travail comme Projet de Fin d'études, PFE) démarre par la construction collective d'un 'atlas' du territoire : celui-ci est élaboré par tout l'atelier, à partir d'un travail de terrain (en général de trois jours, parcourus à vélo), d'arpentage et de collecte d'échantillons, d'informations, d'observations, d'entretiens. "Le 'territoire' est ici entendu au sens large : l'atlas qui en rend compte est géographique, politique, économique, social mais aussi un atlas des usages, et un atlas des 'engagements' (énergies en cours, leviers possibles, positionnement des acteurs...)".

Le dispositif de l'atlas implique d'organiser les matériaux collectés, de manière à pouvoir les croiser, les comparer, les superposer. Car c'est dans les écarts, ou les relations entre eux, qu'émergent des problématiques et ainsi, des situations qui appellent à 'faire projet' ; celles-ci sont identifiées et sélectionnées par groupes, informées, approfondies, affinées.

Enfin, chaque étudiant développe une hypothèse pertinente pour cette situation et il construit un scénario de transformation du territoire, qu'il va tester localement sur un "échantillon" considéré comme représentatif de la situation identifiée à travers la mise en forme d'une proposition architecturale ou micro-urbaine.

La méthode de l'atelier s'appuie ainsi sur quatre types d'action, qui se nourrissent réciproquement et qui s'entrecroisent le plus possible :

- décrire un territoire : arpenter, rencontrer, se documenter, collecter des indices ; échantillonner, cartographier, représenter, comparer.
- problématiser un thème : conceptualiser, développer et spécifier les enjeux, les questions et les problèmes qui émergent de ce territoire. Il s'agit d'identifier ce qui appelle au projet, à l'action, à la transformation.
- formuler un ou des scénarios : "et si ?... ". Il s'agit de "faire un usage rationnel de l'imagination pour proposer des futurs souhaitables" (P. Viganò), des alternatives possibles, et de les expérimenter au moyen du projet.

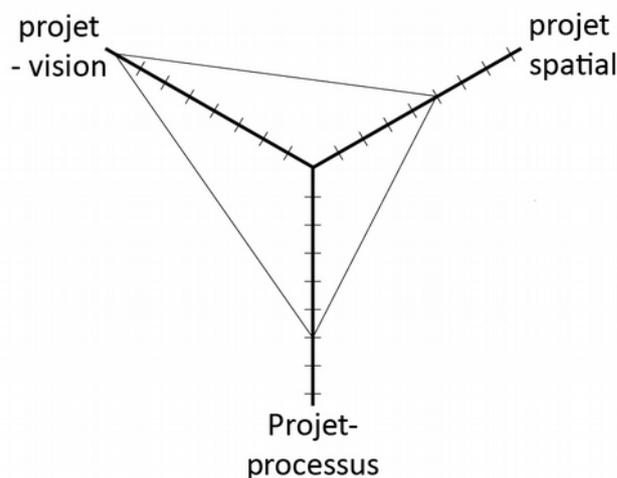
- concevoir un/des projets-tests : "... alors". En dessinant les transformations du territoire qu'induiraient les scénarios, on teste spatialement les hypothèses (par la visualisation, mise en forme possible, identification des potentiels, l'aide à la décision).

Critique / réflexion en cours : du projet par la recherche ?

On repère donc, outre le sujet des "territoires qui pose question", dans les pratiques concrètes de l'atelier, nombre d'outils qui semblent communs, au quotidien, au séminaire d'initiation à la recherche décrit précédemment, et à certaines formes de recherche.

Les étudiants sont assez déconcertés d'ailleurs par le fait de devoir eux-mêmes identifier et construire les problématiques principales sur lesquelles ils vont se pencher - leur habitude en architecture étant plutôt de recevoir, tout ficelé, un programme à implanter sur un site donné. J'y insiste cependant, ainsi que tous les binômes qui ont dirigé cet atelier avec moi (et d'ailleurs de plus en plus d'enseignants, comme l'a montré le séminaire VTP1), pour plusieurs raisons :

- c'est un mode opératoire que je leur présente d'abord comme spécifique au projet urbain par rapport au projet d'architecture, à cause des caractéristiques développées ci-dessus : pas d'auteur unique, pas de question unique, pas de valeurs en soi, mais aussi le triple objet de la conception (*l'espace* mais comme conséquence d'un *processus* pour atteindre une *visée*).



- mais c'est aussi ce que l'étudiant en architecture peut apprendre du projet urbain (même s'il n'en fera plus jamais), au sens où il apprend là à reconnaître que sa tâche est aussi de questionner la pertinence de la commande, qu'il est de sa responsabilité d'architecte d'évaluer les ressources investies dans le projet, et de réfléchir au bien-fondé des valeurs qui seront produites (ou rasées).

- enfin, c'est un moyen pour questionner les modèles "tout fait" que nous traînons tous implicitement, une capacité à acquérir qui semble indispensable pour des générations qui doivent réinventer, et urgemment, la plupart de nos relations au monde (à la nourriture, à l'espace, au vivre ensemble, etc.)

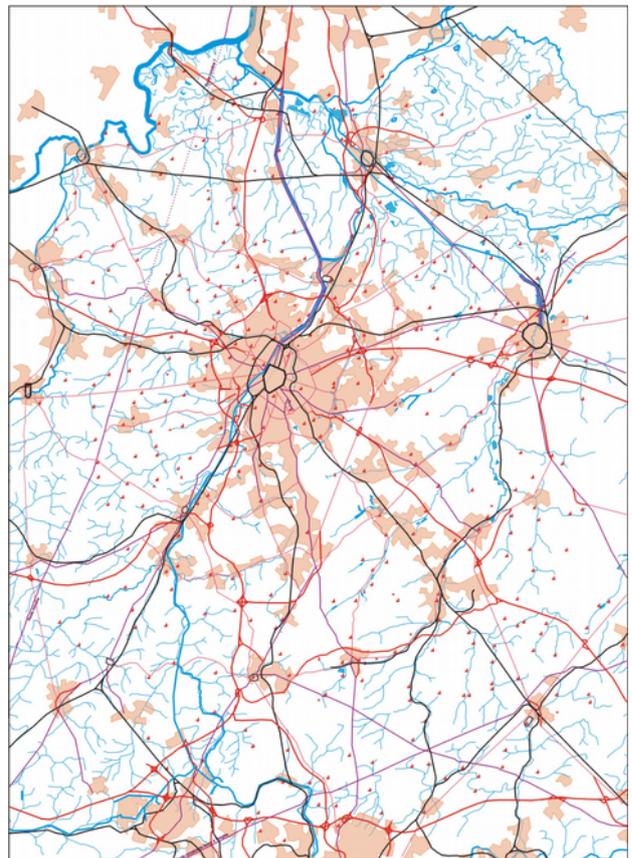
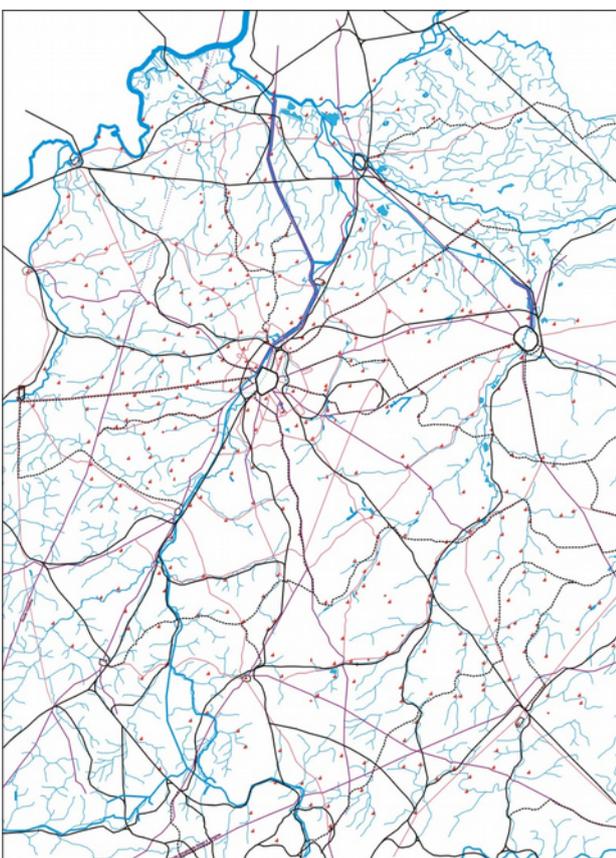
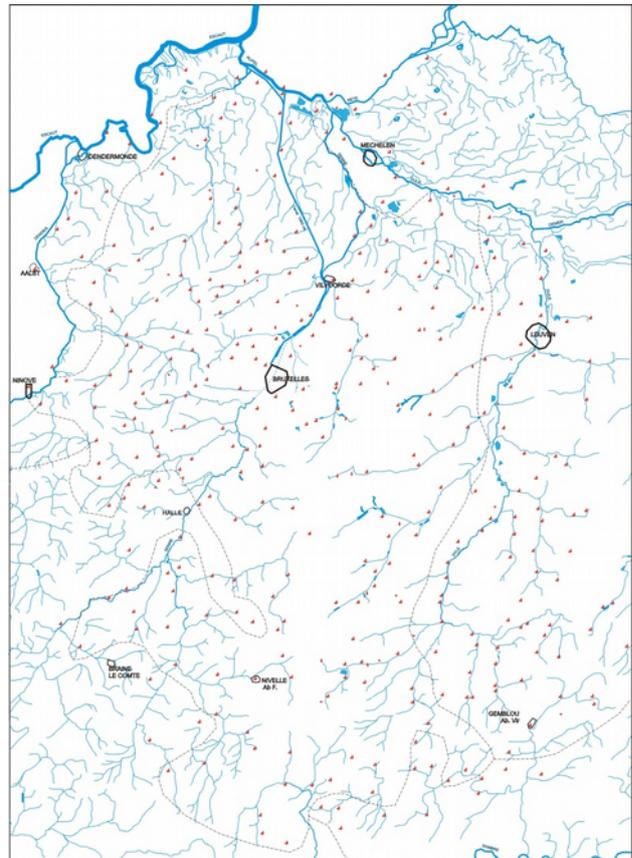
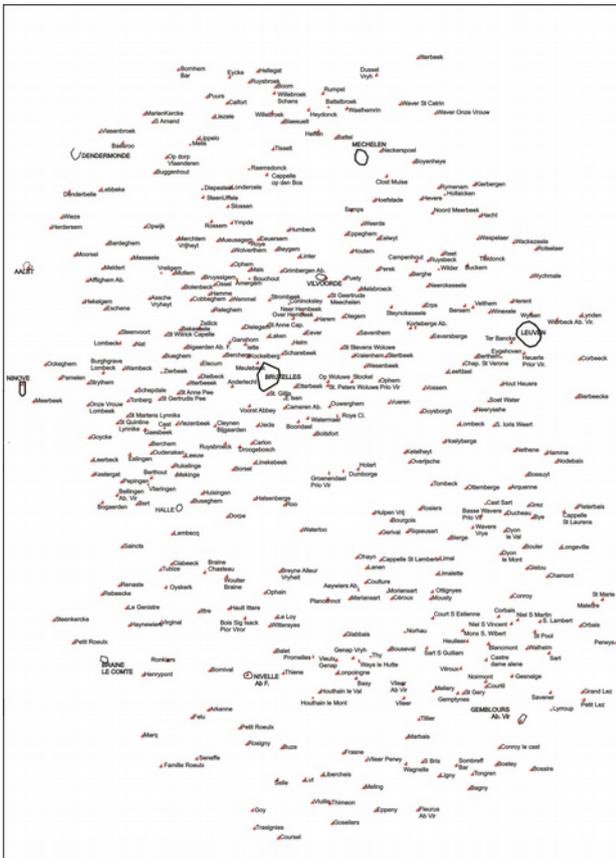
Quand et si ces enjeux sont effectivement abordés, je pense pouvoir parler de projet qui s'appuie sur des visées et des outils de la recherche.

ANNEXES

Planches présentant les travaux graphiques
qui ont été des outils d'investigation
dans les différentes recherches présentées (Point 3)

La "ville diffuse" à l'épreuve de l'Histoire. Urbanisme et urbanisation dans le Brabant belge

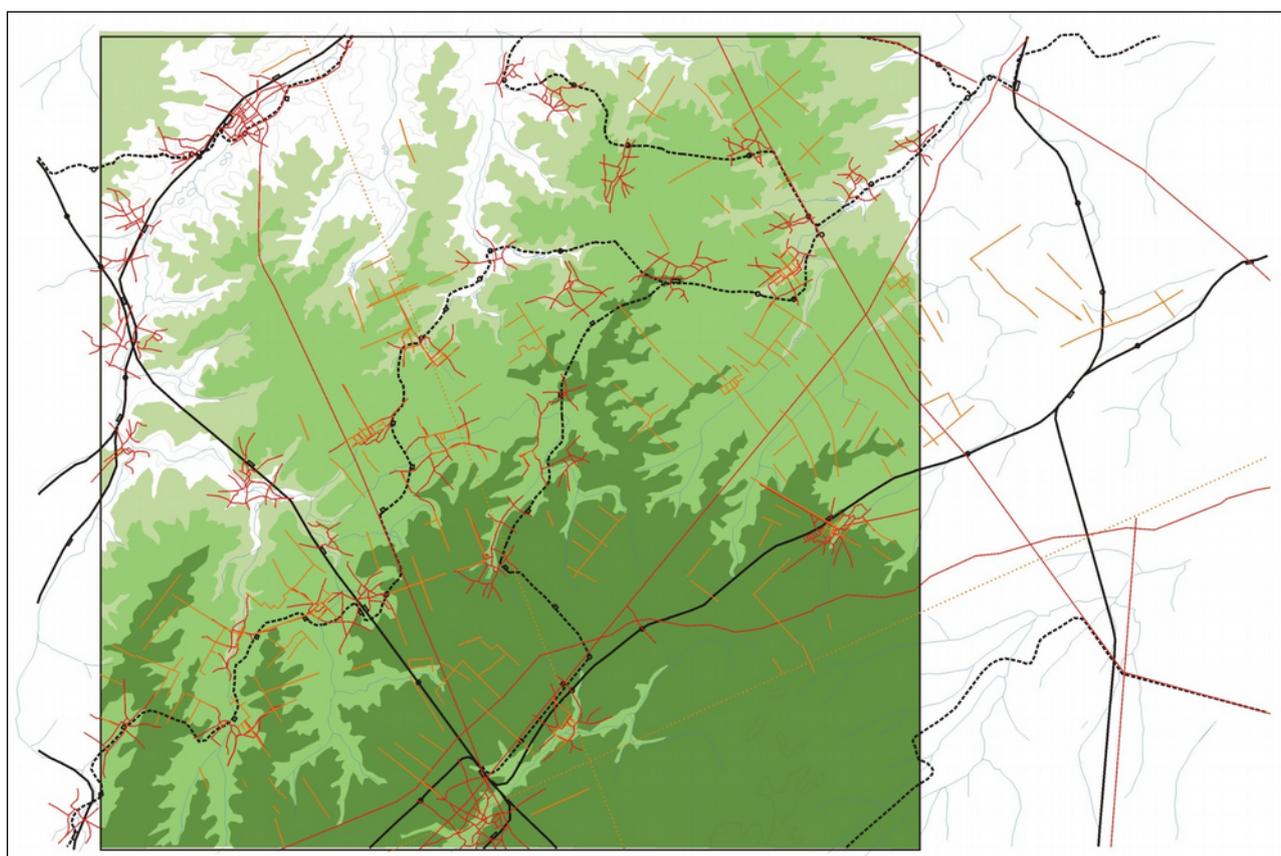
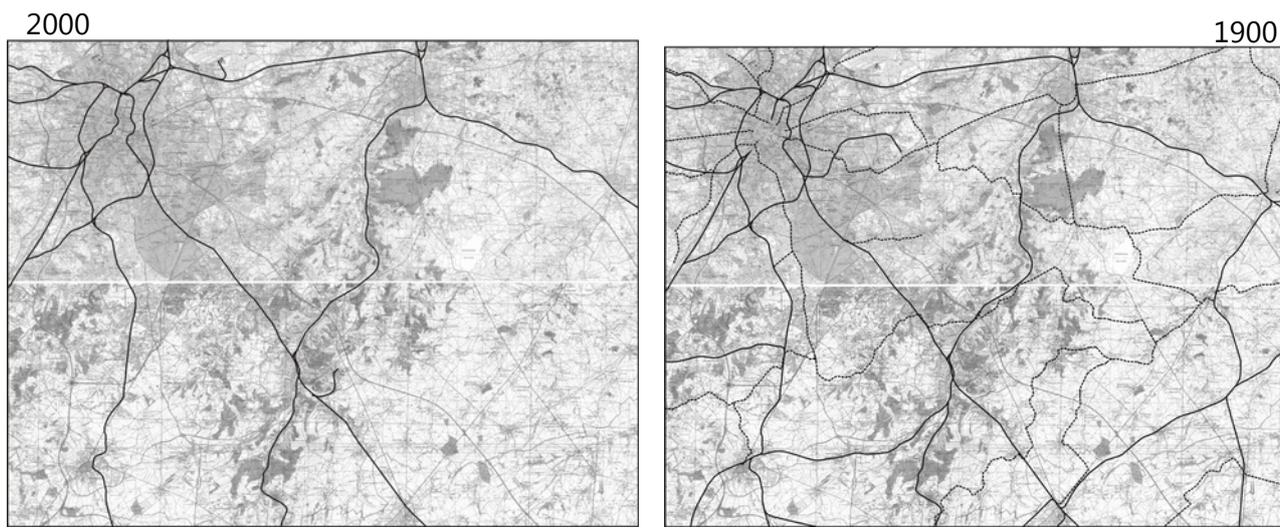
Thèse de doctorat soutenue le 10 janvier 2007
Université de Paris 8 – Saint Denis (France), Discipline : Architecture
UCLouvain (Belgique), FSA, Unité Architecture, Urbanisme, Construction, Environnement



Chap. 2. – Ni France, ni Allemagne
Les relations entre structures territoriales et implantation de l'urbanisation

La "ville diffuse" à l'épreuve de l'Histoire. Urbanisme et urbanisation dans le Brabant belge

Thèse de doctorat soutenue le 10 janvier 2007
Université de Paris 8 – Saint Denis (France), Discipline : Architecture
UCLouvain (Belgique), FSA, Unité Architecture, Urbanisme, Construction, Environnement

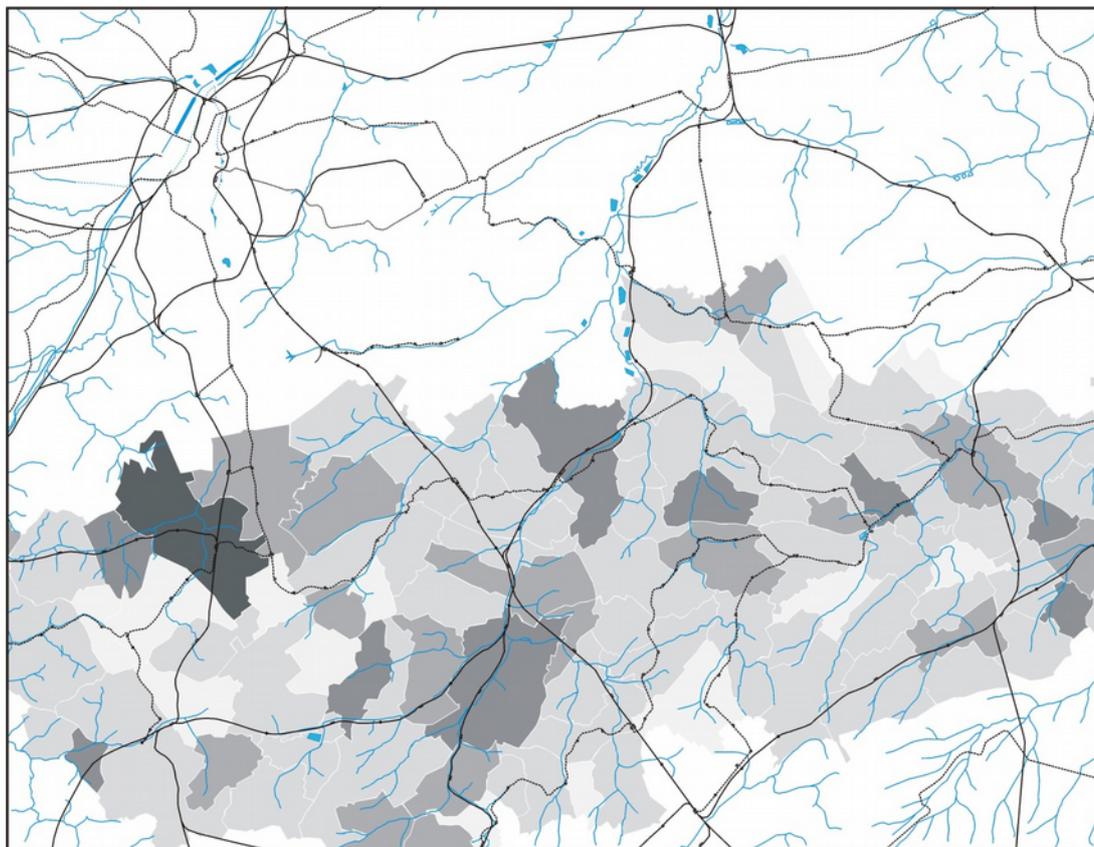


Chap. 3. – Vicinal, un transport collectif de proximité. Le maillage fin et isotrope du réseau.
Les rapports entre lignes vicinales, structure des villages, topographie.

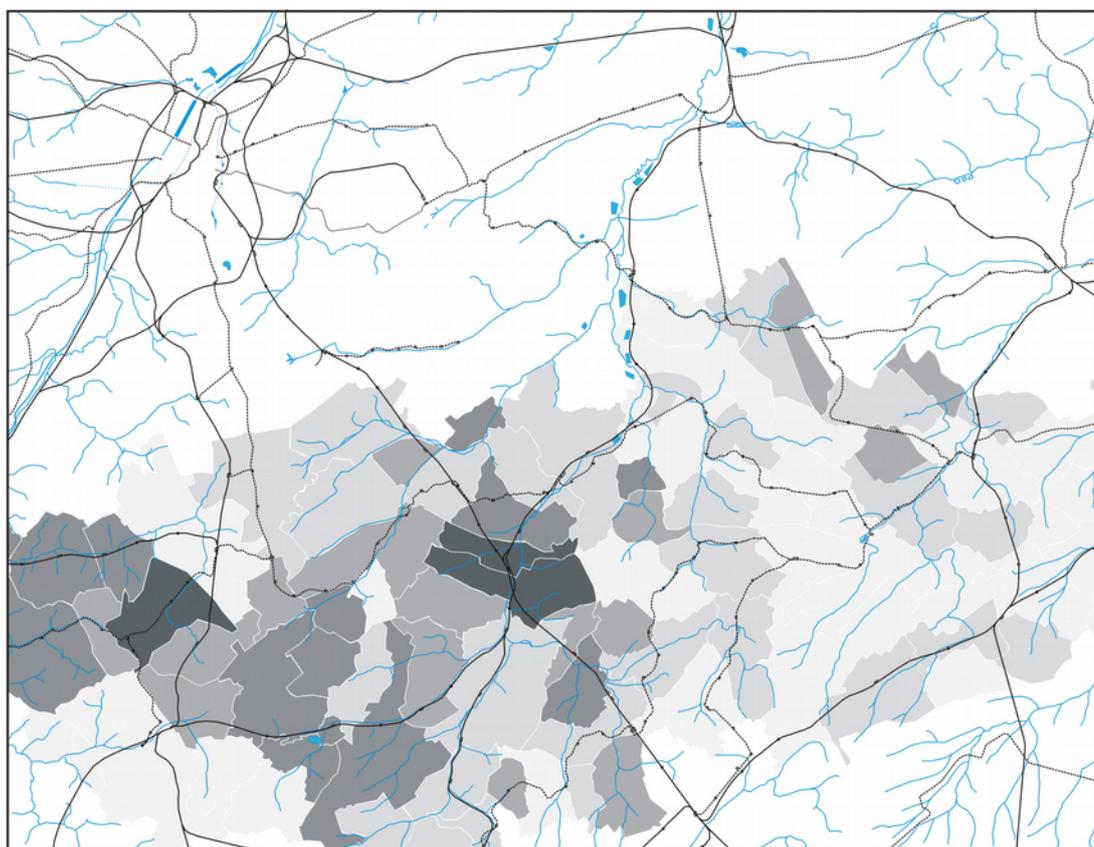
La "ville diffuse" à l'épreuve de l'Histoire. Urbanisme et urbanisation dans le Brabant belge

Thèse de doctorat soutenue le 10 janvier 2007
Université de Paris 8 – Saint Denis (France), Discipline : Architecture
UCLouvain (Belgique), FSA, Unité Architecture, Urbanisme, Construction, Environnement

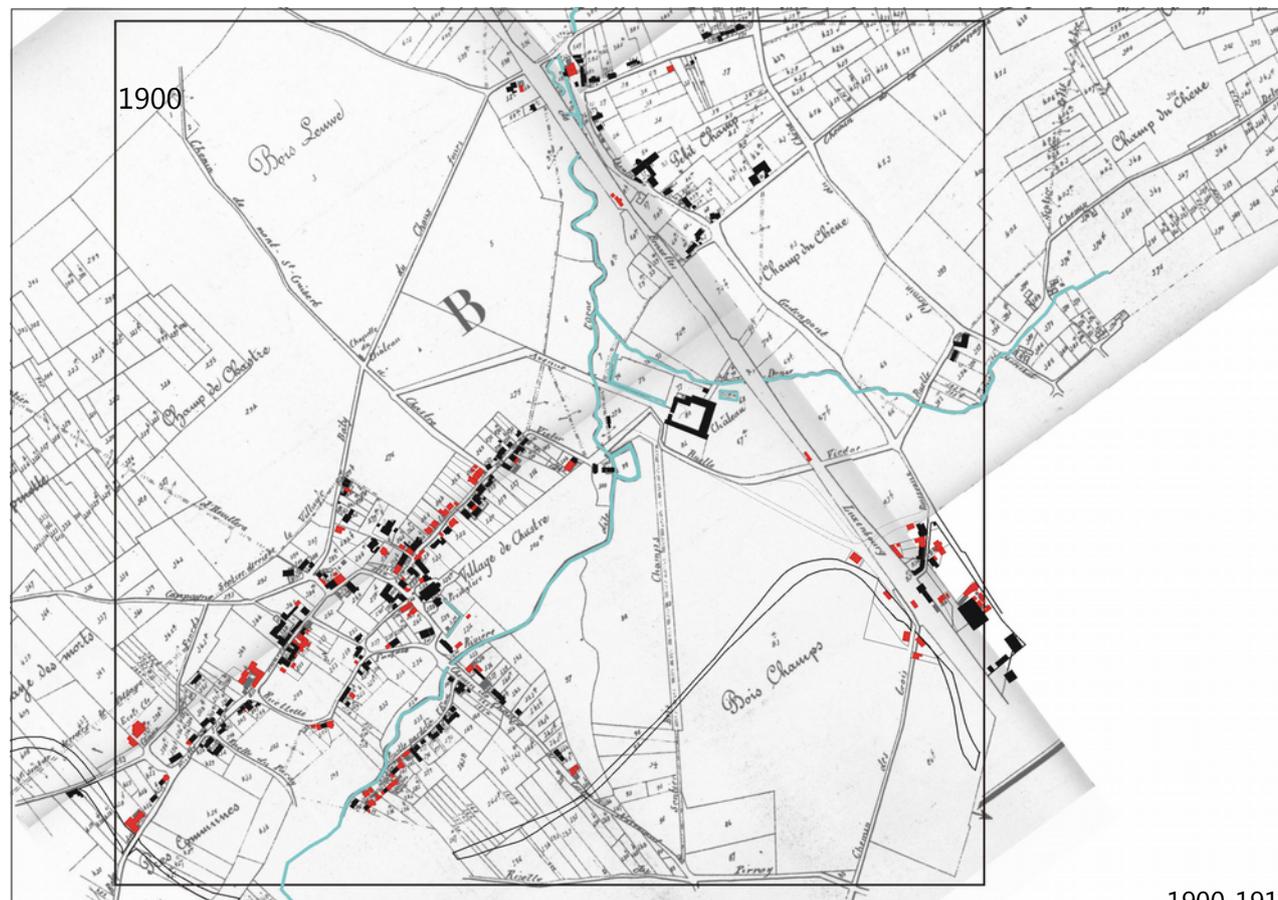
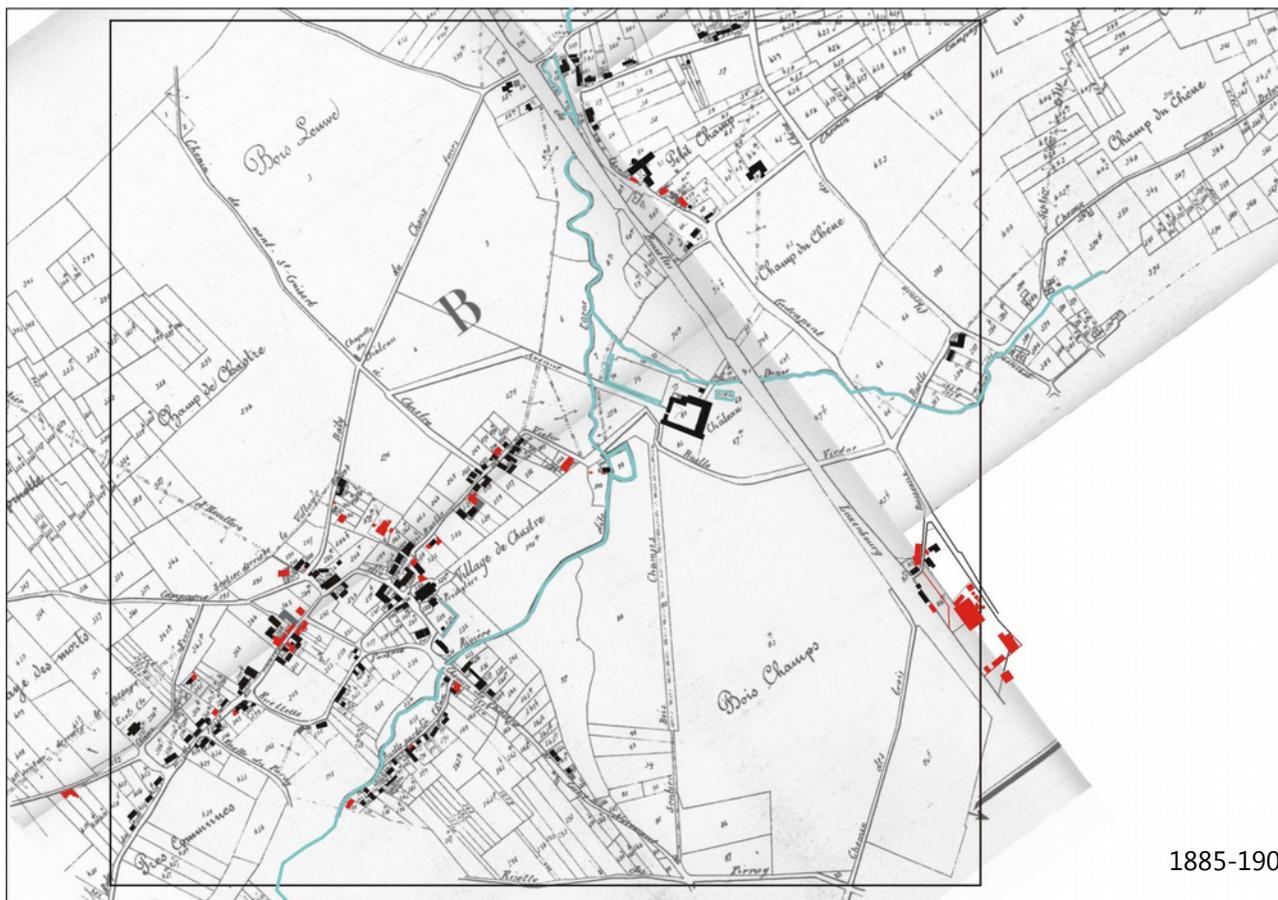
Nombre d'ouvriers "migrants" (travaillant dans une autre commune que celle de résidence ou limitrophe), rapporté au nombre de ménages dans la commune



Nombre d'habitants de la commune occupés dans l'industrie ou le commerce, moins les migrants, rapporté au nombre de ménages

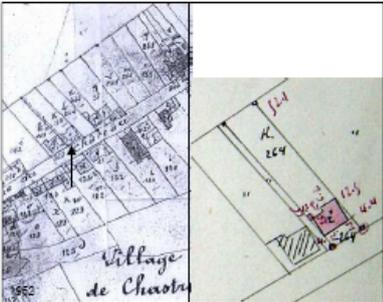
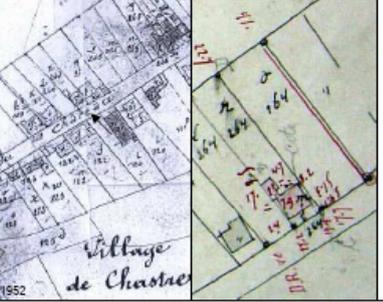
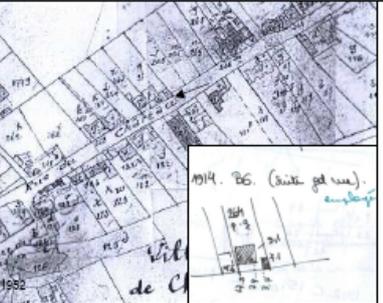


La "ville diffuse" à l'épreuve de l'Histoire. Urbanisme et urbanisation dans le Brabant belge



La "ville diffuse" à l'épreuve de l'Histoire. Urbanisme et urbanisation dans le Brabant belge

Thèse de doctorat soutenue le 10 janvier 2007
 Université de Paris 8 – Saint Denis (France), Discipline : Architecture
 UCLouvain (Belgique), FSA, Unité Architecture, Urbanisme, Construction, Environnement

 <p>1910</p>	<p>Autres petits propriétaires : "Entrepreneur" Cfr. fiche 5 Village de Chastre Cadastre : année 1910 – cote parcelle : 192a</p> <p>Volumes : 1 parallépipède très allongé // rue 1 travée avec la porte (à gauche), + 2 travées égales + 1 volume accolé, même gabarit, de 2 travées différentes.</p> <p>Surface au sol : 14,5 x 8m = 116 m² Étages : R-1 (sous le comble ?) Hauteur fenêtres de l'étage : 1/2 du R+0</p> <p>Collecte des eaux en façade Seuil : 1 marche</p>	 <p>FICHE 19</p>
 <p>1906</p>	<p>Autres petits propriétaires : "cordonnier" puis "garde particulier" Village de Chastre Cadastre : année 1912 – cote parcelle : 8312</p> <p>Volumes : 1 Parallépipède // rue, 3 travées symétriques, porte au centre. Ultérieurement : 1 annexe accolée à droite, en retrait 1 annexe accolée à gauche, en retrait</p> <p>Surface au sol : 13,1 x 10 = 131 m² Étages : cave + R-1 + grenier Hauteur fenêtres de l'étage : = R+0</p> <p>Collecte des eaux sur le pignon droit Seuil : 3 marches.</p>	 <p>FICHE 20</p>
 <p>1952</p>	<p>Autres petits propriétaires : "employé" Village de Chastre Cadastre : année 1912 – cote parcelle : 264g</p> <p>Volumes : 1 parallépipède // rue 2 travées : 1 pour l'entrée et 1 majeure + 1 travée ajoutée, à gauche, au RDC. 2 annexes accolées à l'arrière.</p> <p>Surface au sol : 9,7 x 8,1 = 78,6 m² Étages : cave + R-1 + 2 sous combles mansardés Fenêtres de l'étage : = R+0</p> <p>Collecte des eaux sur les pignons. Seuil : perron de 3 marches</p>	 <p>FICHE 21</p>
 <p>1952</p>	<p>Autres petits propriétaires : "boucher" Village de Chastre Cadastre : année 1913 – cote parcelle : 264h</p> <p>Volumes : 1 Parallépipède // rue, 3 travées, porte d'entrée au centre, travée de gauche plus large. 1 annexe (m²) accolée à l'arrière</p> <p>Surface au sol : 8,4 x 8,2 = 69 m² Étages : cave + R-1 + grenier Hauteur fenêtres de l'étage : = R+0</p> <p>Collecte des eaux le long des pignons; Seuil : 3 marches.</p>	 <p>FICHE 23</p>
 <p>1952</p>	<p>Autres petits propriétaires : "employé" Village de Chastre Cadastre : année 1914 – cote parcelle : 264o</p> <p>Volumes : 1 parallépipède // rue 3 travées égales, larges. 1 annexe séparée (3,7 x 7,1m), à front de rue et sur la limite mitoyenne droite.</p> <p>Surface au sol : 10,1 x 9,1 = 91,9 m² Étages : cave + R-1 + grenier Fenêtres de l'étage : = R+0</p> <p>Collecte des eaux sur les pignons. Seuil : 3 marches.</p> <p>Divers : frise de brique en débord qui entoure la façade.</p>	 <p>FICHE 24</p>

Chap. 6. – La maison « ni rurale, ni urbaine »

Les nouvelles constructions sont une typologie mixte incorporant des usages agricoles sur la parcelle

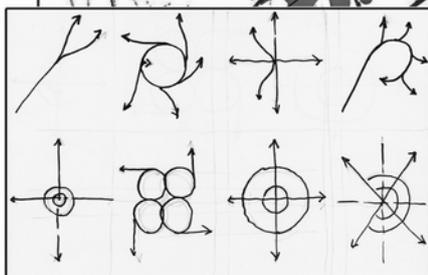
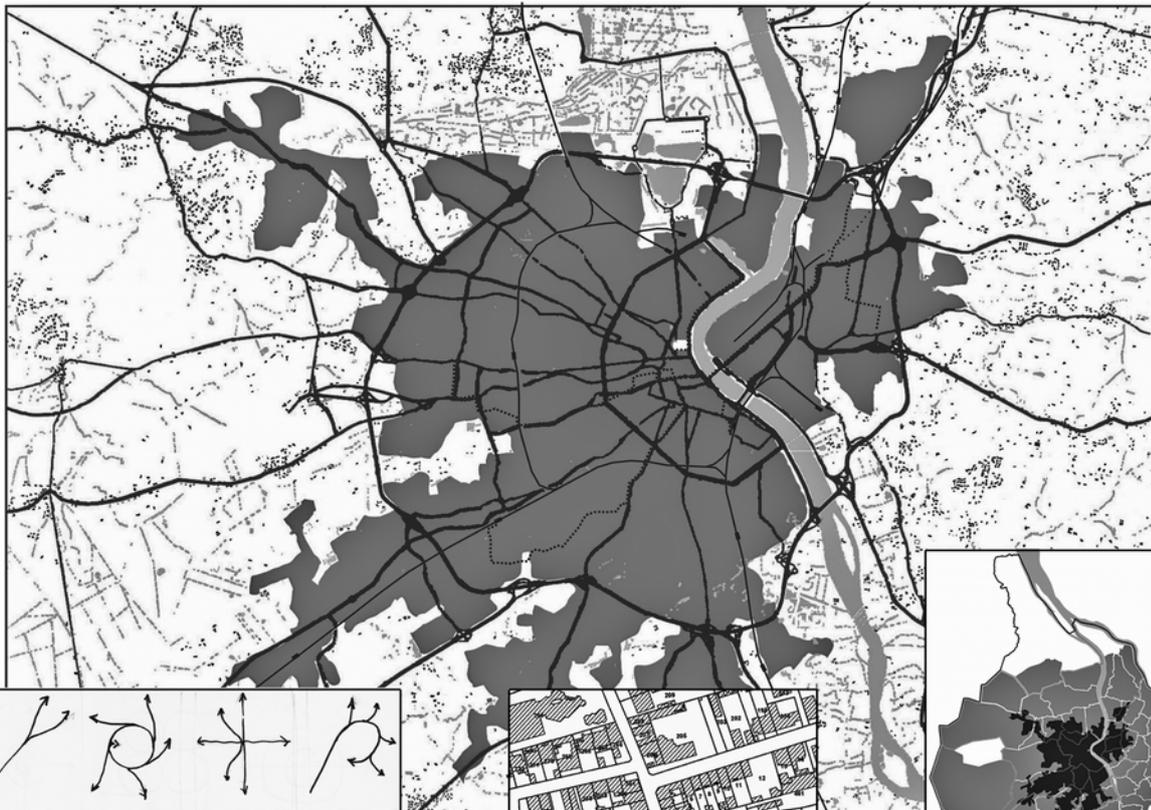
POPSU1 - Densité, Découpages, Déplacements.

Analyse thématique transversale : "Formes de la ville et organisation de la croissance urbaine". Plate-forme d'Observation des Projets et Stratégies Urbaines (POPSU, GIP EPAU, Min. de l'Équipement). 2006-2008.



FIGURE

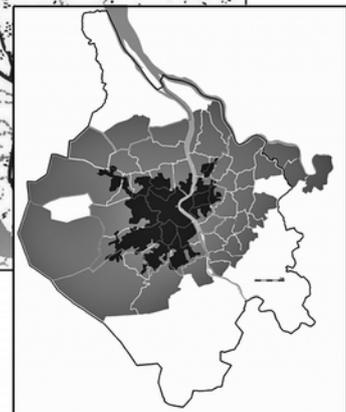
FORME URBAINE :



- STRUCTURES
Armatures, réseaux, polarités



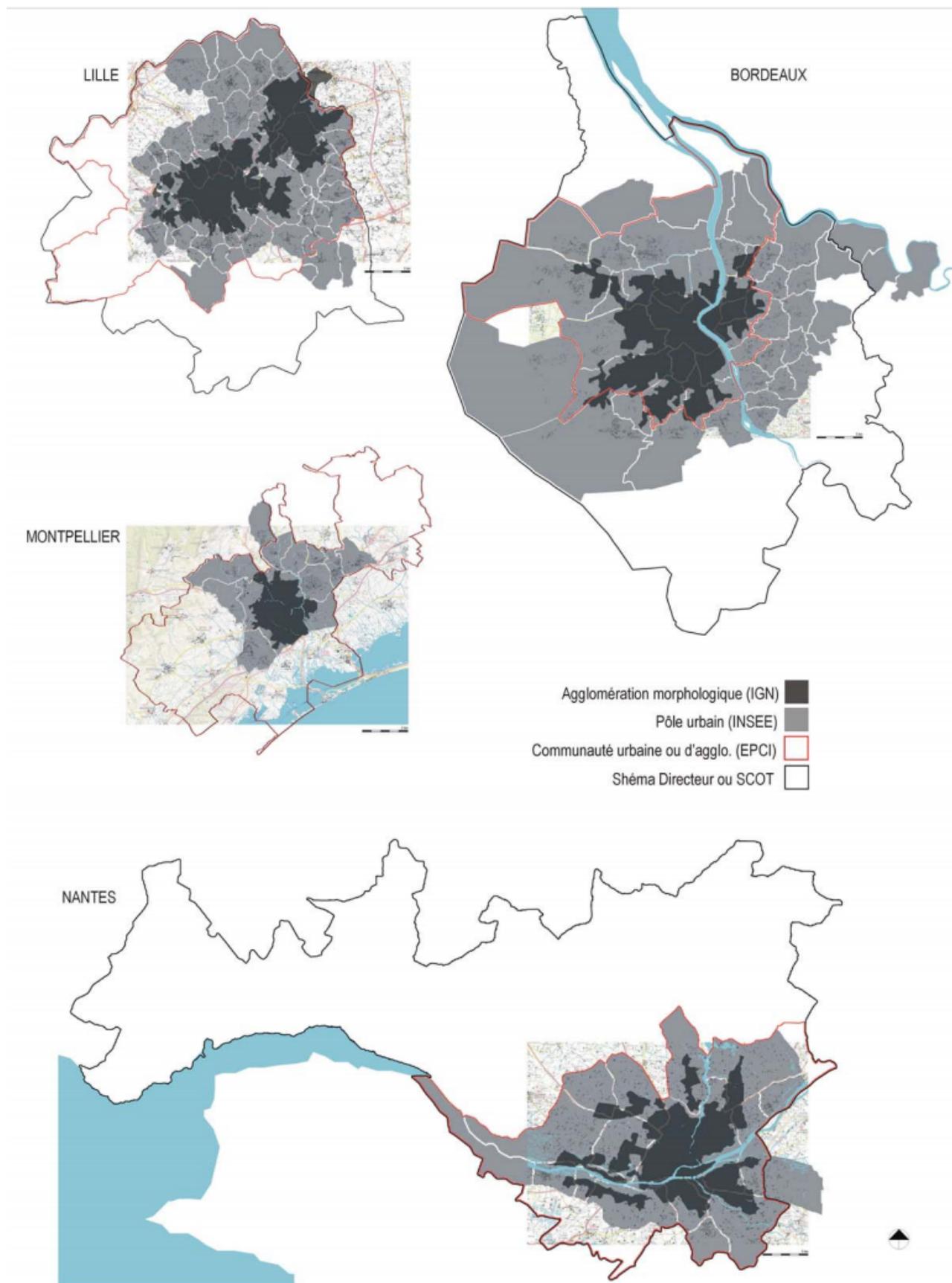
- MATIERES
Densités, grain de la ville



- LIMITES
Découpages, périmètres

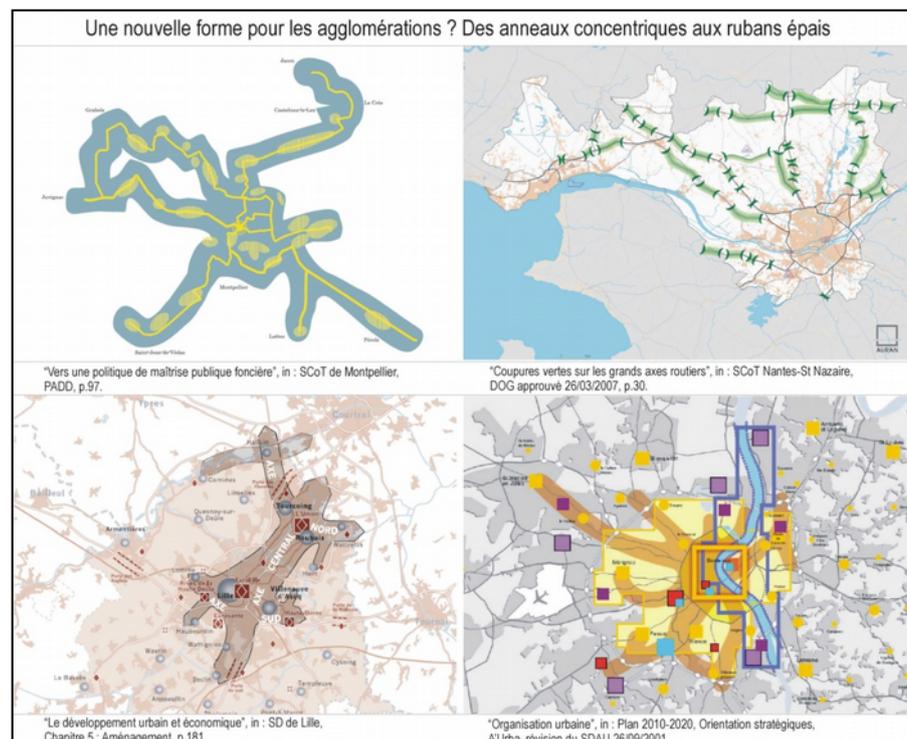
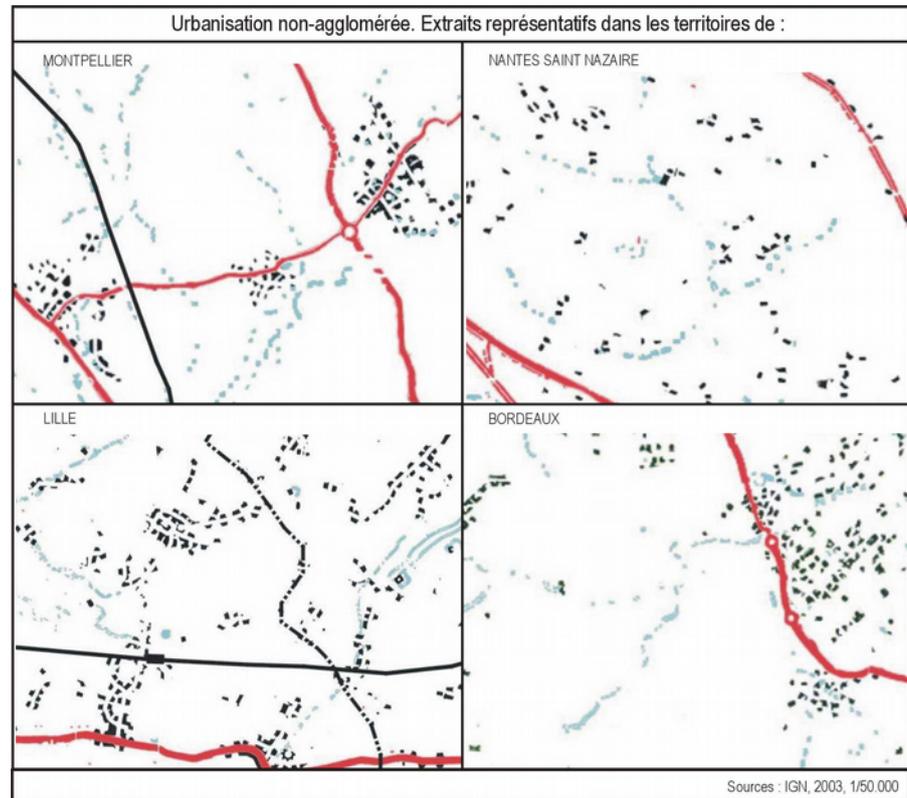
POPSU1 - Densité, Découpages, Déplacements.

Analyse thématique transversale : "Formes de la ville et organisation de la croissance urbaine". Plate-forme d'Observation des Projets et Stratégies Urbaines (POPSU, GIP EPAU, Min. de l'Équipement). 2006-2008.



POPSU1 - Densité, Découpages, Déplacements.

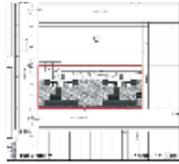
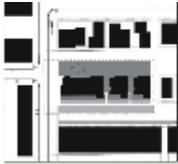
Analyse thématique transversale : "Formes de la ville et organisation de la croissance urbaine". Plate-forme d'Observation des Projets et Stratégies Urbaines (POPSU, GIP EPAU, Min. de l'Équipement). 2006-2008.



Partie 1 – Analyse des figures de territoire émergentes, récurrentes
Dans des contextes morphologiques d'urbanisation très différents

POPSU1 - Densité, Découpages, Déplacements.

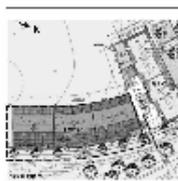
Analyse thématique transversale : "Formes de la ville et organisation de la croissance urbaine". Plate-forme d'Observation des Projets et Stratégies Urbaines (POPSU, GIP EPAU, Min. de l'Équipement). 2006-2008.



Arch. Escudié /Fermaut
55 logements – 0,18 ha : 300 lgmts/ha

Arch. Chappey et Chiani
22 logements – 0,18 ha : 120 lgmts/ha

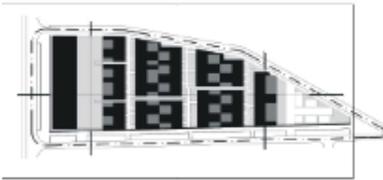
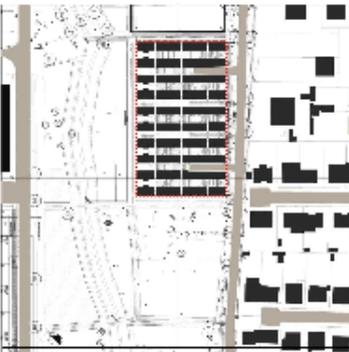
"Bois habité", ZAC Euralille - LILLE



Arch. Lebunetel
61 logements – 0,5 ha (Lots 20 et 21) : 120 lgmts/ha

Arch. Cusy/Maraval
17 logements – 0,56 ha : 30 lgmts/ha

ZAC Malbosc - MONTPELLIER



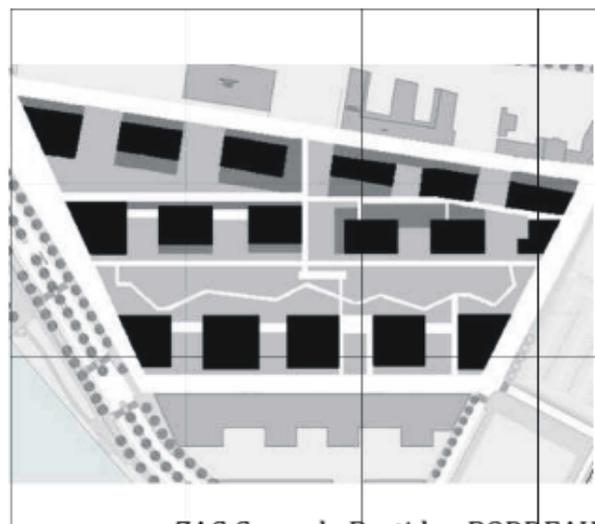
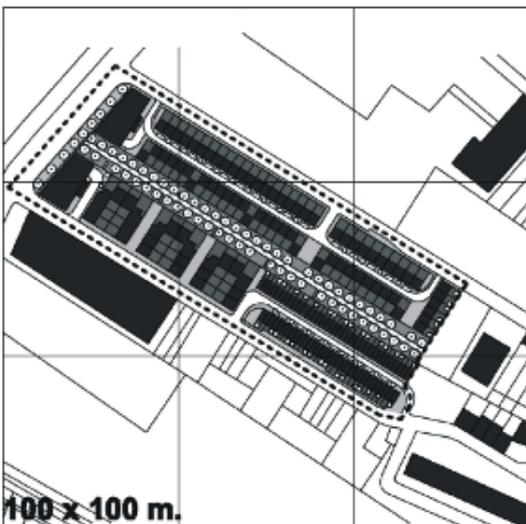
Arch. BNR
61 logements – 1 ha : 61 lgmts/ha

Arch. Boscop
55 logements – 0,50 ha : 110 lgmts/ha

ZAC Bottière Chenaie - NANTES

Arch. Buhler
173 logements – 2,2 ha : 80 lgmts/ha

Arch. Lion
450 logements – 2,5 ha : 180 lgmts/ha



ZAC Cœur de Bastide - BORDEAUX

POPSU1 - Densité, Découpages, Déplacements.

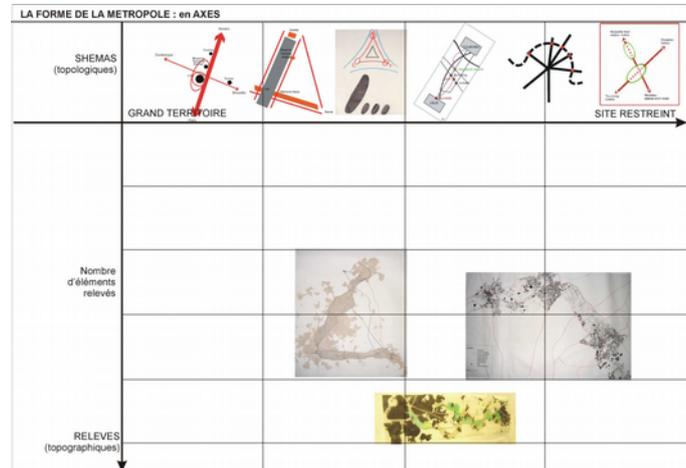
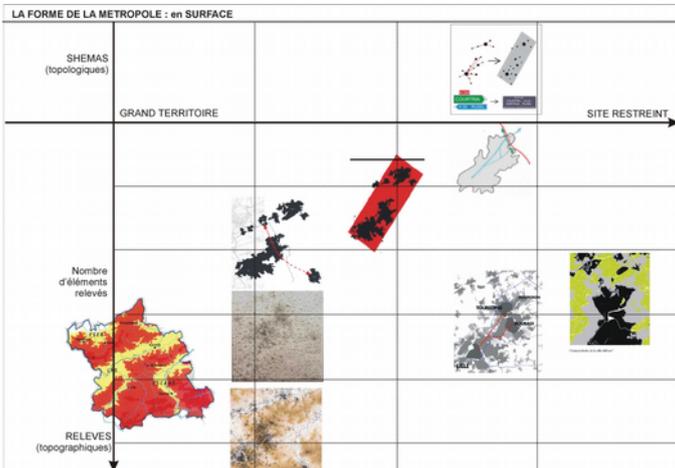
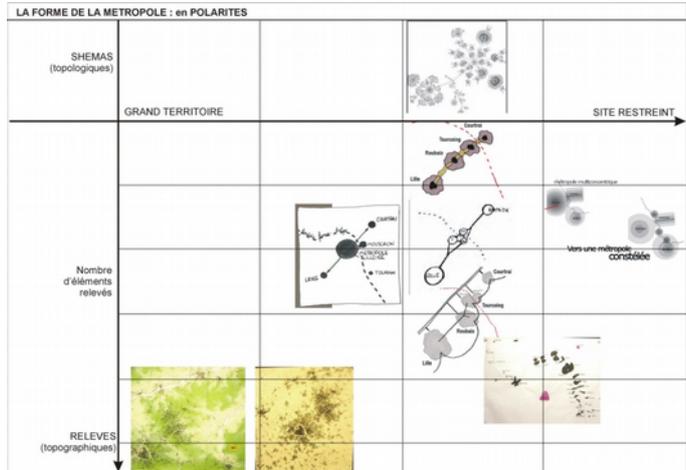
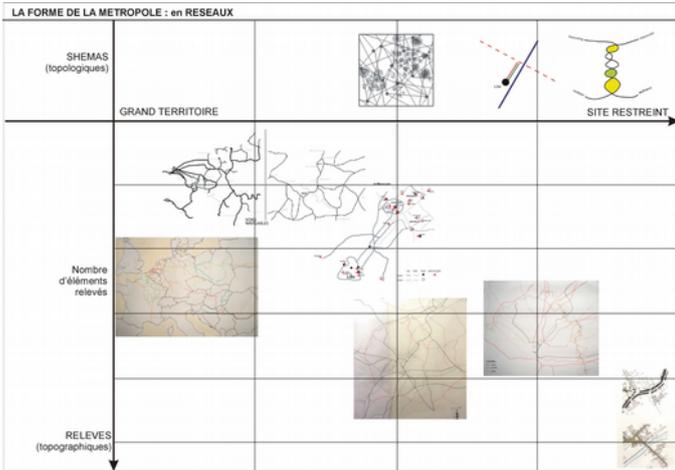
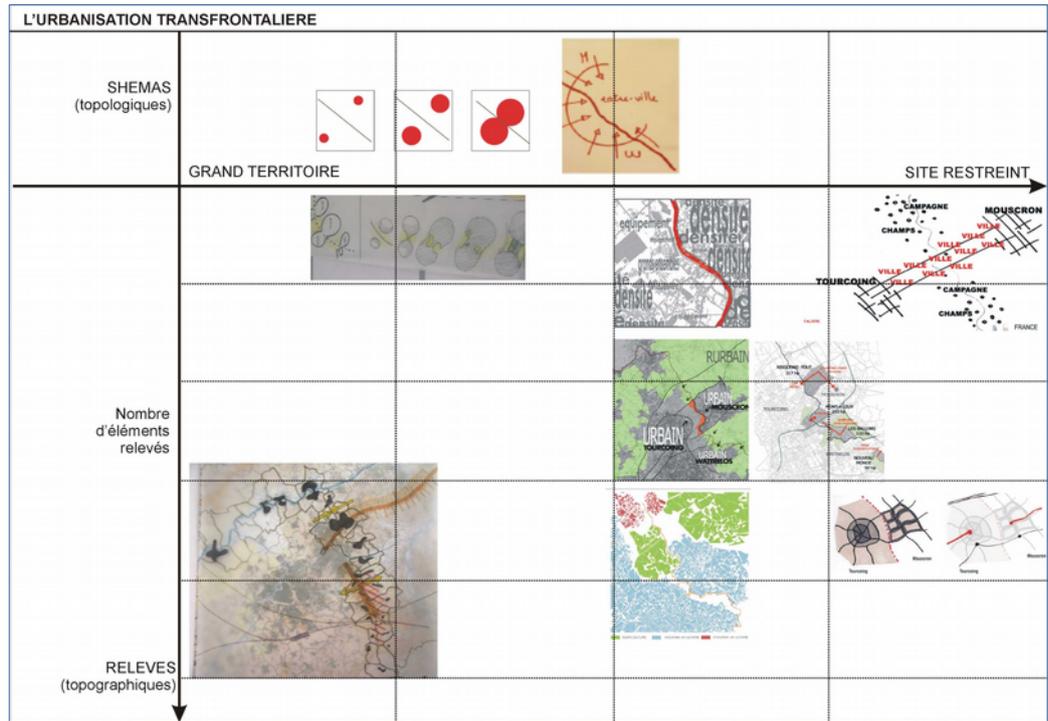
Analyse thématique transversale : "Formes de la ville et organisation de la croissance urbaine". Plate-forme d'Observation des Projets et Stratégies Urbaines (POPSU, GIP EPAU, Min. de l'Équipement). 2006-2008.



AGE - Architecture de la grande échelle

Programme interdisciplinaire de recherche (Ministère de l'équipement et de la Culture).
Réponse sous la dir. sc. de Ph. Louquet (LACTH, ENSAP de Lille)

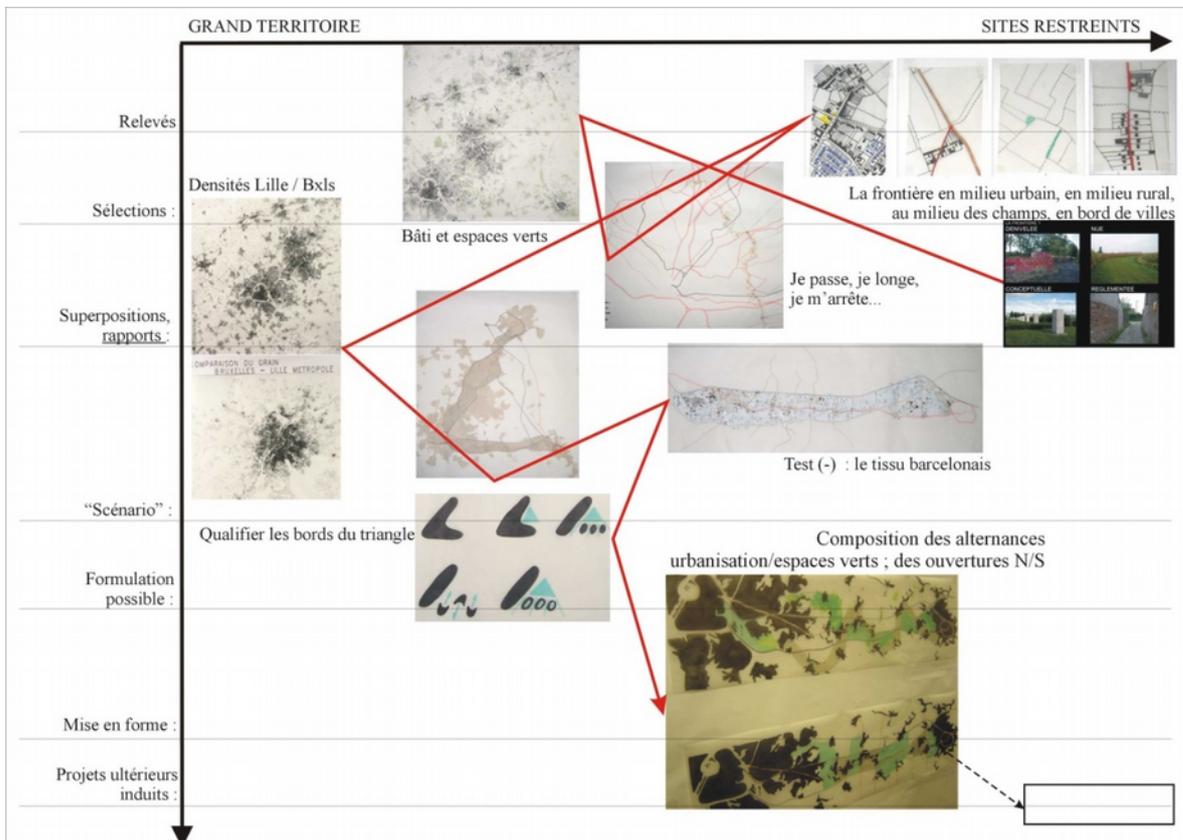
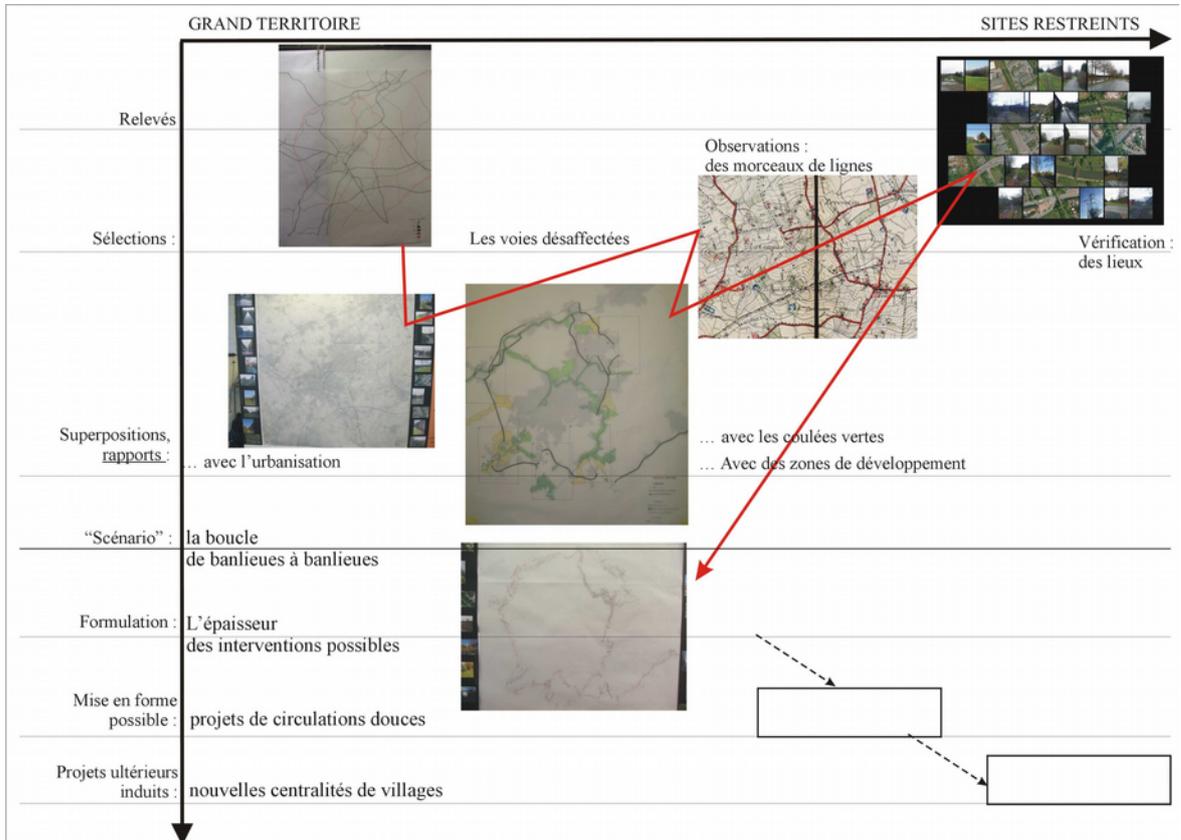
Contribution :
"Observations en milieu transfrontalier. La grande échelle dans les ateliers d'architecture".
2007-2009.



AGE - Architecture de la grande échelle

Programme interdisciplinaire de recherche (Ministère de l'équipement et de la Culture).
Réponse sous la dir. sc. de Ph. Louquet (LACTH, ENSAP de Lille)

Contribution :
"Observations en milieu transfrontalier. La grande échelle dans les ateliers d'architecture".
2007-2009.

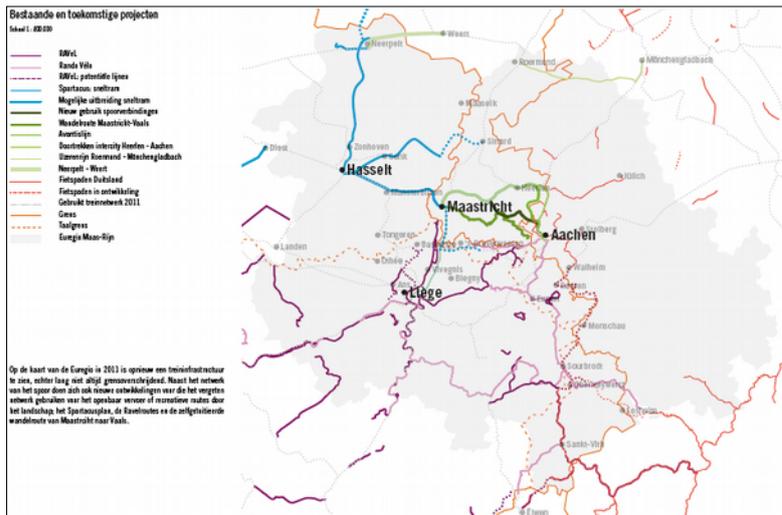
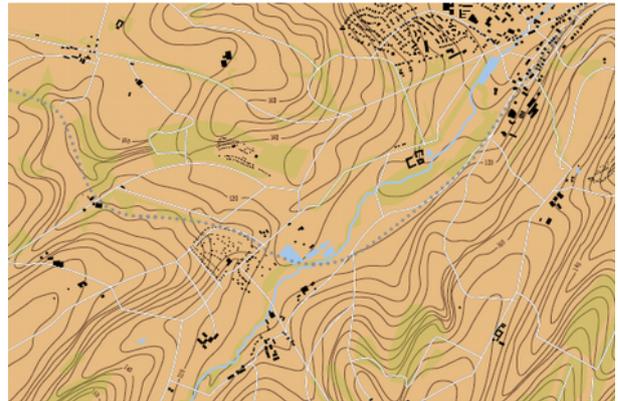


Partie 2 – Analyse des étapes d'une démarche projectuelle
en fonction des échelles (non - linéarité)

Paysage vicinal. Eurégio Maastricht-Liège-Aix-la Chapelle

Expertise dans le cadre de la recherche avec Artgeineering, mandataire (resp. A. Degros)

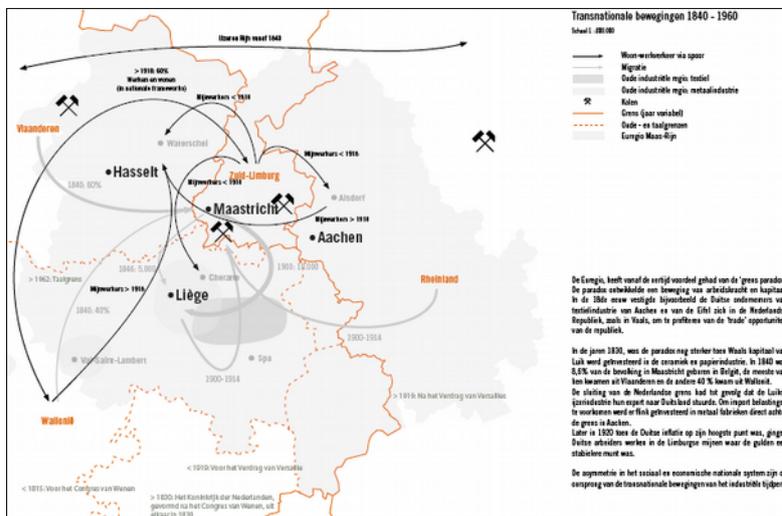
pour le programme : 2011
Maastricht Ville européenne de la Culture (NL)



Grensvergang Duitland-Deligt bij Nijlhen van Lijn 14 die uit duifing naar Eupen, 1909



Grensvergang Duitland-Brigt, Eupenr Strale en de Aachenr Strale, Nijlhen 2011



128



PÉRI - : ville invisible ? Enjeux et outils d'un urbanisme descriptif.

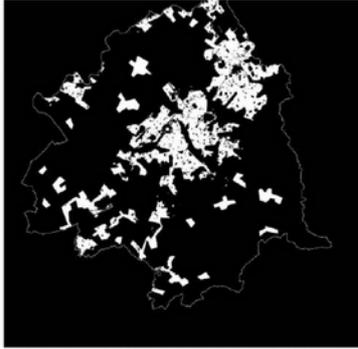
Appel d'offre "du péri-urbain à l'urbain" (PUCA, MEDAT)

Mandataire LAUA, L. Devisme (dir. sc.),

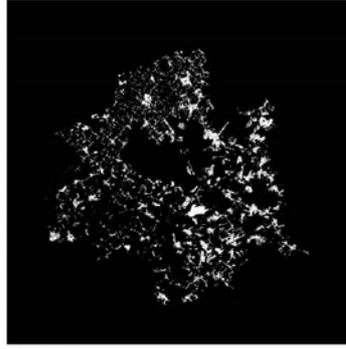
en partenariat avec le laboratoire du LACTH (Lille), et Emmanuel Pinard (photographe).

Coordination de la partie "Le péri-scope des architectes"

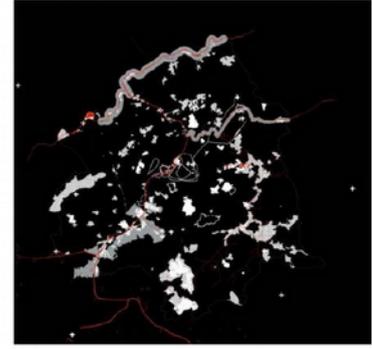
Les formes d'ambiguïté :
Images-concepts



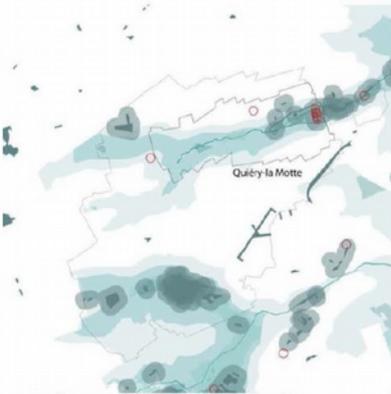
"percolation"



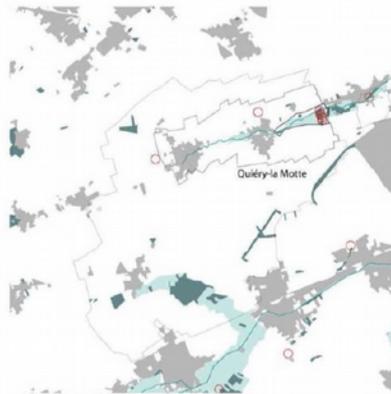
"hybridation"



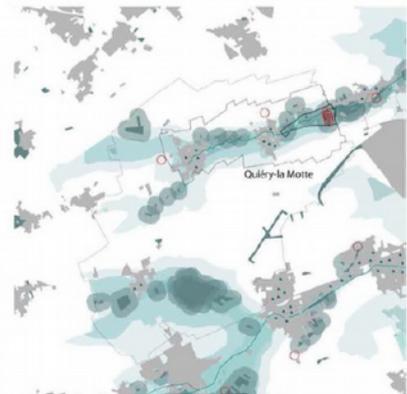
"figures métropolitaines"



expansion végétative le long de zones vulnérables

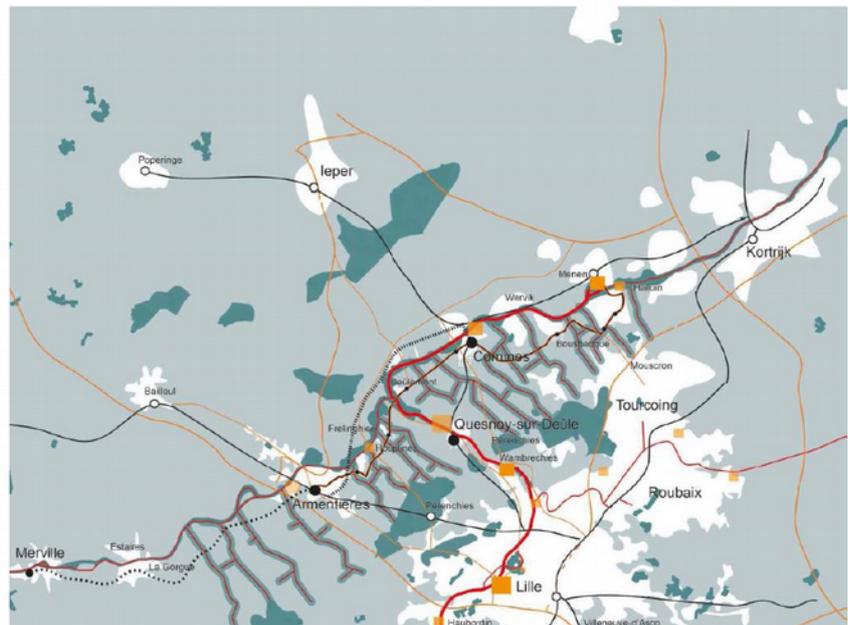


la situation existante



percolation de nature à l'intérieur des villages

Images « glissantes » :
Évolution progressive



Entre relevé et projet :
Amplification des observations

Analyses des modalités d'investigation graphiques
dans les pratiques projectuelles de l'agence Studio (B. Secchi-P. Viganò)

PÉRI - : ville invisible ? Enjeux et outils d'un urbanisme descriptif.

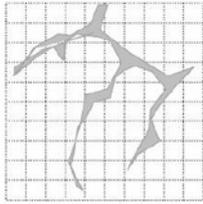
Appel d'offre "du péri-urbain à l'urbain" (PUCA, MEDAT)

Mandataire LAUA, L. Devisme (dir. sc.),

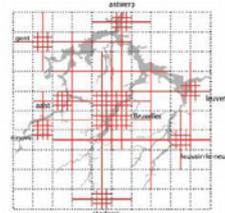
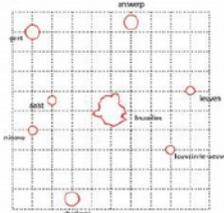
en partenariat avec le laboratoire du LACTH (Lille), et Emmanuel Pinard (photographe).

Coordination de la partie "Le péri-scope des architectes"

un territoire bien infrastructuré et à l'habitabilité élargie

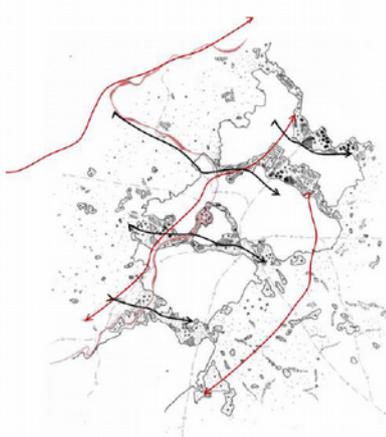


un territoire structuré par les trois vallées, Dendre, Senne, Dijle



Conceptualisation :

- « hybride »
- (schéma + topographie)
- décryptive



"structure spatiale"



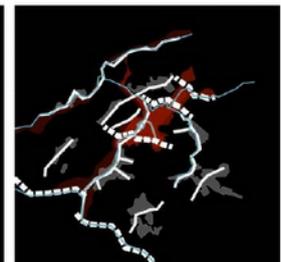
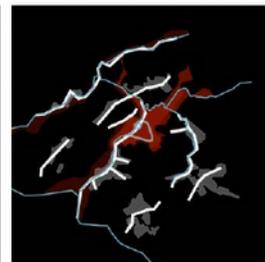
"figures métropolitaines"

« espace de l'accessibilité »

Conceptualisation :

- Schématique
- Sélective

"espace de percolation"



Analyses des modalités d'investigation graphiques dans les pratiques projectuelles de l'agence Studio (B. Secchi-P. Viganò)

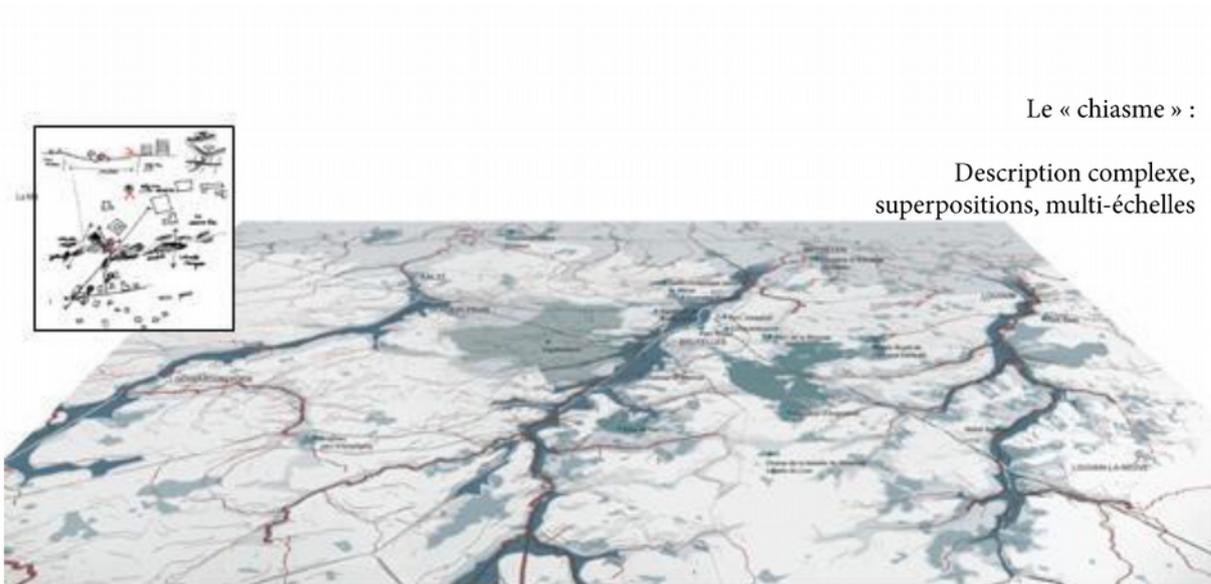
PÉRI - : ville invisible ? Enjeux et outils d'un urbanisme descriptif.

Appel d'offre "du péri-urbain à l'urbain" (PUCA, MEDAT)

Mandataire LAUA, L. Devisme (dir. sc.),

en partenariat avec le laboratoire du LACTH (Lille), et Emmanuel Pinard (photographe).

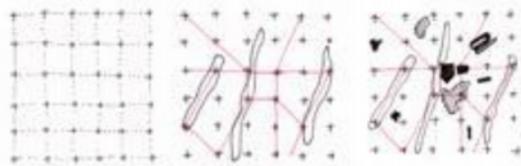
Coordination de la partie "Le péri-scope des architectes"



Le « chiasme » :

Description complexe,
superpositions, multi-échelles

Synthèse intermédiaire, abstraction



Projets complexes,
Déclinaisons, multi-échelles

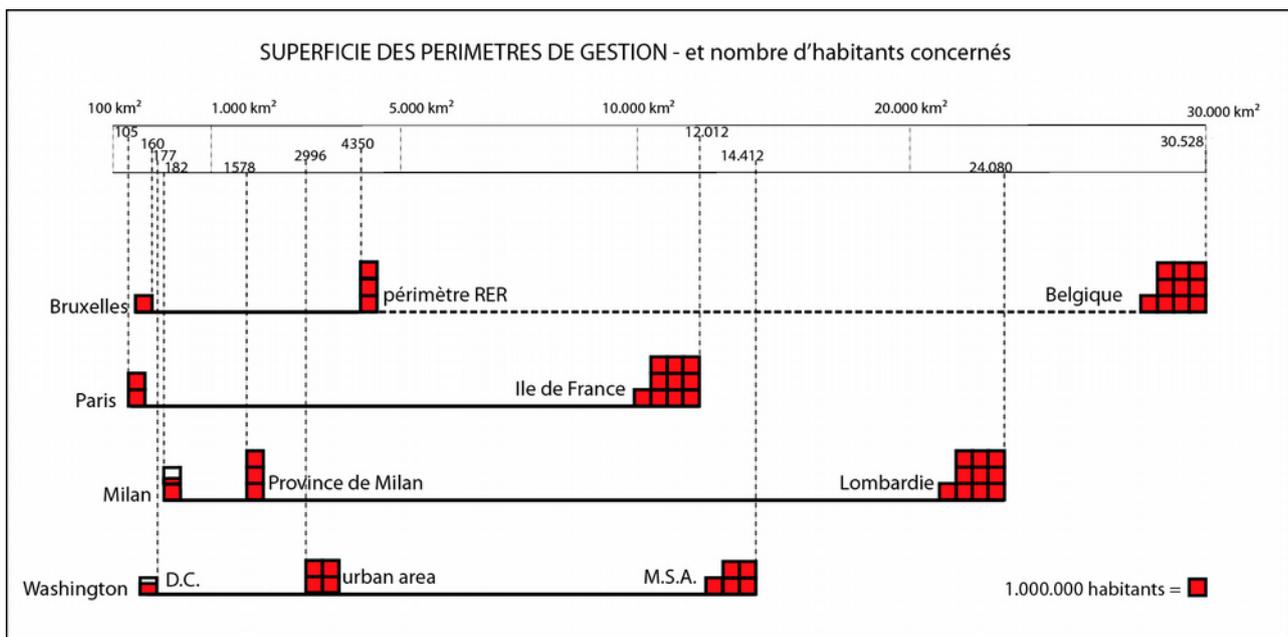
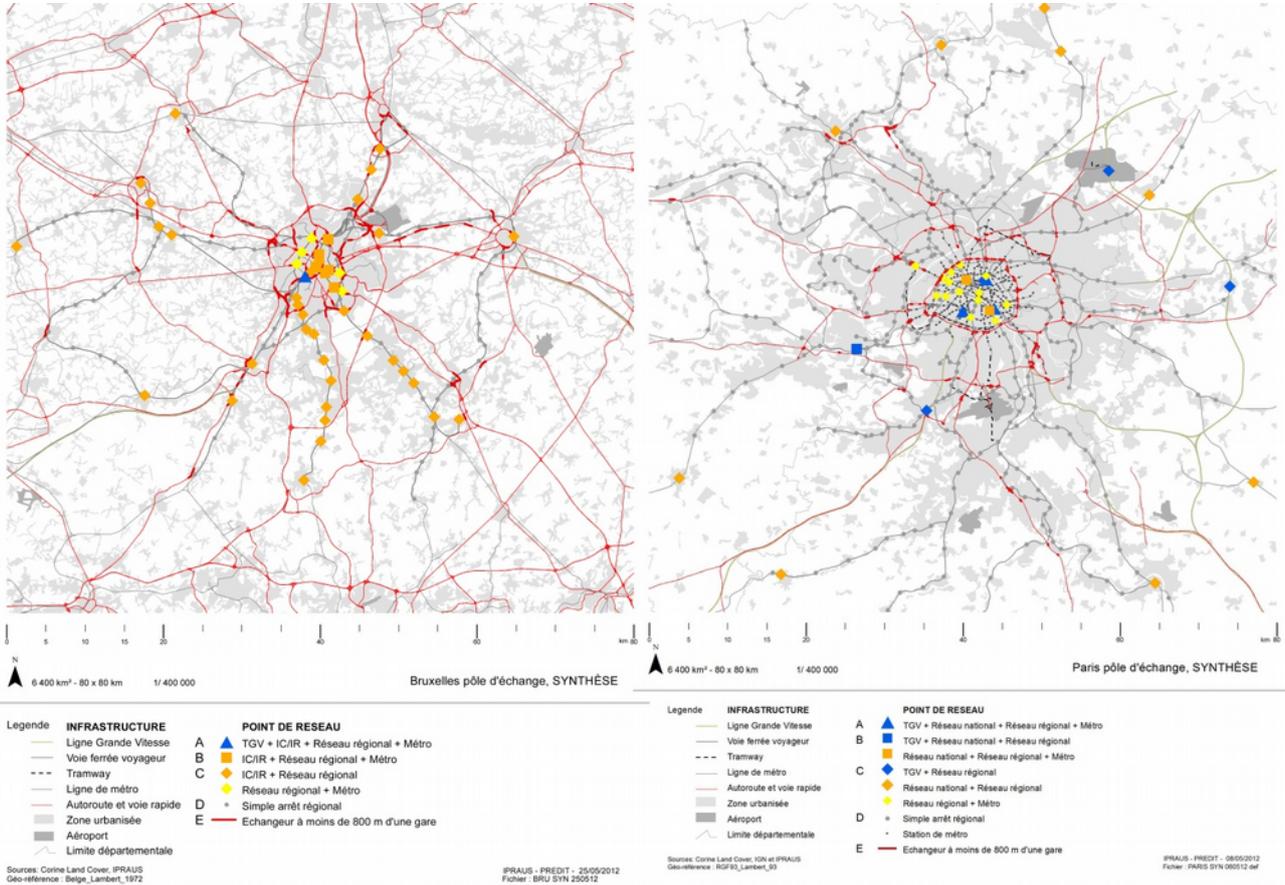
Analyses des modalités d'investigation
dans les pratiques projectuelles de l'agence Studio (B. Secchi-P. Viganò)

PREDIT - Transport en commun sur rail et maîtrise de l'étalement urbain.

Possibilités de densification des secteurs à proximité des lignes ferroviaires dans les franges de quatre régions urbaines : Ile de France, Bruxelles, Milan et Washington.

Appel d'offre G03 du PREDIT : "Mobilités dans les régions urbaines",
Réponse sous la dir. sc. A. Grillet-Aubert (IPRAUS)

Coordination de l'étude de cas comparative sur le projet de RER à Bruxelles



Partie atlas – planches comparatives des quatre situations urbaines analysées et autres approches comparatives

PREDIT - Transport en commun sur rail et maîtrise de l'étalement urbain.

Possibilités de densification des secteurs à proximité des lignes ferroviaires dans les franges de quatre régions urbaines : Ile de France, Bruxelles, Milan et Washington.

Appel d'offre G03 du PREDIT : "Mobilités dans les régions urbaines",
Réponse sous la dir. sc. A. Grillet-Aubert (IPRAUS)

Coordination de l'étude de cas comparative sur le projet de RER à Bruxelles

Légende

 Zones d'activités, industrielles et de commerces

Emploi par canton postal dans des entreprises de +100 employés

-  0
-  1 - 1000 emplois
-  1001 - 10000 emplois
-  10001 - 20000 emplois
-  20001 - 65620 emplois

 Station ferroviaire

 Réseau ferré

 LGV

 Aéroport

 Région

 Province

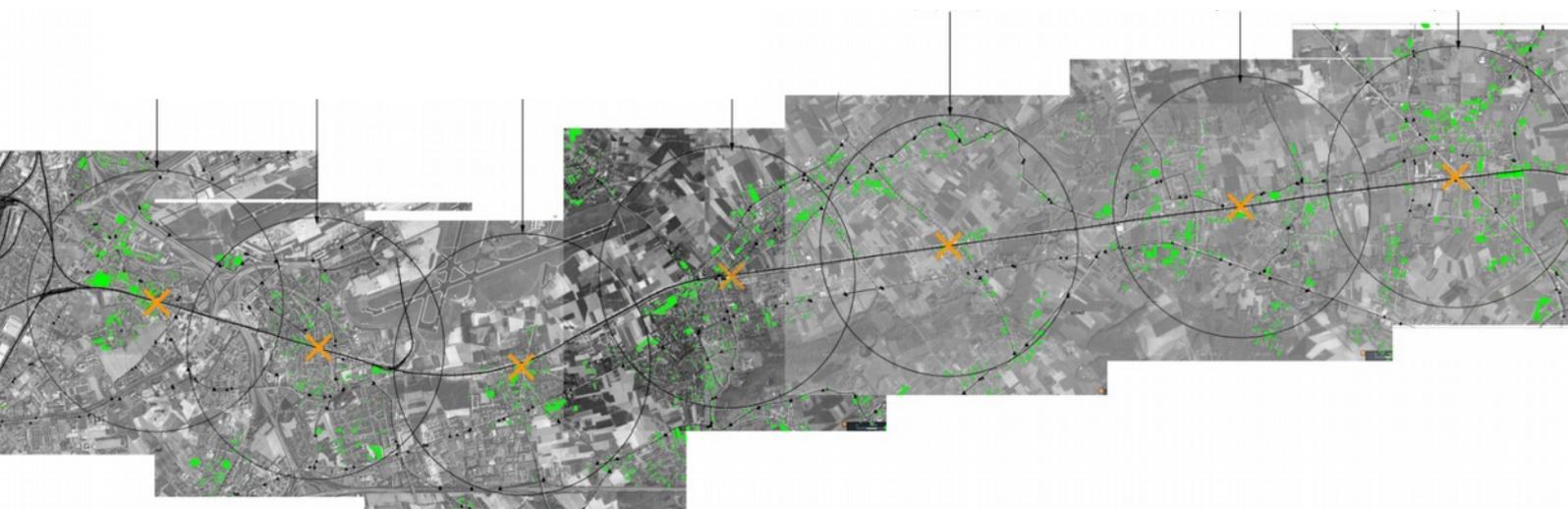
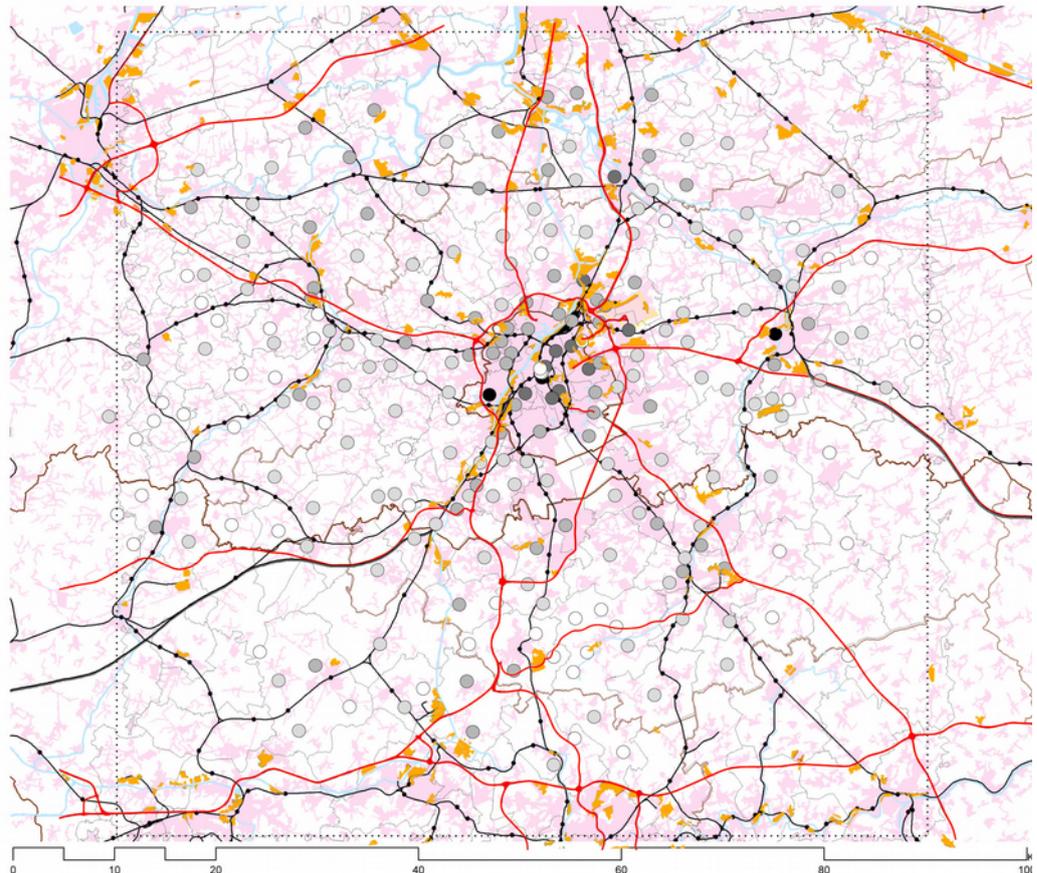
 Commune

 Tache urbanisée

 Réseau hydrographique

 Cadrage de 80km de côté

Sources: ESRI, IPRAUS. Géoréférence: Belge Lambert 1972



Cartographie spécifique. La situation des emplois par rapport aux zones d'activités (ZAE) et aux voies automobiles rapides. Les emprises foncières en mutation dans les périmètres des gares

PREDIT - Transport en commun sur rail et maîtrise de l'étalement urbain.

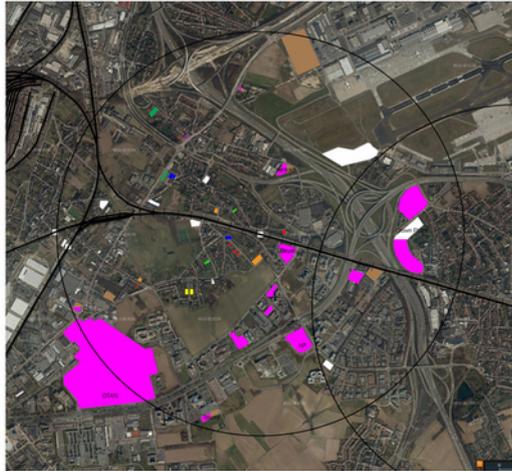
Possibilités de densification des secteurs à proximité des lignes ferroviaires dans les franges de quatre régions urbaines : Ile de France, Bruxelles, Milan et Washington.

Appel d'offre G03 du PREDIT : "Mobilités dans les régions urbaines",
Réponse sous la dir. sc. A. Grillet-Aubert (IPRAUS)

Coordination de l'étude de cas comparative sur le projet de RER à Bruxelles

LIGNE 36

Commune de Diegem (*pôle d'emploi*)

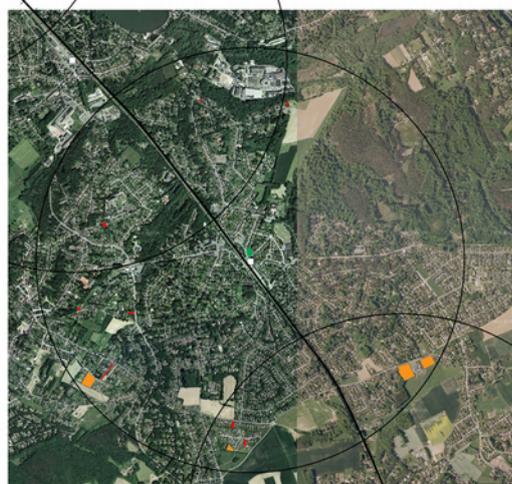


Commune de Herent (*entre-deux*)



Ligne 161

Commune de Rixensart (*corridor urbain*)



Commune de Ottignies (*noeud du réseau*)



Périmètres de 1600m. de rayon autour des gares

Logements individuels

Rouge : (particuliers) mutation 1 parcelle individuelle -> 1 maison individuelle
Orange : (lotisseur) mutation 1 parcelle agricole -> Plusieurs maisons individuelles
Jaune : (promoteur) -> Opération de logements individuels mitoyens

Logements collectifs

Vert : (promoteur) -> petits bâtiments collectifs (R+1 ou R+2 en toiture)
Bleu : (promoteur) -> gros bâtiments collectifs (R+2 et plus)
Violet : (promoteur) -> Logements collectifs avec d'autres fonctions (bureaux, commerces au RdC, etc.)

Autres

A Ottignies (blanc) : 1 parking pour la gare, 1 bâtiment le long des voies
A Herent (blanc) : 1 bâtiment pour le club de foot
A Diegem : (blanc) : parking ; dépôt de matériaux ; supermarché ; pompe à essence ; club de sport ; extension scolaire ; hôtel ; sous-station électrique ; bureaux (rose) et logistique (brun)

Horizontal Metropolis, A radical project

Exposition au Palais des Beaux Arts, Bruxelles (15 juin -26 août 2018)
 commissaire P. Viganò.

Conception et coordination scientifique de la salle :
 "The Horizontal Metropolis in Belgium".



TABLE A GAUCHE

Tester d'autres modèles	1962 cartes de Charlevoix par Jean REMY	1997 	1999 la dorsale wallonne SDER	2006 	2012 	2017
Décrire et comprendre						
regarder, réfléchir	1992 - C'est arrivé près de chez vous (séquence jardin «c'est pour rire hein gamins»)	2009 - FILM - Helasheid der dingen - F Groningen (séquence vue du train sur les arrières de jardin)	2014 - FILM 2 jours, 1 nuit - frères DARDENNE (séquences visite des lotissements)		2017 - Série «BEAU SEJOUR» (séquences sport, buvette, commerce, pompe à essence,...)	

TABLE AU MILIEU

Questions cruciales	infrastructures (KULeuven + Leiedal) ANNO 02	Coopérative d'énergie vzw ZUIDTRANT	mobilité active vzw TRAGE WEGEN	projet inter-régions (UGhent + province + IDETA) PAYS DE DENDRE	partage de la terre asbl TERRE EN VUE	vivre avec l'eau UCL Loci tournai TRANS'EAU	Food, water, energy Workroom URBANIZING IN PLACE
Paysages quotidiens							
6/ALONS	1968 Dénoncer	1986 Révéler,	1999 Décrire, comprendre	2007 Tester - autres modèles	2012 Proposer - visions de territoire	2014 Questionner - projet de société	

Collecte, sélection et présentation en 3 tables (9 lignes) de matériaux divers (thèses, Bds, films, projets, œuvres d'art, publications scientifiques, cartes...), pour décrire la métropole Horizontale en Belgique, telle qu'elle est vécue, perçue, analysée, artialisée, ironisée, conceptualisée, projetée, etc.

